

Je le jure

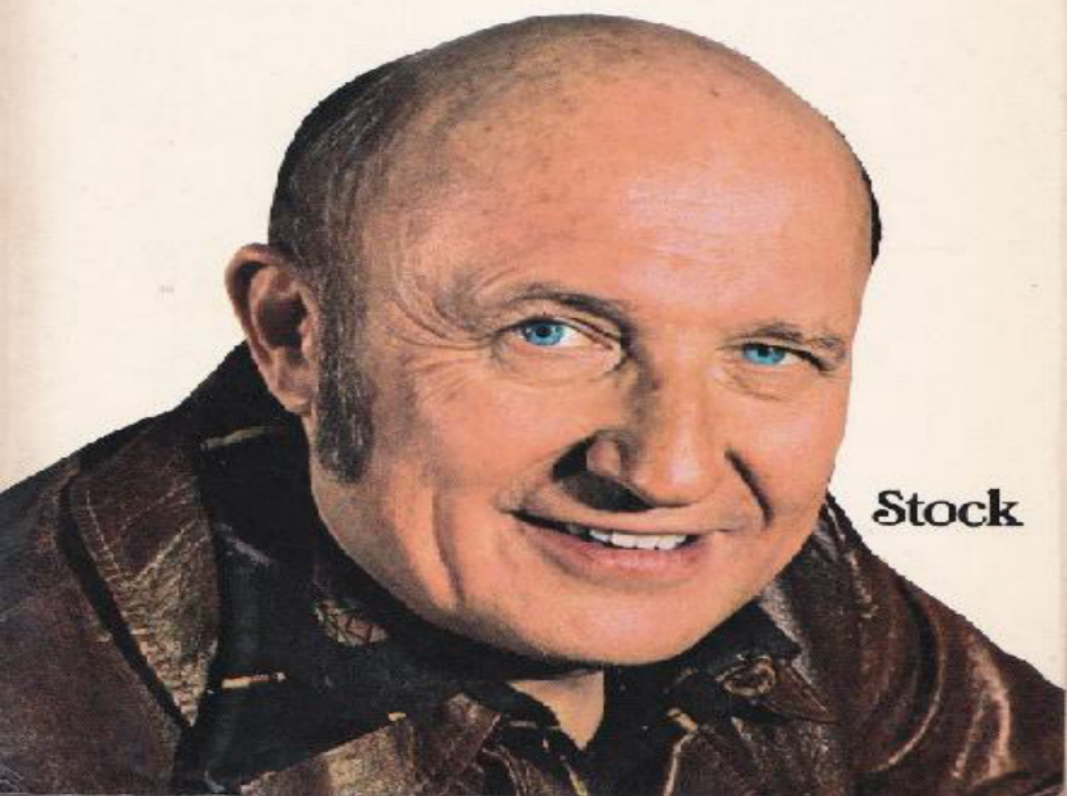
Frédéric Dard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAN- ANTONIO

Je le jure



Stock

« Je suis un vieux foetus blasé : Ma vie m'aura servi de leçon. Je ne recommencerai jamais plus. »

Ainsi s'achève cette confession hallucinante d'un homme qui pour la première fois arrache le masque du héros trop célèbre derrière lequel il s'est abrité.

Quelle vie en effet ! Vie d'orgueil et de revanche d'un gosse révolté contre la bêtise des grandes personnes, la pudibonderie lyonnaise, la cruauté des autres enfants ; vie de misère et de colère entre le Rhône et la Saône où l'ignoble le dispute au burlesque...

Puis vient le temps de la gloire, le fabuleux succès en librairie, la consécration qu'apportent les thèses universitaires. C'est alors, pour l'écrivain, la douleur d'exister à travers les mots rebelles qu'il faut arracher un à un du néant. Mais c'est aussi, pour le mari et le père, le temps des désunions et des déchirements avant que ne vienne enfin celui de la tendresse et de la sérénité.

San-Antonio

Je le jure

Entretiens avec Sophie Lannes

Stock

*Avec l'aimable autorisation des Presses
de la Cité, « département » Fleuve Noir.*

*Tous droits réservés pour tous pays
© 1975, Éditions Stock-Paris et Éditions Fleuve Noir-Paris.*

Sophie Lannes est arrivée un beau matin,
bardée de magnétophones, dans mon chalet
de Gstaad. Elle m'y a séquestré et m'a
arraché les confidences suivantes.
C'est à elle que je dédie son livre.

Frédéric Dard.

J'étais assis dans le train de Lyon. Un type, signes particuliers néant, à peu près de mon âge, un peu plus corpulent que moi, cheveux en brosse, est entré dans le compartiment et s'est installé en face de moi. Il a tiré un livre de la poche de son manteau et s'est mis à lire. Moi, curieux, comme toujours, j'ai contorsionné le cou : c'était un San-Antonio. Je me suis mis, anxieusement, à l'affût derrière mon journal. Il avait l'air de prendre du plaisir, il poussait même des gloussements. À un moment donné, il a ri suffisamment fort pour éprouver une certaine honte de s'abandonner ainsi en présence d'un tiers, il a baissé son livre et m'a regardé avec un peu de gêne.

J'ai frétille :

— Ça a l'air drôle ce que vous lisez...

— Oh ! Oui, mais ce n'est pas tant à cause du bouquin. C'est que je connais l'auteur. D'ailleurs, San-Antonio, ce n'est pas son vrai nom. Il s'appelle Frédéric Dard.

Un coup d'œil dans le rétroviseur pour savoir dans quel coin de mon passé je l'avais remis. Un ancien condisciple que la vie avait malmené comme moi ? La communale ? Bourgoin ? Lyon ? Rien. Le blanc.

En face, ça se faisait volubile : « Bon coup de fourchette, San-Antonio, franc-buveur, assez corpulent, les yeux bleus, tout déplumé... » J'attendais : « Un type un peu dans votre genre, quoi. » Non, même pas. Et il me raconte tout, mes trois enfants, mes deux mariages, mon suicide, mes goûts vestimentaires, la Suisse... Un portrait un peu tremblé, comme s'il m'avait donné le thème astral du cancer que je suis, mais absolument concordant.

Je l'ai connu il y a très longtemps. Nous nous voyons à peu près tous les mois. Oui, ça, je le connais bien.

Ma mémoire s'est rassurée : c'était un mytho qui venait probablement de lire un article sur moi... Il m'a laissé perplexe.

Qu'on puisse, de l'extérieur, avoir une idée complète de moi, se procurer ma notice comme pour un produit pharmaceutique avec la composition, la posologie, le mode d'emploi du bonhomme, ça me plaisait par son côté surréaliste. Par moments, l'envie me prend de faire ma fiche, moi qui ne sait presque rien de moi ! Ce que je suis, d'où je viens, pourquoi je vis. Avoir ma pièce d'identité. Et puis le téléphone sonne, ou je m'endors.

À ce voyageur inconnu qui vivait dans l'intimité de San-Antonio, j'ai dit, sincèrement, là, oui, du fond du cœur :

— Vous en avez de la chance de le connaître, ce type-là !

I

Je suis fait d'accidents, de heurts, de télescopages successifs. De ces contacts violents qui font que tu ne peux t'intéresser qu'à celui qui vient de te percuter. Des gens se sont projetés contre moi. Je les ai regardés, j'ai essayé de comprendre et ils m'ont modifié. L'un après l'autre, chacun a fait de moi ce type plein de révoltes et de chagrins, d'espoirs et de désespoirs, de douleurs et de joies, de rires et de larmes. Ils m'ont, tous, fait un peu ; fait ou défait. On appartient aux autres. On est contaminé par les autres. C'est ça qui est vache : ils sont contagieux ! Alors, soi-même, à travers cette succession de météorites qui tournoient, qui te pleuvent dans le ciel, qui, à chaque instant, viennent te faire un cratère quelque part, qui est-on ? L'insolite, le sordide, le burlesque, l'horrible, j'attire ça comme le sucre les mouches. Que serais-je devenu, si j'en avais été préservé ?

L'une des plus grandes rencontres de ma vie a été celle d'un type qui m'a appris à pleurer. Il s'appelait Léon Charlaix. Il était la fantaisie, l'anti-convention. C'est lui qui m'a enseigné à me foutre d'un tas de choses, à ne pas tout croire, à ne pas marcher au pas. J'avais déjà la vocation. Mais quand, à dix-sept ans, tu rencontres quelqu'un qui te pousse dans la direction où tu vas tomber, tu tombes beaucoup plus vite. Et il m'a donné une forte bourrade. Ça a été la grosse culbute. Un jour où je lui affirmais quelque chose, il ne m'a pas cru. C'était un grand sceptique, Léon. Un tourmenté. S'il sentait un frémissement dans ta voix, à la moindre inflexion mal assurée, il disait : « Tu me mens ! » Automatiquement, je rectifiais, m'efforçais de bien cerner ma pensée et de l'exprimer pleinement. Ce courage de la vérité, c'est une grande leçon qu'il m'a donnée. Mais ce jour-là, il m'avait répété :

— Je ne te crois pas.

Son regard incrédule m'a dévasté.

J'ai enjambé un pont sur la Saône :

— Léon, si tu ne me crois pas, je saute !

Il a redit encore fermement :

— Je ne te crois pas. Et j'ai sauté. Cela définit ce qu'ont été nos rapports.

Je ne savais pas nager. Heureusement, il y avait sur la Saône des

baignades délimitées par des bouchons de liège, avec des cabines et des maîtres-nageurs. On m'a repêché, déshabillé, frotté... Et, pendant qu'on me séchait, j'ai vu un type que je connaissais, avec qui j'avais bu des pots, fouiller dans ma veste et me prendre mon argent – je n'en avais guère à l'époque. Je n'ai rien dit, car j'ai immédiatement compris que la parole d'un noyé repêché, d'un gamin qui avait fait une sottise, ne valait rien contre celle d'un monsieur d'apparence très honorable. Et puis, sans doute me paraissait-il trop grave d'accuser, de dire :

— Cet homme m'a volé.

Je l'ai revu ensuite, on a rebu le coup ensemble... peut-être avec mon argent...

Charlaix était un type extravagant. Ce qu'on appelle un fils de famille. Son père, brillant ingénieur, appartenait à une riche dynastie de soyeux lyonnais. Je ne sais pourquoi, il était allé vivre au Salvador, où il était devenu un notable. Il y avait, je crois, rédigé le code minier du pays. Quand il était rentré à Lyon, en témoignage de reconnaissance, on lui avait donné la charge écrasante de consul du Salvador. Charge que Léon avait héritée à la mort de son père. Léon, lui, ne travaillait pas parce qu'il trouvait le travail immoral. C'était une sorte de hippie avant la lettre. Il s'habillait, d'ailleurs, dans de la toile à matelas, ce qui, en ce temps-là, faisait sensation, et portait un éternel chapeau de feutre taupé, agrémenté d'une plume. Il promenait une silhouette singulière, avec des rouflaquettes pointues qui lui descendaient jusqu'aux maxillaires, et il poussait des cris dans la rue, plus exactement il criait des mots. Son mot favori, c'était « Bornéo » ; j'ai toujours omis de lui demander pourquoi. Tout le monde se retournait. J'avais honte, c'était chouette. Consul donc, il s'est mis à manger la fortune de papa, car il estimait qu'une fortune, c'était fait pour ça. « Sois toujours un seigneur », me disait-il. J'ai essayé, c'est difficile. Mais amusant.

Léon s'est marié trois fois. D'abord avec la fille du propriétaire d'une grande brasserie lyonnaise, qui est morte. Alors il a épousé la caissière, parce qu'il faut toujours prendre ce qu'on a sous la main. Et, par voie de conséquence, quand elle est morte à son tour, la plongeuse de la brasserie. Il a bouffé l'hôtel particulier, puis la brasserie, et s'est retrouvé dans une mansarde de la rue Gentil qui donnait sur les toits. Au premier étage de cette maison, il y avait un bordel. Accrocher le drapeau du Salvador sur cette mansarde, le 14 juillet et le 11 novembre, cela ne rimait à rien. Il avait donc conclu un gentleman's agreement avec la taulière du bordel, pour qu'en ces circonstances elle héberge le drapeau à sa fenêtre fermée.

Charlaix, qui figurait naturellement sur les listes du corps diplomatique, était invité à diverses réceptions. Il mettait alors son superbe uniforme – il avait d'ailleurs une merveilleuse prestance, une gueule un peu hispanique – et comme il la pilait, avec sa troisième femme et son gosse, vraiment pas de quoi bouffer, il avait acheté des boîtes de camping qu'il glissait dans les basques de son habit. Arrivé devant le buffet, il les remplissait à ras bord pour les rapporter chez lui. Du Steinbeck ! Le corps diplomatique de Lyon a fini par s'émouvoir. Le Salvador a accepté que le poste soit supprimé. Le consul a cessé faute de consulat, et Charlaix a vendu son uniforme au costumier de l'Opéra de Lyon, après quoi il est allé se faire inscrire au parti communiste.

Sa carte du P.C., il l'a portée sur lui pendant toute l'Occupation. Pas par courage, pas par défi, mais parce qu'elle se trouvait dans son portefeuille en compagnie de quelques photos mystérieuses, dont une image de Jésus supplicié, et que Léon se serait senti en état de malédiction s'il avait retiré le moindre élément de ce qu'il appelait « sa panoplie ».

Il me la montrait, parfois, et, gravement, me disait :

— Surtout, surtout ne t'engage dans aucun parti, jamais, jamais. Les partis, quels qu'ils soient, sont faits pour les cons, les faibles ou les requins. Les hommes comme nous doivent rester libres. Je ne l'ai pas compris à temps, tant pis pour moi. Toi, tu as ton pucelage et ta liberté. Perds vite ton pucelage, mais garde toujours ta liberté.

Je lui ai obéi. Lui a continué de charrier sa carte du parti, comme le Jésus de sa gravure pieuse, sa croix. En fait, c'était tout de même un vrai communiste, Léon.

Il a eu un coup de bol terrible dans sa vie. Le jour où les Allemands arrivaient aux portes de Lyon, en 1940, un café restaurant, avec jeu de boules, était vendu aux enchères à Sainte-Foy-lès-Lyon. La mise à prix était une misère. Il a été le seul acquéreur à se présenter. Il a proposé cinq cents francs et le bistrot lui a été adjugé. Il n'avait même pas les cinq cents francs pour le payer. Il est allé les emprunter à Marcel Grancher, mon patron, qui dirigeait *Le Mois* à Lyon, le journal où j'ai fait mes premières armes.

Ce que j'ai vécu, dans ce bistrot, était absolument dément. Il jouxtait un hospice de vieillards, où hommes et femmes étaient séparés. Et tous ces gens-là venaient faire l'amour – ou le simulacre d'amour – chez Charlaix. Des pépés et des mémés de quatre-vingts ans lui demandaient la permission d'aller dans sa cour se frotter, se

toucher... Ça fait grimacer, mais ça existe. Tout existe, sauf peut-être l'imagination. Quand, à dix-huit ans, tu découvres cet aspect de la vie, ça fait quand même un choc. Tu te mets à mieux la comprendre, et plus vite.

Charlaix est le type qui m'a fait lire Céline. *Le Voyage*, je l'ai eu encore tout chaud. En édition originale, tu comprends ? Léon me l'a fourré violemment dans les mains, un matin. Son regard et sa demi-dent en or brillaient. Il m'a dit :

— Lis. Tu ne liras plus jamais rien de semblable. Que ce livre soit pour toi une règle de conduite. Ne va pas du côté des cons, ne va pas bêler dans le troupeau, reste en marge, tâche d'écrire comme ça si tu le peux. Comprends et gueule !

Céline, je l'ai lu peureusement. Recommandé par Charlaix, il sentait le soufre. Mais à partir du moment où j'ai plongé, j'y suis revenu et revenu toujours. *Mort à crédit* est pour moi le bouquin le plus important de ce siècle. Parce qu'il contient toute la détresse de l'homme. À côté du cri de Céline, moi, je pousse des plaintes de chiot qui a envie de pisser. Lui, il l'a balancée sa clameur ! Elle est intacte, satellisée au-dessus de nous. On ne peut rien y toucher. C'est toute la misère de la vie, toute l'angoisse, toute la mort. C'est plein d'amour, c'est plein de pitié, c'est plein de colère, c'est plein d'éclairs, de mains tendues, de poings brandis, de mains tendues qui se transforment en poings. Et puis de désespoir. Parce que le désespoir, c'est la vie. Lui, il a su.

À la suite de quels traumatismes, cet homme, qui était l'homme du peuple par excellence, l'âme du peuple, la musique du peuple, a-t-il pu se laisser aller à prendre les positions politiques qu'il a prises ? C'est son problème. Son mystère. Et je m'en fous. Je regrette de n'être pas juif pour pouvoir l'affirmer avec toutes les raisons valables. Je m'en fous. Après tout, il a assumé. Il a payé. Il en a bavé toute sa vie. Il n'a pas eu de chance. Il a eu la gloire mais pas de chance. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il était méchant. Génial, mais méchant. Il ne faut pas être méchant, jamais. C'est du temps perdu.

Charlaix a été pour moi une merveilleuse histoire. Une sublime rencontre, pleine d'élans et de larmes, de tendresse impudique. Lorsque tu as des chagrins il faut te hâter de pleurer, car la peine ne se conserve pas. Il m'a expliqué pourquoi, dans la vie, il ne fallait pas avoir honte de ses larmes. Qu'il fallait au contraire pleurer beaucoup et généreusement. Ce n'était pas chez lui une hygiène, mais un acte de foi en l'homme. Il m'emmenait dans sa cave, on buvait du vin rouge – ça aide – et on se racontait la détresse du monde. On s'embrassait et on pleurait beaucoup. Beaucoup. Avec l'agréable certitude de devenir

meilleurs.

— Il y a un Dieu, disait-il, et il va nous faire immortels. Tu es d'accord, je suis immortel ?

J'étais d'accord.

Pendant l'Occupation, il faisait jouer à la belote un soldat allemand et un juif qu'il planquait dans son bistrot. Il leur apprenait à pleurer dans sa cave.

— Vos conneries, on n'en a rien à faire. Embrassez-vous.

Et il les faisait s'embrasser.

Il était d'une misogynie incroyable. Il me disait :

— Les femmes sont toutes des salopes. Je ne leur pardonne pas de ne pas avoir à se raser, de ne pas perdre leurs cheveux et de n'avoir qu'à ouvrir les jambes pour faire l'amour.

Ce côté toujours disponible de la femme par rapport à l'homme avait provoqué en lui, qui avait des problèmes évidents, une haine, un mépris forcenés pour les femmes.

Un jour, dans un trolleybus bondé, monte une dame enceinte. Charlaix reste assis, à lire son journal. Un monsieur indigné l'interpelle.

— Vous n'avez pas honte ?

Charlaix sort sa carte de mutilé – il avait été blessé pendant la guerre de 14 – et répond :

— Moi aussi, monsieur, j'ai une carte de priorité. Seulement, cette carte, je l'ai acquise sur un champ de bataille et ça m'a fait mal. Tandis que cette dame a obtenu la sienne dans un lit, en jouissant comme une vache !

Une autre fois, une voiture s'arrête devant son bistrot. À bord, des bourgeois lyonnais, vraiment huppés, pincés, très éloignés de la clientèle de Charlaix. La femme descend en catastrophe et lui demande les toilettes. Au bout d'un moment, elle ressort et s'en va, sans un mot de remerciement, sans même commander le café-crème d'usage. Charlaix cavale derrière la voiture, tape contre la carrosserie. Le conducteur s'arrête, baisse la vitre. Charlaix se penche et lui dit :

— Monsieur, je vous prie de m'excuser, mais vous ne m'avez pas donné votre adresse.

L'autre :

— Et pourquoi vous donnerais-je mon adresse, je vous prie ?

— Pour que j'aille chez vous si j'ai envie de chier dans votre quartier.

Il m'a inspiré une certaine méfiance des femmes, très insuffisante,

après tout. Mais il ne m'a cependant pas communiqué sa misogynie, quoi qu'en pensent mes lecteurs. Chaque fois que l'on vient m'interviewer, immanquablement, on me dit : « Qu'est-ce que vous leur mettez aux bonnes femmes, quand même ! » D'abord, je réponds : « Et aux bonshommes, alors ? » Et c'est vrai. Ensuite, il faut comprendre les astreintes professionnelles d'un auteur de romans dits policiers. Nos héroïnes ténébreuses, provocantes, sublimes, riches en tétons, qui sont des salopes, qui se font culbuter sur un coin de table et bousiller d'une rafale, c'est une des règles du polar. Peter Cheyney ou Hadley Chase ne les traitent pas autrement. Il s'agit là d'une convention du genre, comme la vamp dans le cinéma muet. Quand il m'arrive de philosopher – enfin, de faire mes digressions, mes morceaux de bravoure, qui sont la seule chose qui m'intéresse dans mes bouquins – j'accorde à la femme un régime de faveur. Il y a toujours un compartiment de dames seules dans mon train-train d'écrivain.

Pourquoi ? Parce que je trouve que la plus stupide, la plus connasse des bonnes femmes n'est pas aussi con qu'un homme. La connerie, la vraie connerie, la connerie rutilante, la connerie superbe, c'est l'homme. La femme la plus bête, la plus empotée, la plus tout ce que tu voudras, a toujours un lot de consolation à te proposer. Pour moi, je suis navré de la brutalité du terme, mais la bonne femme a une matrice. Et c'est peut-être cette matrice – cet organe de mère en puissance – qui la sauve. La femme, c'est d'abord la mère, le creuset du monde. Alors que l'homme est un pauvre type qui se balade avec son panais à la main, en souhaitant qu'il soit dur ; désespéré, effondré quand il ne l'est pas, comme si c'était le siège de l'honneur et de l'intelligence.

Et puis Charlaix est mort. Il avait un ami, un gentil petit gredin pittoresque de Lyon. Pas mauvais diable, d'ailleurs. Un grand maigre avec une tête de toucan et qui puait des pieds. Ce toucan, c'était, si tu veux, le faucon de Léon. Il le tenait sur son gantelet et le lâchait pour aller accomplir les menues besognes qu'il ne voulait pas faire. Faucher, par exemple, une bouteille dans une épicerie quand il n'avait pas le sou. Cet ami avait acheté une moto, et Charlaix, qui était claustrophobe, s'était pris de passion pour ce mode de locomotion. Il était au grand air. Il pouvait sauter. Un jour, dans un carrefour, la moto a heurté une voiture. Pour éviter le choc, Léon s'est rejeté en arrière et il s'est fracassé le crâne. Son copain s'est précipité sur lui, fou de douleur.

— T'inquiète pas, a murmuré Charlaix, je suis immortel.

Et il est mort. Il est mort immortel, comme il me l'avait promis.

C'était mon premier grand mort. Il me manque.

Bon, on s'accommode, bien sûr. Le temps souffle les peines. C'est ça la vie.

2

On sort du confort absolu, on est projeté dans l'existence... Un coup de ciseaux et on commence à mourir. C'est la première attaque. La naissance, cette engouffrance dans la vie, on ne s'en remet pas. Les seules vacances de l'homme sont les neuf mois qu'il passe dans le sein maternel.

La famille, c'est quand même la sécurité, la poche initiale. C'est dans cette espèce d'enveloppe que tu te sens le plus sûr de toi, le plus sûr d'être aimé, le plus sûr de ton amour, le plus sûr de la durée des sentiments, le plus sûr de ton utilité. Moi, j'ai une famille comme j'en souhaite à tous mes frères humains.

À partir du moment où j'ai eu mis le nez dehors, j'ai dit merde. Vivre est pour moi quelque chose de terrible. Je ne suis pas exactement anormal, non, je suis plutôt un anomalien.

Car je suis plein d'anomalies. Depuis le début de ma lucidité – et elle vint tôt – j'ai toujours eu cette réaction du type qui ne sait pas à quel humain se vouer.

Très vite, très tôt, j'ai compris qu'il y avait, tu sais quoi ? La mort ! Oui : la Mort. Et les autres.

J'étais choyé, aimé, et j'aimais les miens, seulement dès que je me suis frotté à d'autres, ils m'ont apporté les premiers miasmes de la société. Le peu que je comprenais, je comprenais que ce n'était pas beau. Quand j'ai plongé dans une maternelle, qui, pourtant, était attendrissante, avec ses petits dessins au mur et une institutrice à gros chignon, j'ai eu peur. La peur des autres. Une peur bleue irréversible. Pourquoi alors cette avidité des êtres qui est en moi ? Pour combattre ma peur ? Apprivoiser, caresser cette bête afin qu'elle ne me mange pas ? Une fuite en avant vers ces autres que je redoute, pour essayer de les séduire, de les calmer, de les neutraliser ?

La mort et les autres ! Je devais avoir à peu près quatre ans. Nous habitions Bourgoin, et ma grand-mère – la mère de mon père – qui venait de perdre son second mari, était venue habiter le même immeuble que nous, deux étages au-dessus. Je dormais dans sa chambre. Elle m'emportait dans ma longue chemise de nuit à coulisse, enveloppé d'un manteau – l'escalier était très froid – et je me souviens que dans cet escalier je pensais à la mort. J'étais conscient de la fin. Je savais que nous étions mortels. Peut-être était-ce le côté linceul, le

côté ficelé, en boîte, de cette chemise ? Ma grand-mère s'étonnait auprès de ma mère :

— Mais enfin Fifi – maman s'appelait Joséphine – ce gosse a vraiment des questions incroyables. Pourquoi parle-t-il sans cesse de la mort ?

Sans doute, celle de son second mari, qui était mon parrain et que j'appelais bon-papa, m'avait-elle donné cette notion de disparition ? C'était un monsieur sévère, avec des moustaches à la Bismarck et un binocle. Il était receveur des postes. Il avait exigé qu'on me donne son prénom, Frédéric, que mes parents jugeaient désuet sans oser le dire. Il a régné peu de temps sur la famille, mais l'a marquée. Et quand il est mort, on m'a pour la première fois séparé de mes parents et confié à une tante. On m'a dit n'importe quoi, ce qu'on dit aux gosses en ces circonstances, trop ou pas assez : qu'il était parti au ciel et qu'il continuait à me regarder de là-haut. Le côté trajectoire de l'affaire, le mode de locomotion surtout m'intéressaient beaucoup. Avait-il mis des ailes ? Non, des anges étaient venus le chercher. Tout cela s'emmêlait avec le Père Noël. Je voyais le majestueux vieillard décarrer pour le ciel en chaise à porteur. Mais je m'inquiétais surtout pour ma grand-mère. Je redoutais qu'elle disparaisse elle aussi. Attachez vos ceintures ! Je savais que je perdrais mes parents un jour ou l'autre. Tout cela me ravageait. La vie n'est qu'un apprentissage de toutes les choses dramatiques qui t'attendent. Les petits événements préfigurent les grands. Confusément, je redoutais les abominations en suspens.

J'ai passé ma vie à redouter la mort des miens.

Et ils meurent.

À cette époque, ma grand-mère m'emmenait promener tous les après-midi. La balade, c'était le cimetière. Elle allait, en grand deuil, sur la tombe de ce second mari. Le précédent, c'était autre chose. Nous avons tous été des cavaleurs dans la famille, mais lui plus que tout autre. Il s'est barré tout de suite quand sa femme avait dix-huit ans ! Mon grand-père était l'héritier de bourgeois lyonnais très nantis, une sorte de Léon Charlaix. Il a tout bouffé en un temps record, à l'époque où l'on payait avec des louis d'or. Il a échoué à Paris, misérablement : il vendait des cartes postales à la terrasse des cafés. Et il est mort à quarante-huit ans. Il est enterré à Pantin, comme dans la chanson. « Au cimetière des vaches, dans le quartier des putains... » Le père de mon père. Mon grand-papa inconnu. Énigmatique, tendeur, généreux.

Le pied, quoi...

De mon arbre généalogique !

Donc, nous allions tous les jours au cimetière, sur la tombe à bon-papa. Et, un après-midi, ma grand-mère rencontre une bonne femme très modeste, qui gardait des gosses. Grande, brune, chignon très tiré, genre austère, sévère, tu vois ? Elle poussait un enfant idiot, dans une voiture à brancards comme on n'en fait plus et, pendant qu'elle était arrêtée pour un brin de conversation, les mômes faisaient les cons autour d'elle. Alors, tout à coup elle s'est dressée, et elle a hurlé, théâtrale, je l'entends encore, quarante-huit ans après :

— Arrêtez ou je vous scie le cul !

Pourquoi cette phrase m'a-t-elle traumatisé ? Je n'en sais rien. Mais elle me poursuit. La terreur, d'abord : j'ai vu cette dame allongeant ses gosses sur un chevalet et leur sciant le cul. Et puis ce mot sonore, « cul », si incongru en ce temps où l'on mettait un point d'honneur à bien s'exprimer devant les enfants, ce mot qui a éclaté dans la rue m'a pétrifié. Il m'a donné à la fois la notion de l'épouvante et celle de la libération. Oui-de la libération. Cette brave femme m'a ouvert les portes du cul !

Les mômes, mes camarades, ont été la première révélation de la saloperie humaine. Rien que de très banal sans doute, mais j'étais effaré. « Où suis-je tombé ? » Les forts te faisaient mal, les faibles te dénonçaient. Au catéchisme même.

J'aimais assez, il faut dire, épater les copains. Je n'étais pas un petit saint, Dieu merci. Un jour, pendant que le curé nous préparait à notre communion privée, j'avais, comme ça, passé mon temps à débiter des gros mots : des chouettes, des gras, des excommunicateurs. À la sortie, un copain me dit, froidement, après avoir beaucoup ri de mes sottises :

— Je vais aller répéter à M. le curé tout ce que tu as raconté pendant le catéchisme.

Sérieux, résolu, inattendu. Morbide, presque ! L'horreur, quoi ! Je l'ai supplié :

— Fais pas ça, fais pas ça !

— Si je le fais pas, qu'est-ce que tu me donnes ?

C'était la première fois que j'étais confronté au chantage. On venait de m'offrir un porte-plume superbe qui ressemblait à un stylo, jaspé rose et blanc, avec une agrafe pour l'accrocher dans la poche, et j'y tenais beaucoup. Il me dit : « Ça. » Cela me paraissait une rançon énorme. J'ai proposé mille autres choses. Intraitable, l'ordure ! J'ai fini par céder. Il a empoché le porte-plume et, aussi sec, est allé raconter au curé que j'avais dit des horreurs pendant le catéchisme. Moi, je

pensais, l'accord étant conclu, qu'il serait respecté. J'avais payé, j'étais hors de danger. Et, crac ! L'écroulement. Et le pire – peut-être – c'est « que je n'ai pas été puni. Le curé m'a dit, la voix grosse :

— Pense au Bon Dieu qui a écouté toutes ces vilaines choses et qui a eu de la peine.

Et c'est tout. J'étais baisé sur toute la ligne. Le service que ce petit salaud m'a rendu n'a pas de prix : il m'a immunisé contre le chantage.

Quand j'ai connu ma première femme, elle avait quatorze ans et moi seize. Nous prenions le même tramway pour aller en classe. Je n'avais d'yeux que pour elle. Je me consumais, seulement j'étais mort de timidité et je n'osais pas l'aborder. Un copain s'en était chargé pour moi, et elle n'avait pas compris. Pourtant, nos regards persistant, j'ai fini par m'enhardir, lui adresser « personnellement » la parole, obtenir de lui faire un brin de conduite. Je me souviens encore du lieu de notre premier rendez-vous, boulevard des Hirondelles... Et je sais les chansons de Tino qui se chantaient alors, et l'odeur du brouillard d'hiver, et ce que peuvent être des lèvres pour la première fois, sur d'autres lèvres fermées.

Les jours où nous n'allions pas en classe, c'était le cauchemar. Être privé d'elle m'était insupportable. Je n'avais d'autre idée que d'aller tournicoter autour de son immeuble. Un après-midi où je faisais pour la douzième fois le tour de la maison, les yeux en l'air, est arrivé à bicyclette un garçon blond, aux yeux pâles.

Il fonce sur moi et m'agresse :

— C'est toi, Dard ? C'est toi qui frayes une gonzesse, une brune qui s'appelle Odette ?

J'ai dit :

— Ben, oui.

Je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Eh bien, je te préviens, fais gaffe et laisse tomber parce qu'elle fréquente mon frelot.

Ils étaient jumeaux. Il défendait le territoire de gon frère. Là encore, j'ai eu le vertige. Je comprenais que ça ne se passait pas bien dans la vie, que c'était compliqué, qu'il y avait de la concurrence, que, même en arrivant très tôt, on arrivait trop tard. J'étais là dans une lumière bleue, merveilleuse, fou d'amour, et un garçon de mon âge, soudain, me menaçait.

C'était ridicule, puéril, mais j'avais tellement peur d'être agressé que j'ai acheté un couteau. Un gros couteau. Avec mes économies. Pour me défendre. Dans les jours qui ont suivi, Odette m'a calmé.

D'ailleurs, elle a toujours su me calmer. Mais ça m'a démolí quelque chose. C'était comme une préfiguration de l'avenir. Le désespoir, le sentiment que tout était foutu, que la vie c'était ça.

La vie, tu vois, ça se respire, ça se renifle, ça se touche, ça se boit, ça se comprend. Tu es comme l'escargot qui tâtonne avec ses antennes dans toutes les directions. Et le plus souvent ça fait mal.

Je me souviens, tiens, de l'épicerie de mon oncle, le frère de mon père. C'était un homme merveilleux, avec un petit côté pas de chance. Un velléitaire. Il s'est essayé à des tas de choses qui, chaque fois, foiraient. Dans les années 30, il avait acheté une petite épicerie. Et naturellement, vu la crise, le pauvre, il a fait faillite. Un jour, j'arrive dans sa boutique et je le trouve hagard, au milieu de rayons sur lesquels il n'y avait plus rien. Rien ! La débâcle. Le séisme. Comme elle était pathétique, cette pauvre épicerie naufragée ! Et arrive une petite vieille, avec son cabas de ciré noir et deux bouteilles vides :

— Monsieur Dard, je voudrais deux cachets violets.

À l'époque, la qualité du vin était signalée par la couleur de la capsule : vert, jaune, violet. Le violet était la qualité supérieure. Elle devait être complètement miro, la pauvre, pour ne pas s'apercevoir que les rayons étaient vides.

— Ah ! lui dit mon oncle, je viens d'en recevoir, il faut que j'aille le déballer à la cave. Vous ne pouvez pas repasser ? Mais comme je dois m'absenter, ça ne vous ennuie pas de me le payer tout de suite ?

— Non, bien sûr, pensez-vous !

Elle règle son vin et s'en va.

Dès qu'elle a eu le dos tourné, mon oncle me dit :

— Tu as ton vélo, va vite m'acheter deux bouteilles de cachet violet à telle épicerie.

C'était à l'autre bout de Bourgoin. Je fonce, j'achète, je reviens à toute allure et, naturellement, je me fous en l'air. Les deux bouteilles, en miettes. Je rentre à l'épicerie, je montre à mon oncle le sac ruisselant, le tas de verre pilé. Il a eu une expression que je reverrai toujours. L'abdication, la soumission au sort, le martyr qu'on vient réveiller pour le conduire dans la fosse aux lions. Il a refermé la porte de son magasin, il a retiré le bec de canne et nous nous sommes barricadés dans l'arrière-boutique. Un peu plus tard, nous avons entendu la petite vieille qui revenait et qui tapait au carreau :

— Monsieur Dard, Monsieur Dard, c'est M^{me} Dugenou !

Nous sommes restés terrés, à nous regarder comme deux misérables. C'était le bout de l'horreur. Je sais ce qu'a pu éprouver Bonnot, traqué dans son repaire.

Mon tonton Jean ! En voilà un qui m'a beaucoup aidé. C'était un homme merveilleux. Il vient de mourir. Le jour de son enterrement, j'ai dit à ma femme :

— Si j'avais su que je l'aimais tant, je l'aurais aimé davantage.

C'est exactement ce que je ressens : un besoin affolant de rebrousser le temps pour aller lui dire tout ce que je lui ai tu. Il m'a fait le plus beau cadeau qu'on puisse faire, le plus précieux, le plus irremplaçable : il m'a donné de son temps. Alors que je n'étais qu'un gamin et qu'il était tout jeune encore, qu'il travaillait, qu'il courait probablement les filles, il m'emmenait promener, il m'inventait des chansons, des spectacles, il s'occupait de moi. Le temps, son temps, que peut-on offrir de meilleur ?

Les liquidations judiciaires, ça s'est beaucoup fait dans ma famille. Et ça, tu sais, c'est une chose qui marque. Mon père avait créé une entreprise de chauffage central qui a été balayée par la crise de 1929. De la terrasse d'un voisin qui surplombait son atelier, j'ai vu vendre nos meubles. Le petit fauteuil d'osier de ma sœur, brandi par un type et emporté, pour une misère, par n'importe qui ; la curée de gens indifférents qui dispersaient nos tables, nos chaises. Ça m'a assailli, ça m'a ravagé, ça m'a donné, pour la première fois, le sentiment de la honte. Donc, ensuite, celui de la revanche.

Ce malaise, cette tristesse, je les ai retrouvés à Lyon, sous l'Occupation, un soir où ma mère nous a emmenés, mon père, ma femme et moi, au restaurant. Un restaurant de marché noir dont j'avais eu l'adresse. Nous crevions la faim, et ma mère, qui aimait bien la bonne chère, était terriblement privée. C'était un endroit bien camouflé, où il fallait montrer patte blanche. Le patron servait au premier étage, dans sa propre chambre convertie en salle à manger. Il y restait un crucifix et des photos de famille sur les murs.

Et tout de suite :

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Un lapin sauté ? Avec une terrine pour commencer ? Je vous sers un petit beaujolais ? Avec peut-être un mâcon blanc pour vous mettre en appétit ?

Nous mettre en appétit ! Ça faisait trois ans que nous y étions, en appétit !

On ouvrait des yeux, on disait « oui, oui ». C'était fabuleux. Et pendant le repas – on était à la veille de Noël – ma mère, en pleine euphorie, nous a demandé quel cadeau « possible » nous ferait plaisir,

nous serait utile. On a fini par lui donner une liste.

À la fin des agapes, elle demande l'addition. Et là, alors, l'abîme s'ouvre sous nos pieds. Maman est devenue blême. C'était une somme inimaginable. Pétrifiée, elle a regardé le patron, qui, tranquille, attendait. Ma mère était gérante d'un magasin. Elle avait heureusement emporté la recette de la journée avec elle. Elle a payé et elle a eu, en sortant, cette phrase extraordinaire :

— Eh bien, mes enfants, ce sera vos étrennes.

La honte d'avoir mangé à ce prix...

Je peux te dire qu'emporter ses étrennes dans son ventre, dans ces conditions-là, c'est quelque chose d'atroce... que je ne digérerai jamais.

Quelques mois plus tard, c'était la Libération. Je n'avais pas fait de Résistance, mais j'avais rendu quelques services, porté quelques messages ou des paquets de vivres à des juifs qui se cachaient, donné un coup de main de-ci, de-là, à mon ami Grancher et à un commissaire de police qui, eux, appartenaient à un réseau. Des trucs comme ça. Il valait mieux ne pas se faire piquer, mais de là à me faire passer pour Jeanne Hachette...

On parle toujours d'engagement. Pour moi, l'engagement rejoint l'instinct de conservation. Au moment de la défaite, en 1940, j'étais à Lyon. Seul. Mon père était mobilisé dans une usine qui avait été évacuée sur Toulouse. Ma mère et ma sœur s'étaient réfugiées avec ma grand-mère à la campagne. Moi, je travaillais dans une usine d'aéronautique. Je n'avais pas l'âge d'être mobilisé. On m'avait donc affecté à cette usine où je tirais des plans. Mal d'ailleurs, parce que les objets m'ont toujours trahi. Dès que je tente le moindre travail manuel, tout s'effrite dans mes doigts. C'est une malédiction. Enfin, bref, je tirais des plans pour fabriquer des ailes d'avion. Ceux qui faisaient la carlingue étaient à l'autre bout de la France, totalement coupés de nous. Mais ça ne faisait rien. Nous continuions à fabriquer des ailes.

Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais seul, livré à moi-même. Puis la défaite s'est précipitée. Le bruit a couru que les Allemands arrivaient. Et effectivement, la radio a annoncé qu'ils étaient à Mâcon. J'avais un copain à l'usine. Quand nous avons appris ça, nous avons eu la même réaction, et Dieu sait pourtant si nous étions différents :

— On va s'engager.

Nous avions l'impression qu'à nous deux, nous allions arrêter l'avance allemande. Nous avons eu cet élan viscéral, venu du fond des burnes, sans doute ce qu'on appelle le patriotisme. Nous nous sommes précipités à la gendarmerie. Nous sommes tombés sur un adjudant, aussi énorme qu'écarlate, qui nous a dit :

— C'est trop tard. Si j'ai un conseil à vous donner, foutez le camp. Vous voyez bien, tout le monde se débène.

Et, en effet, les soldats qui passaient portaient des espadrilles et des chapeaux.

Ça fait mal, le courage inemployé, ça tourne très vite à l'aigre. J'ai éprouvé un sentiment d'amertume, de déception civique, d'écroulement. Encore une fois, on m'écartait. Alors, nous avons suivi le conseil qu'on nous donnait : nous avons pris nos bicyclettes et nous avons foutu le camp. À la nuit, nous nous sommes arrêtés dans la vallée du Rhône, à Feyzin. Il fallait libérer les routes pour les convois. Nous avons demandé où nous pouvions dormir. On nous a dit d'aller coucher à l'école. On avait retiré les bancs pour que les gens puissent s'étendre par terre. Cette foule de l'exode, cette promiscuité m'ont épouvanté. C'était plein de mauvaises odeurs, d'incongruités, c'était plein de misère, c'était plein de tristesse.

Le lendemain, j'ai dit à mon copain :

— Je ne peux pas supporter ça. Foutre le camp comme un malpropre, dans ces conditions, non. Je ne sais pas ce que les Allemands nous feront. Mais moi, je rentre à Lyon.

Nous sommes repartis en sens inverse, à contre-courant. Le flot étant encore plus dense, nous avons mis un temps fou pour rentrer à Lyon, où nous sommes arrivés en même temps que les Allemands. Pendant vingt-quatre heures, nous nous sommes barricadés, nous demandant s'ils allaient venir nous chercher pour nous fusiller. Puis, en regardant par les fenêtres, nous avons vu qu'il ne se passait rien. Ils étaient « corrects », comme on a dit. Alors nous avons mis le nez dehors et, ne sachant pas quoi faire, nous sommes retournés à l'usine.

Nous arrivons à proximité du terrain vague, sinistre, lugubre, dans lequel elle était installée et nous apercevons une automitrailleuse allemande, arrêtée au bord du chemin. Deux jeunes soldats, beaux comme des dieux, blonds, athlétiques, de bonnes gueules, étaient en train de se laver, torse nu, à grande eau, devant une baignoire. Ils nous interpellent. L'un des deux parlait bien français, il avait été étudiant à Paris, avant la guerre. Il essaie de nous expliquer que tout ça c'est un malentendu, qu'on va très bien s'entendre, qu'il ne faut pas s'inquiéter.

Nous, tout de même, n'étions pas tellement rassurés. C'était la première fois que des Allemands nous adressaient la parole. Nous nous demandions s'ils n'allaient pas sortir leur flingue et nous descendre. Après tout, nous étions des ennemis. Pas du tout, ils nous ont laissés aller en nous souhaitant bonne chance.

En arrivant à l'usine, nous apprenons que le chef du personnel veut nous parler immédiatement. On nous fait entrer dans son bureau. C'était pour nous annoncer qu'il nous mettait à la porte.

— Mais, enfin, pourquoi ? demandons-nous, ébahis.

— Vous venez de parler avec deux Allemands. Vous n'avez donc

aucune dignité, aucun respect de votre patrie ?

Deux jours avant nous étions partis nous engager pour arrêter les Allemands, on n'avait pas voulu de nous, et voilà qu'on nous jetait dehors pour avoir parlé avec ces mêmes Allemands. J'ai foutu le camp, la honte au front, mais ayant encaissé une belle leçon. Il s'est trouvé qu'à la Libération, le chef du personnel de cette usine a été fusillé pour collaboration.

À la Libération, donc, le commissaire auquel j'avais donné quelques coups de main m'a présenté à un groupe de libérateurs. Des gars de commando, prêt : à tout. Alors, je me suis vu précipiter dans l'héroïsme à l'état pur. Je me souviens d'avoir traversé la place Bellecour, à bord d'une traction avant mitraillée de tous côtés par les miliciens. Moi, j'étais ratatiné au fond de la voiture. Eux, mes compagnons, restaient d'un calme forcené. Ils tiraient par la portière avec une témérité insensée. J'ai compris, là, ce qu'était le courage : cette tranquillité absolue qui te fait vivre de tels instants comme un éblouissement. Si tu as la notion de la mort, tu te fous à plat ventre, comme moi, et tu attends qu'on soit arrivé de l'autre côté.

Ces libérateurs, donc, avaient établi leur P.C. dans une grande poissonnerie. Un local de faïence blanche, vide, avec des comptoirs de marbre blanc. L'épuration commençait, et l'on avait parqué en ces lieux surréalistes toute une population d'hommes et de femmes. Ceux qui étaient vraiment mouillés ou ceux qui avaient été dénoncés. Car les donneurs faisaient la queue, il fallait prendre des tickets d'appel. Les gens réglaient leurs comptes, et c'était quelque chose ! Tout un lot d'hommes et de femmes se trouvaient entassés là, ignorant ce qu'on allait faire d'eux. Arrive un jeune homme qui demande la permission de regarder les personnes arrêtées. Il s'explique : sa fiancée, qui était juive et qui travaillait avec lui chez un soyeux de Lyon, avait été dénoncée. Des miliciens étaient venus la chercher quelques mois auparavant. Ils l'avaient torturée et abattue sous ses yeux. On le laisse passer la revue. Et voilà que, brusquement, il s'écrie : « C'est lui, je le reconnais, c'est lui qui a tiré ! » Et il nous désigne une espèce de petit blondinet, minable, blême, l'air d'un petit rat de bureau. D'un rat de bureau malade.

Les épurateurs s'approchent.

— C'est vrai, tu as fait ça ?

Et l'autre, mort de trouille, cherche son salut dans la franchise :

— Oui, oui, c'est vrai.

Alors, on l'a fait sortir de derrière le comptoir, il a été roué vif, puis on l'a placé au milieu de la poissonnerie, en l'obligeant à garder

les bras en l'air. Ensuite, les gars ont dit :

— Que tous ceux qui ont envie de lui taper dessus cognent !

Et il s'est présenté des tas de gens. Des tas, des tas, des tas... Notamment un patron de bistrot, camarade de régiment de mon père, que je connaissais bien, brave type, bon père de famille, gentil comme tout, qui offrait la tournée et poussait la chanson. Plusieurs fois dans la journée, je l'ai vu quitter son bistrot, manches retroussées, œil en folie, venir cogner dans la gueule du gars et puis repartir, tranquillement. Toute la matinée, tout l'après-midi se sont écoulés comme ça. Dès que le milicien baissait les bras, on lui mettait un pistolet sous le menton et il trouvait encore l'énergie, pauvre mannequin, de reprendre sa position. Ceux qui le faisaient rouler à terre lui permettaient au moins de récupérer. Il prenait un bref repos au creux de sa souffrance, dans la posture horizontale de l'humiliation suprême.

Le soir, la ville était en liesse. Le beaujolais, retrouvé comme par enchantement, coulait à flots. J'étais allé dîner avec le garçon qui commandait le dépôt, un grand blond à l'accent étrange d'Europe centrale, et qui me dit tout à coup :

— Ce type, j'ai envie de me le payer !

— Comment ça, te le payer ?

— Ben, le descendre, quoi !

J'ai essayé de lui objecter que c'était quand même arbitraire, qu'il fallait le laisser juger, que sinon il aurait des ennuis.

— Tu as raison, mais c'est une belle salope. J'ai quand même envie de lui dire deux mots. Lui parler de sa mère. Il n'a jamais pensé, quand il a fait ça, que cette fille avait une mère. Allez, viens avec moi.

Je l'ai suivi. Le type était toujours là, les bras en plomb, les lèvres fendues, le nez écrasé, le visage barbouillé de sang, les vêtements en lambeaux. Une loque. Une vision désespérante. Le grand blond l'a fait sortir. Le milicien a obéi, docile, résigné. Absolument résigné. C'était la nuit. Tout était silencieux. Il devait être une heure du matin. Le « chef » s'est mis à le questionner :

— Mais enfin, qu'est-ce qui t'a passé par la tête ?

Et l'autre essaie de s'expliquer, sentant comme un début d'interrogatoire. Il balbutie quelques trucs :

— On nous avait dit que les juifs étaient des salauds.

— Mais enfin, tu ne te rends pas compte de ce que tu as fait ?

— Si, maintenant, je me rends compte.

— Et tu ne regrettes pas ?

— Si. Si.

Ben, pense à ta mère. Penses-y très fort.

— Oui, monsieur, j'y pense.

— Eh bien, continue, avance, marche devant moi, pense à ta mère, pense bien à ta mère, tu y penses vraiment ?

— Oui, monsieur.

On touchait à l'hypnose.

Le gars du commando a fait un pas en arrière et l'a arrosé dans le dos d'une rafale de mitraillette. Le petit rat de milice a culbuté, toujours aussi docile. Et comme les gens affolés ouvraient leurs fenêtres, l'exécuteur a été pris d'une espèce de délire et s'est mis à hurler :

— Rentrez tous ou je tire ! Toi aussi, me criait-il, fous le camp ou je te descends !

Je ne me suis pas enfui. J'avais trop peur pour courir.

Le lendemain, on a vu arriver au dépôt une petite bonne femme, enceinte, pâlichonne, minable, vraiment le pendant du garçon qui avait été flingué et qui était son mari. Elle venait chercher ses affaires. On lui a fait un baluchon de ses vêtements en loques, pleins de sang.

— Vous comprenez, lui a-t-on dit, il a voulu s'enfuir.

Elle a hoché la tête :

— Oui, il était comme ça. Pas méchant, mais faible...

Elle ne pleurait même pas. J'imaginai la vie de ce petit couple... Ce qu'elle avait été, ce qu'elle aurait pu devenir.

Pendant des nuits, je n'ai pas dormi. Je revoyais ce gars dans sa flaque de sang, je l'entendais geindre. Il n'était pas mort tout de suite. Le désespoir d'avoir été moins que le complice, bien sûr, mais plus que le témoin de cet acte me ravageait. J'avais escorté ce « justicier » dont je me doutais qu'il allait tuer. Et pour lui, ça n'avait pas compté. Ça ne signifiait rien. Je l'ai vu, cette nuit-là, faire une encoche sur sa mitraillette en disant : « Trente-trois. » Comme chez le toubib.

Je l'avais vu traverser la place Bellecour sous les balles, avec un courage extraordinaire. C'était un type intelligent. Seulement, il lui manquait ce je ne sais quoi qui font que les choses sont possibles ou pas. Si j'ose dire, il lui manquait le cran d'arrêt.

J'avais vingt-deux ans. Je peux affirmer que ça a coupé ma vie en deux. Il y a eu avant. Et il y a eu après. Cette nuit-là, je suis un peu mort, moi aussi, en compagnie d'un voyou blême.

Bon, maintenant, il faut laisser flotter les rubans ! Quand je me suis mis à réfléchir à ce bouquin, à gratter dans les coins de ma mémoire, j'ai finalement trouvé très peu de souvenirs essentiels. Les souvenirs, tout le monde a les mêmes, tu ne crois pas ? J'ai téléphoné à mes grands enfants pour qu'ils me rafraîchissent un peu tout ça, et mon fils a eu ce mot :

— Des souvenirs ? Tu en veux des vrais ou des faux ?

En définitive, comme ils m'aiment sans doute, ils ne m'ont trouvé que des histoires où je jouais un rôle glorieux.

Comment, place de l'Opéra, j'ai cassé la gueule à un agent qui avait bousculé ma fille ; comment, à Gstaad, j'ai fait le coup de poing dans une bagarre homérique parce que des Allemands m'avaient traité de sale Français ; ou comment j'ai voulu emmener mon fils en pédalo, en Yougoslavie.

Nous étions sur une plage près de Ravenne. Je faisais du pédalo avec Patrice, qui avait dix ans. Et tout à coup, je lui dis :

— Tiens, on va aller en Yougoslavie.

Mon côté dément, loufoque. C'était absolument insensé, idiot. Il y a des gens qu'on a foutus en prison pour moins que ça. Et nous voilà partis. Nous pédalons, nous pédalons jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que la nuit tombe... J'étais tellement fatigué que j'ai décidé de prendre un bain. J'ai plongé, nagé un peu autour du pédalo, mais quand j'ai voulu remonter, impossible. Chaque fois que j'essayais de faire un rétablissement, le pédalo basculait. Il faut dire que se hisser là-dessus avec un bras esquiné – je te raconterai – ce n'était pas facile. Nous étions en pleine mer, on ne voyait plus la rive. J'ai dit à mon garçon :

— On va faire demi-tour et puis tu vas pédaler. Moi je pousserai par-derrière.

Et le même s'est mis à pédaler, éperdument. Il pédalait en pleurant, il avait une peur terrible, le pauvre – il y avait de quoi – et il criait à travers ses larmes :

— Tiens bon, papa, tiens bon !

Nous avons mis des heures pour rentrer. Il faisait nuit noire quand nous sommes arrivés sur la plage. Ma femme était là, courant sur le rivage, comme le pélican. Elle avait alerté tout le pays, les secours

s'organisaient. J'ai reçu la belle engueulade que je méritais. Mais la peur passée, c'est tout de même resté un bon souvenir dans la famille !

En réalité, si je fais tant le matamore dans les San-Antonio, c'est que je suis peureux de nature. Pas trouillard : peureux ! Nuance. Un peureux capable de courage, de violence, mais tout de même quelqu'un qui a la crainte de tout, principalement de perdre sa tranquillité.

La seule chose, finalement, dont je n'ai jamais douté, c'est que j'arriverai non pas à être quelqu'un – qu'est-ce que ça veut dire ? – mais que j'arriverai à quelque chose et à gagner du fric. Si l'argent traduit la réussite, alors j'ai toujours été sûr de réussir. J'ai toujours obtenu ce que j'ai voulu. Ce que je n'ai pas obtenu, c'est ce que je ne souhaitais pas vraiment. Les deux femmes que j'ai voulu épouser, je les ai épousées, et Dieu sait que cela n'a pas été facile. Surtout pour la seconde. J'ai voulu gagner de l'argent. J'en gagne. J'ai voulu me construire une forteresse où je vivrais comme je veux. Je l'ai construite. J'ai voulu écrire certaines choses qui me tenaient à cœur, et je les ai écrites. J'ai fait de la littérature à trois francs vingt-cinq, bon, je suis tout de même parvenu à mettre dedans l'essentiel de ce qui me préoccupe. Et c'est ce qui en a fait le succès ! C'est du bol, sans doute. Mais si je n'avais pas fait ça, je sais que j'aurais fait autre chose et que ça aurait marché également.

Tiens, par exemple, à vingt ans, je me suis déclaré éditeur. Je m'étais moi-même, naturellement, mais comme cela ne suffisait pas, je publiais aussi des journalistes repliés à Lyon. J'ai même, tout de suite après la Libération, édité Léo Larguier, de l'académie Goncourt, s'il vous plaît, *Quarante-huit*, un livre sur la révolution de 1848. On ne trouvait pas de papier, mais ce n'était pas pour m'arrêter. Je lui avais promis de lui payer ses droits d'auteur cash. Sans doute était-ce ce qui l'avait séduit dans ma proposition, car les poètes ne roulent pas sur l'or. Pour une fois où j'avais un académicien à me mettre sous la presse, je n'allais pas le laisser échapper ! Le pauvre ! J'ai sorti son livre sur du papier de boucher – et du mauvais papier de boucher encore – avec une couverture dessinée par moi ! Il m'a écrit une lettre pleine d'indulgence. Mais j'ai tout vendu... Les dix mille exemplaires, jusqu'au dernier !

Je m'étais associé avec un brave type d'imprimeur qui adorait jouer des pots de beaujolais au 421. Il me considérait avec attendrissement parce que je lui apportais un grain de fantaisie. Sa femme, qui tenait un magasin de chaussures, n'était pas une personne particulièrement marrante. Toute la vie de papa Chaverot avait baigné dans une espèce de rassurante grisaille. D'ailleurs, il vivait en blouse

grise. C'était assez mélanco. Et moi, débarquant là-dedans, avec mes idées dingues, ça le rendait joyeux. C'était le bonhomme à m'annoncer un jour tout content :

— Vous savez, j'ai trouvé un type à qui y a pas besoin de verser des droits d'auteur.

— Ah ! Bon. Qui ?

— Attendez, il s'appelle... Bal..., attendez, Balzac, c'est ça !

À l'époque, le cinéma possédait encore toute sa magie, et un film était un gros tremplin pour un livre. J'avais eu l'idée d'en faire un d'après *Les Visiteurs du soir*. Chaverot, mon pauvre imprimeur, convient que l'idée n'est pas bête, et nous écrivons au producteur du film, André Paulvé, lequel nous convoque à Paris. Nous avons rendez-vous à cinq heures à son bureau, aux Champs-Élysées.

En arrivant dans la capitale, Chaverot me déclare :

— Je voudrais voir le Louvre.

Vaguement surpris par sa requête, je l'y emmène, et lui, devant la *Victoire de Samothrace* :

— Mais je croyais que c'étaient des magasins, le Louvre !

Il n'y avait, en somme, qu'à traverser la rue de *Rivoli*. Arrivé donc, au Louvre – au vrai, à celui de Chaverot – mon associé demande le rayon « Pêche » et s'achète tout ce qui se faisait de plus moderne dans le genre : un faisceau de cannes, une épuisette, des moulinets, des cuillères, une bourriche. Lestés de cet attirail encombrant, nous partons à notre rendez-vous. Tout heureux et tout à fait décontracté, Chaverot refuse de s'en débarrasser dans l'antichambre. L'huissier, un peu surpris, nous introduit néanmoins chez Paulvé, lequel ouvre des yeux effarés en nous voyant débouler dans son somptueux bureau avec ce barda. Il nous fait asseoir et nous commençons à discuter :

— *Les Visiteurs du soir*, c'est un gros morceau. Et puis, ça va poser des problèmes avec Carné. Pourquoi n'écririez-vous pas *Goupi Mains-Rouges* ?

— Mais c'est déjà un livre ! dis-je. Un livre de Pierre Véry !

Producteur du film – et c'était un très grand producteur – Paulvé l'ignorait. Il était quand même un peu vexé. Nous revenons aux *Visiteurs du soir*. J'insiste. Je trouvais ce film sublime. Il finit par nous faire comprendre à demi-mot que c'était une question de fric. J'essaie d'expliquer la chose à Chaverot, qui soupire :

— Ah ! Bon, une avance, en somme ?

Avec ses cannes à pêche, il n'y était pas du tout.

Je le pousse du coude :

— Non, pas exactement une avance...

À force de lire dans mes yeux, il finit par piger :

— Combien vous voudriez pour vous, m'sieur Paulvé ? questionne-t-il avec une grande simplicité.

— Je ne sais pas, c'est à vous de proposer.

— Non, non, dites, vous !

Ça dure un moment. À la fin, Chaverot se décide et énonce une somme dérisoire, l'équivalent de cinq cents francs de nos jours. Pour lui, qui se trimbalait avec son vieux porte-monnaie dans sa poche et ses bons vieux sous dedans, c'était énorme ! Paulvé s'est levé, très digne et nous a fait reconduire par l'huissier.

C'est au cours de cette même journée que nous avons rendu visite à Léo Larguier dans son appartement de la rue Saint-Benoît. Il nous reçoit, crinière blanche au vent, dans une balzacienne robe de chambre. Nous parlons de nos projets, tout allait bien avec ce bon poète. Il nous offre à boire. Pendant qu'il nous sert un doigt d'alcool, putain comme pas trois, je lance à Chaverot :

— Vous ne trouvez pas que le maître a une tête léonine ?

Chaverot détaille l'académicien à travers les mailles de son épuisette et approuve :

— C'est vrai, m'sieur Larguier, vous avez une belle tête de Lyonnais !

Mais l'édition ne constituait pour moi qu'une espèce de divertissement rémunérateur. En réalité, je ne pensais qu'à écrire. Depuis toujours. En classe, déjà, je passais mon temps à gribouiller sur toutes mes fins de cahiers, et Dieu sait qu'ils se terminaient tôt, mes cahiers. J'avais publié mon premier bouquin à dix-sept ans. Et là, mon père a été merveilleux. Quand je lui ai dit que je voulais écrire, à l'époque où l'on venait de vendre nos meubles, où il travaillait comme contremaître dans une usine, où il n'avait pas de quoi s'acheter un paquet de cigarettes, il m'a encouragé.

— Oui, tu as raison, écris, c'est très bien.

Pourtant, à la maison, on vivait le régime de la vache enragée. Et elle était maigre, cette vache enragée-là ! Quand j'allais en classe, au lieu d'acheter le « ticket ouvrier », qui donnait droit à quatre trajets en tramway, je ne prenais qu'un aller-retour. En faisant deux trajets à pied, je pouvais, avec la différence, acheter trois ou quatre cigarettes à papa. On les vendait au détail à cette époque. Si l'horaire s'y prêtait, je répétais ce manège trois fois par semaine, et, avec ce que j'économisais, nous allions le dimanche dans des cinémas miteux de

Villeurbanne, qu'on appelait des cinémas à Bicots.

C'est à partir de là que mon père s'est mis, pour moi, à vraiment exister. Et moi pour lui. Je suis devenu son compagnon des mauvais jours. Et cette chose-là, il l'a reçue, il l'a sentie, elle a tissé entre nous des liens qui n'auraient peut-être pas été aussi forts si nous avions vécu dans l'aisance.

Ma mère, elle, dans la famille, était la raison. Je m'enthousiasmais, mon père s'enthousiasmait, tous les deux on prenait feu. Elle restait sur la réserve, elle gardait la mesure, la clairvoyance. Ses parents étaient des paysans, et elle avait hérité d'eux la solidité de quelqu'un qui ne s'en laisse pas conter. Elle était d'une infinie bonté, ouverte à toutes les misères, à toutes les pitiés. Quand elle est morte, l'église a été noyée sous les fleurs. Pas des gerbes, pas des fleurs conventionnelles pour cimetière, mais des bouquets innombrables, cueillis et apportés à la main.

Bonne au sens profond du terme, sans jamais être dupe. Quand j'ai lu *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen, j'ai été bouleversé parce que j'ai tout reconnu. Cette tendresse, cette résignation, ce que j'avais senti et accumulé pendant un demi-siècle, je l'ai retrouvé là, exprimé magistralement. C'est vraiment, pour moi, l'un des grands livres de notre temps.

Je parle peu de ma mère pour deux raisons : parce que, d'abord, on n'a pas envie de discourir sur quelqu'un de parfait, et ma mère, simplement, était une sorte de perfection. Et qu'ensuite, la peine que m'a infligée sa disparition, j'essaie de m'en soulager dans mes San-Antonio. Félicie, c'est elle, bien sûr, elle et ma grand-mère, ma mère en deux personnes, en somme, cette mère bicéphale que j'aie eue.

Je suis absolument sûr qu'elle a été troublée de me voir embrasser une carrière aussi saugrenue que la mienne. Elle aurait préféré que je sois expert-comptable. Quand elle m'a vu entrer dans le journal de Marcel Grancher, *Le Mois à Lyon*, et vivre parmi une bande de farfelus, elle a eu peur pour moi. Une mère n'élève pas un môme pour qu'il se précipite, à peine adolescent, dans l'ancre plein de vinasse et de révolte d'un Charlaix. Lorsqu'elle est morte, en 1960, ma carrière était déjà bien assurée. Il n'empêche qu'au fond de son cœur elle aurait préféré, j'en suis convaincu, que je gère un cabinet commercial. Une belle plaque en cuivre : « Frédéric Dard, expert-comptable », accrochée dans un endroit solide de Lyon, l'aurait comblée d'aise.

Je n'avais pas quinze ans lorsqu'elle s'est indignée de me voir faire une pareille consommation de romans policiers. « Enfin, tu n'as pas honte de dévorer tout ça ! » Déjà, elle me donnait le complexe du polar, de la sous-littérature. Pour elle, c'était minable ces Fantômas,

ces Agatha Christie, ces Maigret tout nouveaux, ces Aventures du Saint. Un jour, pris d'une rage folle, j'ai attrapé tous ces bouquins et je me suis mis à les déchiqueter devant elle. Cela a donné un gros tas de mutilation. Elle n'a rien dit, mais elle pleurait de façon si déchirante, m'man. Un sale moment ! J'ai eu le sentiment d'être une petite ordure. Je l'ai encore.

La rage. La rage aveugle qui nous fait grincer la viande et les dents. J'ai toujours eu un tempérament porté à cela. J'encaisse bien. Oui, je suis un bon encaisseur de vacheries. Je garde mon air innocent et ma vue basse, et puis, au moment le plus inattendu, j'explose. Je hurle, je cogne, je deviens l'éléphant qui saccage la forêt, c'est à mon tour de faire peur. En ce moment, il est des gens qui ont encore peur de moi parce qu'ils m'ont vu en crise. Je n'en suis pas plus fier pour ça.

Ma mère a certainement souffert de l'amour, de la tendresse que je portais à ma grand-mère. Elle en éprouvait, sans jamais faire de réflexions, un sentiment de jalousie, une peine, une frustration. Mes parents, tout jeunes mariés, m'avaient « prêté » à bonne-maman. Parce qu'elle était désespérée d'avoir perdu son mari. Et sans doute aussi, je suppose, parce qu'un jeune enfant dans un jeune ménage, c'est un peu une troisième personne, c'est un peu un trouble amour, c'est un peu l'empêcheur de baiser en rond. Ma mère avait plus qu'une passion, une vénération, une fascination pour mon père.

Avoir deux mères, c'est merveilleux. J'ai eu une mère complète en deux personnes. Pourtant, sans en prendre tout à fait conscience, je devais me sentir écartelé, car j'étais toujours à comptabiliser mes élans, à me sentir coupable, et vis-à-vis de l'une, et vis-à-vis de l'autre. Malgré tout ce bonheur reçu, je suis persuadé qu'il vaut mieux qu'un enfant n'ait comme objectif de tendresse absolu, comme refuge suprême, que sa mère...

Face à ces deux femmes qui m'assumaient, qui occupaient le terrain, mon père était un peu démis de ses fonctions. De même que je pense avoir raté les premières années de mon fils, je crois que mon père a un peu raté mes premières années. Je l'adorais, il m'adorait, il a toujours été un père irréprochable, mais je ne l'ai vraiment découvert que plus tard. C'est l'homme de la seconde partie de ma vie. Il est sûrement l'un des êtres dont je me sens moralement le plus proche. Ce que je ressens pour lui est un sentiment farouche, intense, charnel. Ce qu'on éprouve pour une mère, je l'éprouve pour lui. Je suis lié à lui par un autre cordon, d'une manière aussi forte, aussi définitive.

C'est un homme qui a subi une grande évolution. Dans sa vie, il y a

deux tranches bien distinctes : avant et après mon adolescence. D'abord parce qu'il a mûri, tout bêtement. Et, ensuite, parce qu'à travers moi il a compris pas mal de choses comme j'en comprends à travers mes enfants. Il a été empêtré dans sa jeunesse, dans sa fougue. Il bouffait la vie à pleines dents, il aimait les filles, la bagarre, la petite, les copains... L'instant, l'opium de l'instant, l'herbe tendre. Il est resté un cheval de cirque : la musique le fait toujours caracoler.

Je me souviens d'un réveillon de Noël... Je devais avoir neuf ou dix ans, et nous nous apprêtions à festoyer, c'était la tradition, avec les deux sœurs de ma mère et leurs maris. Mon père avait commandé des huîtres chez l'écailler de Bourgoin. Les trois beaux-frères sont partis les chercher. Ils sont rentrés à sept heures du matin, beurrés comme des tartines. Je revois encore, avant que l'on m'envoie au lit, accablé de sommeil, ces trois malheureuses qui attendaient, attendaient, à côté de leur dinde calcinée qu'elles n'osaient pas manger.

Il ne se passait pas de mois qu'il ne rentre en lambeaux, papa, après avoir fait le coup de poing. C'est vraiment l'un des plus grands cavaleurs qu'il m'ait été donné de connaître. Ma mère ne pouvait pas ne pas s'en rendre compte, et il y a eu beaucoup de larmes à la maison.

Je me rappelle encore le jour où j'ai rapporté, triomphant, l'un des rares bulletins satisfaisants de mon existence scolaire ; un bulletin éblouissant, doré sur tranche avec lauriers entrelacés. Cette merveille débarquait, hélas ! dans une atmosphère disloquée. Je la tends à mon père que je craignais, qui me paraissait la sévérité personnifiée et qui regarde le trophée d'un œil évasif. Un œil qui ne voyait pas. Un œil qui traînait encore dans les plis d'un plumard. Il avait à résoudre bien d'autres problèmes avec ma mère, le Francisque ! Et moi, j'avais superbe mine avec le bulletin du siècle ! C'est comme si on avait dit à Balthazar apportant sa cassette à la crèche : « Bon, mettez ça là, on verra plus tard ! » Ce soir-là, j'ai chialé dans mon lit. C'est l'une des rares peines qu'il m'ait faites. Mais je ne t'en veux pas, papa. Je ne t'en veux pas. J'ai eu l'occasion d'apprendre, depuis, à quel point le cul c'est sacré. Et préoccupant !

Ma mère reprochait aussi à mon père de trop aimer boire :

— Fais attention, Francisque, un jour viendra où à force d'exagérer tu ne pourras plus !

Alors il a eu ce mot étonnant :

— Eh bien, quand je ne pourrai plus boire, je boirai du vin rouge.

L'Évien des Lyonnais, quoi !

Il a vraiment la passion de la vie. Il s'est d'ailleurs remarié, à

soixante-dix-huit ans, avec la grand-mère de ma seconde femme !

Ce côté excessif, franc buveur, batailleur, toujours prêt à faire une virée avec des copains dont on reconnaîtra deux jours plus tard qu'ils sont des connards, je le retrouve chez mon fils. Mon grand-père, mon père, mon fils forment une chaîne dont tous les maillons sont identiques, et dont je suis après tout, me semble-t-il, le plus raisonnable. Mon fils pourrait être directement celui de mon père sans passer par moi. C'est une fabuleuse continuité.

Mais mon père a appris à vivre autrement sa fantaisie au fil des ans. Il l'a reconvertie. C'est ça qui est formidable. Il y a dix ans, par exemple, il a, lui aussi, commis son bouquin, voulant me prouver qu'après tout, hein... ? Cela s'appelle *À l'ombre des mûriers*. Ce roman il l'a écrit laborieusement, l'a pinoché à mort. Et le résultat est surprenant. C'est candide, plein de maladresse et de jeunesse, avec un côté un peu surréaliste. Une espèce de Douanier Rousseau en littérature. On lui a édité son livre. Il s'en est vendu une certaine quantité, et mon Francisque, un beau matin, a touché ses droits d'auteur, comme un grand. Alors, séance tenante, il a ramassé quelques copains de bistrot et a disparu de la circulation. Il est rentré trois jours plus tard et, sans un mot d'explication, il est allé se raser.

C'est à mon père que j'ai fait lire mes premières lignes. Je travaillais, à l'époque, chez Marcel Grancher, qui, je te l'ai dit, dirigeait *Le Mois à Lyon*. Voilà encore quelqu'un qui a eu une grosse influence sur moi. Dans un livre comme celui-ci, on s'expose à chaque instant à commettre le péché d'ingratitude. Bêtement quelqu'un qu'on oublie, parce qu'il n'est pas sorti à la loterie de la mémoire. Grancher m'a beaucoup aidé en me montrant, de la vie, le côté bagarre, le côté démerde. Ce qu'il faut faire pour s'en sortir, là où les autres claqueraient du bec. Il avait en ce temps-là une combine étonnante. Il écrivait des bouquins de souvenirs dans lesquels il collait un maximum de noms d'amis ou relations. « Ce jour-là, je déjeunais avec Un tel, c'est le soir où Un tel est venu à mon bureau... » Tu vois ? Il procédait à un tirage de luxe et envoyait aux gens nommés des bulletins de souscription (c'était moi qui les remplissais et les expédiais) avec l'indication : « Votre nom est cité dans cet ouvrage. » Un truc magique ! Ils le commandaient à peu près tous. Et si par hasard ils s'abstenaient, ils Recevaient un rappel à l'ordre : « Nous ne comprenons pas. C'est un livre de toute beauté, tiré sur japon impérial à un nombre limité d'exemplaires, un ouvrage de bibliophile. Votre nom y figure. Pensez à votre descendance, à sa fierté de trouver ce livre dans son patrimoine, etc. » Et ça marchait fabuleusement. Il en a publié une bonne douzaine, comme ça.

Le Mois à Lyon, aussi, c'était une belle affaire. Une revue de cent vingt pages, imprimée sur papier couché, bourrée de publicité. Il devait y avoir un millier d'annonceurs et nous tirions à mille vingt exemplaires. Enfin j'exagère, peut-être bien à mille cinquante. Au début, j'étais précisément chargé d'encaisser les publicités. Je faisais la tournée des clients avec mes bordereaux. Il m'arrive encore quelquefois de me réveiller en sursaut au milieu de la nuit en me rappelant : « Mouchiroux, trente francs trente » (car on connaissait déjà les taxes). J'avais toujours rêvé de faire du journalisme, et c'est là que j'ai accompli mes premières armes : dans la critique de livres et la critique de films. Sous-qualifié, certes, mais ne doutant de rien.

J'étais fasciné par le journalisme. Et il faut dire qu'à Lyon, après l'armistice de 40, je me trouvais à bonne école. Toute la presse parisienne s'est regroupée là, j'ai connu les plus grandes plumes de l'époque : Géo London, Pierre Seize, André Warnod, Henriette

Chandet, Paul Gordeaux...

Manque de pot, quand, en 1949, je suis venu à Paris, où les journaux, après la Libération, avaient fleuri comme des pâquerettes, j'avais un train de retard. Dans les rédactions, on affichait complet. « Écrivez, on vous répondra »...

Fut-ce bien un manque de pot ? Si j'avais été journaliste, j'aurais continué à écrire des livres, parce qu'il m'est impossible de ne pas en écrire. Ma matérielle se trouvant assurée, j'aurais essayé de faire des bouquins bien torchés. J'aurais visé la couverture blanche et rouge de Gallimard, j'aurais guigné le Goncourt ou l'interallié. Et je serais probablement passé à côté de moi, parce que je n'aurais jamais pu dire le millième de ce que j'ai pu dire dans les cent et quelques bouquins que j'ai commis pour vivre. Et je l'aurais dit de façon guindée. Je l'aurais dit en ayant ciré mes godasses. Je me serais rasé avant d'écrire, comme tant et tant que je connais et qui me sont devenus illisibles.

Écrire, pourquoi ? Par besoin ! Le besoin taraudant de voir comment nous sommes fabriqués, à quoi nous répondons, comment nous fonctionnons. Malgré des plages de candeur infinie, je possède une lucidité effrayante. Naïf, oui, mais conscient. Aussi loin que je m'en souviens, c'est une vision éperdument pessimiste, une vision noir foncé de l'individu, qui m'apparaît. Il y a, planté en moi, une espèce de racisme universel. Je suis raciste parce que je trouve l'homme abominable. Sublime et abominable. Superbe et affreux. Et j'en suis un. Et j'ai honte d'en être un, et je suis fier d'en être un.

À cette tourbe, on n'échappe jamais définitivement. Nous sommes comme des mobiles dont un souffle de vent, une vibration, suffisent à rompre l'équilibre. Cet équilibre instable, miraculeux entre soi et les autres. On se casse la gueule à tout instant, on replonge dans la merde, la connerie, les appétits les plus louches, les jouissances les plus veules, les veuleries les plus turpides, les turpitudes les plus basses. L'insulte la plus grave est de dire à un homme : « T'es pas un homme. » Absurde. La vraie insulte serait de lui dire : « Tu es un homme ! Ah ! Comme tu es bien un homme ! »

La vie est un accident. Et l'on n'a pas le droit de gaspiller le temps imparti en assenant ses certitudes, à coups de pied et de croche-pied. Il ne s'agit pas d'aller laver les pieds aux malades ou de se constituer un livret de caisse d'épargne des indulgences. Mais peut-être tout simplement d'essayer de comprendre, de tolérer. La politesse humaine commence d'abord par tâcher de se faire aimer, non ?

J'ai, à la fois, une avidité de l'homme, l'avidité de le connaître et une incommensurable répulsion pour lui : la crainte de le trouver ! Je suis un peu comme ces types qui font l'amour éperdument et qui, lorsque c'est fini, tournent le dos à leur partenaire et ne veulent plus en entendre parler. L'humanité, c'est un peu ça, pour moi : cette espèce de désir, de convoitise, ce besoin de la prendre, de l'étreindre et en même temps l'envie de l'envoyer loin. Parce que la promiscuité, il faut se la respirer !

Et pourtant, je suis le plus infâme mendigot que je connaisse. Je fais le tapin, je ne fais que ça. Je fais le trottoir, en quête d'une caresse, en quête d'un coup de chaleur, d'un coup de cœur, d'une main, d'un regard, d'un rire. Je me prostitue et je n'en ai pas honte. Je suis un prostitué de l'affection, un prostitué de la tendresse. Je ferais des bassesses pour provoquer une étincelle, éveiller quelque chose, réchauffer ce cataplasme d'univers qui me donne froid parce qu'il est froid. Ma femme, mes enfants s'étonnent parfois de me voir raconter ma vie et faire raconter la sienne à un vendeur ou à un serveur que je ne reverrai jamais. J'ai eu envie tout à coup de créer un lien.

Je me souviens, un soir à l'hôtel Amigo, à Bruxelles, d'avoir demandé au portier l'adresse d'un restaurant. C'est un principe : je n'aime pas dîner dans les hôtels. J'ai l'impression d'être... le pigeon voyageur. Et ce brave type, consciencieux, précis, digne, se donnait un mal fou pour m'expliquer :

— Vous traversez la grand-place, vous tournez à droite... Il était tellement attendrissant dans sa componction que je me suis précipité sur lui, je l'ai pris par la nuque et je l'ai embrassé.

— Tu sais que je t'aime, toi ?

Il est resté les bras ballants...

C'est pas parce qu'on ne va pas se revoir qu'il ne faut pas qu'on s'aime ! ai-je tenté de lui expliquer. Je ne pense pas qu'il ait compris. Il a dû croire que j'étais saoul. C'est dommage !

Si tu décides de n'aimer, de ne cultiver, de n'arroser que les plantes qui sont sur ton balcon, la tendresse, ça devient un placement immobilier. Il n'a pas droit à un coup d'arrosage, le coquelicot dans son champ ? C'est comme à la bataille navale : c'est en pilonnant que tu finis par atteindre la cible. Pour toucher ton torpilleur, il faut en balancer, en balancer de la camelote. La vie, c'est du kif : tu finis par te la faire en la pilonnant de ta tendresse.

Je sais qu'on fait presque toujours un marché de dupe. On espérait le terrain balisé, pas du tout, il est sapé. Alors, bon, j'ai pris l'habitude des mauvaises réceptions en essayant d'adopter la position en boule

du parachutiste. Je suis perpétuellement en alerte. C'est ce que j'appelle ma roublardise. Je suis toujours prêt au cassage de gueule, même dans les moments les plus euphoriques. Je ne baisse pas ma garde. Je la cache sous la table. Cela n'empêche pas la déception.

Quand j'étais gosse, j'avais un copain que j'aimais beaucoup. Nous étions inséparables et tous les deux passionnés de vélo. On lui avait donné une paire de lunettes de coureur cycliste en mica avec du velours autour. Et, bon prince, il me la prêtait. Du coup, je me prends pour Leducq. Je fonce comme un fou. Et, naturellement, le parcours se termine par une chute magistrale. Je me relève, l'arcade sourcilière ouverte, le nez qui pissait le sang, le genou emporté, et je me traîne tant bien que mal jusqu'à la maison. Cri du cœur du copain en me voyant arriver dans cet état :

— Et mes lunettes ?

Je peux te dire qu'à compter de son exclamation, je l'ai vu avec d'autres yeux.

Sans ses lunettes.

Les piqûres, les blessures me font d'ailleurs mal de moins en moins longtemps. Et tu ne peux pas savoir comme ma vie a changé depuis que j'encaisse. J'ai grandi, quoi !

Un jour, à Genève, je suis allé rendre visite à Albert Cohen. Nous ne nous connaissions pas. Arrive un merveilleux vieillard en robe de chambre, qui me toise derrière son monocle.

— Ah ! Il me plaît, il me plaît, dit-il à sa femme avant même de m'avoir serré la main. Je ne savais plus où me fourrer.

— Tu sais que c'est un enfant, ajoute Cohen. Oui, un enfant, avec pourtant un côté vieux crocodile...

Mon enfance, je n'en suis jamais sorti et elle ne finira qu'avec moi. Je demeure une espèce de nain qui s'habillera toujours au rayon garçonnet.

Il m'est arrivé d'être dégueulasse. Que je l'ai payé très cher, en me faisant à moi-même beaucoup plus de mal qu'aux autres, n'y change rien. À certains moments, je me suis essayé à la vacherie. J'ai fait des gammes. Eh bien, ça n'a jamais marché. Marcel Carné le regrettait, sincèrement, au cours d'un dîner :

— Vous voyez, Dard, ce qui vous manque, c'est d'être vache. Et ça vous manquera toujours !

Il s'apitoyait sur mon triste sort d'homme pas méchant ! Ce qui ne m'empêche pas d'avoir des souvenirs dont j'ai honte.

Des dégueulasseries majeures, hélas !...

La complaisance d'un homme – même s'il s'applique à être « cliniquement sincère » – est telle que je suis obligé de rechercher mes saloperies à travers la couche d'atmosphère des années enfuies, alors qu'à la lecture de ce livre bien des gens se précipiteront sur leur stylo pour m'écrire : « Et à moi, salaud ! Souviens-toi de ce que tu m'as fait ! »

Le temps nous lave.

Pourtant, des événements-cloportes sortent de sous ma mémoire... Tiens : un père appartenant à la bourgeoisie lyonnaise me reprochant d'avoir déshonoré sa fille.

Je l'entends me parler d'une voix mesurée, qui voulait se contenir, qui disait des mots préparés. Je regardais Lyon par sa fenêtre, je me sentais froid, cynique, vigilant. Son exposé ampoulé devenait un ronron. Il jouait le rôle du père outragé, j'essayais de composer celui du petit suborneur. Et, à la fin de l'envoi, comme dans le vieux répertoire :

— Bref, quelles sont vos intentions, monsieur ?

— Je n'ai pas d'intentions, monsieur.

Il se cabre, son dos se voûte, sa mâchoire s'alourdit. Un silence... Il repart, mais en montant le ton, en affûtant ses arguments, en faisant miroiter le louche éclat de la menace. Morceau d'éloquence que j'écoute en sentant durcir les écailles de ma carapace.

Quand il se tait, la rosée du courroux au front, je m'entends lui dire d'une vraie voix de fumier :

— Monsieur, vous en faites des histoires !

Il s'est levé et il est allé ouvrir la porte de son cabinet, comme ça, en silence.

Il a attendu, debout près du chambranle, sans me regarder. Je suis reparti sous la pluie lyonnaise, jusque chez Jacquemin, rue Pléney, où l'andouillette au vin blanc était incomparable et où le vieux père Chantemps jouait de l'accordéon.

Tu ne peux pas savoir ce que c'est que d'être dégueulasse si tu ne l'as jamais été.

Moi, je sais.

Des dégueulasseries mineures, aussi.

Je me rappelle le baptême de ma sœur. J'avais huit ans. Et à la sortie de l'église, je distribuais des dragées. Je me revois entouré des gamins du quartier, dont les mains avides se tendaient vers moi. Et je me revois lançant des dragées par terre, afin qu'ils se baissent pour les

ramasser dans la poussière. Le sadisme de l'enfant. Sa méchanceté. Pourquoi ? Je m'interroge encore et ça me fait mal.

Quand j'habitais chez ma grand-mère, à Aillat, dans le Dauphiné, j'étais passionné par l'aéronautique.

C'était encore l'aventure, un avion ! Un événement ! Dès qu'on entendait le ronron d'un moteur, tout le monde sortait et levait le nez :

— C'est un biplan ? Non, c'est un monoplan !

Un jour, j'étais allé faire une grande balade dans la forêt – je foutais le camp comme ça avec le chien, des après-midi entiers – et je reviens tout excité en disant à ma grand-mère :

— Tu ne sais pas ce qui est arrivé ? Il y a un avion qui s'est posé à la Bartonnière (c'était un plateau au milieu de la forêt). Le pilote avait des difficultés mécaniques. Il a atterri dans l'herbe. Je me suis approché et je lui ai tenu ses outils pendant qu'il faisait la réparation. Il m'a donné son nom. Il venait de la base de Bron.

J'étais un petit héros, quoi ! Ma grand-mère, toute fière, se répand dans le village pour raconter l'histoire. Les paysans se tapotaient un peu le menton, parce que si ça avait été vrai, l'un ou l'autre l'aurait bien vu cet avion. Mais ils n'osaient pas trop la détromper. Elle avait été infirmière et elle faisait des piqûres, des accouchements ; elle était un peu le toubib de toute la population. Tout le monde savait que j'étais son dieu, on n'allait pas la contrarier. Personne n'aurait osé dire : « Dites donc, vous ne pensez pas qu'il vous bourre un peu le mou, le même ? »

Le lendemain, bonne-maman m'a dit :

— Puisqu'il t'a donné son adresse cet aviateur, ce serait gentil de lui écrire pour savoir s'il est bien rentré.

Elle me fait un brouillon de lettre et moi, je tire ma langue des grands jours et ma plume des meilleurs pour pondre la missive. On l'envoie. J'étais tout de même un peu tourmenté des conséquences... Naturellement, au bout de quelque temps, la lettre revient couverte de tampons « Inconnu à cette adresse ». Comme les postes étaient très consciencieuses, la lettre avait fait le tour de France des bases aériennes. Alors, brusquement, ma grand-mère me regarde, comprend tout, et murmure :

— C'était pas vrai ?

J'ai balbutié « Non » et j'ai vu la stupeur, l'anéantissement sur son visage : « Mais quel être est-il ? » J'aurais mis le feu à la grange ou tué le chien que ça l'aurait moins impressionnée que cet acte de mythomanie. En me promenant j'avais vu un avion passer, je m'étais dit : « S'il se posait ? » Et je m'étais raconté une histoire.

J'en ai inventé d'autres depuis.

Quand j'y pense, j'étais, tout de même, assez fouteur de merde, en classe. Je suis contre l'ordre, contre tout ce qui est préétabli, contre toutes les valeurs consacrées, contre tout ce qui est d'utilité publique. Je suis indiscipliné dans l'âme. Mais je le suis pour mon usage personnel, sans chercher à en dégoûter ceux qui aiment la force, la loi et les contraintes. Je me suis toujours débrouillé pour avoir la liberté qui m'était nécessaire. Je ne suis qu'un artisan combinard. J'étais très mauvais élève, sauf en français et en histoire parce que j'aimais ça. Comme je m'embêtais, je foutais la pagaille. Et comme ce n'est pas agréable d'être puni, je faisais mes coups en douce. J'avais mes petites recettes pour ne pas porter le chapeau. Il y avait une très mauvaise ambiance dans les classes où je passais. Mon fils, qui a plutôt été bon élève, lui, était exactement comme moi. « La classe de Dard », au lycée de Saint-Germain-en-Laye, les professeurs en avaient ras le bol et il a fini par s'en faire virer. J'avais un côté Tartuffe que mon fils n'a pas. Je suis un gros dégueulasse.

Tiens, par exemple, j'adore les raisins... surtout pressés et fermentés ; quand je me contentais de leur forme première, j'envoyais ma sœur, de huit ans ma cadette, en voler dans les vignes. Je lui aménageais une brèche dans les clôtures et je faisais le guet pendant qu'elle opérait. À la campagne, tu remarqueras, quand tu crois qu'il n'y a personne, il y a toujours quelqu'un. Il y a toujours un gars qui surgit de derrière une haie, une voix qui t'éclate dans les oreilles. Jeanine rapportait des grappes, et, lorsqu'elle se faisait pincer, je l'engueulais :

— Tu n'as pas honte ! Veux-tu rendre ça ! Excusez-la, monsieur.

Plus tard, quand j'étais à court pour sortir une petite amie ou aller au claque, je la faisais grappiller quelques francs dans la caisse de ma mère. Et elle se débrouillait pour aller piquer cinq francs. C'était ma gagueuse. Elle a conservé pour moi cette admiration que les filles soumises ont pour leur Jules, l'admiration de la tapineuse pour son mac.

À cinq ans déjà, ma sœur était ma complice. De temps en temps, des amis de mes parents venaient déjeuner, le dimanche, avec leur petite fille. Et, naturellement, quand ils en étaient au café, nous allions jouer tous les trois. Et moi, toujours avec mes arrière-pensées coquines, j'insistais pour jouer à cache-cache. J'avais affranchi ma sœur :

— Avec Huguette on va aller se cacher à tel endroit, mais tu ne

nous trouveras pas, promis ?

Tu penses ! Pour ne pas nous trouver dans un appartement de deux pièces, il fallait y mettre de la bonne volonté. Elle en mettait. Et, pendant que dans un coin obscur je lutinais ma petite amie, j'entendais ma sœur crier à la cantonade, pour rassurer les parents : « Ils sont pas là ! Ils sont pas là ! » Un peu comme de Funès dans *La Grande Vadrouille*.

Ma sœur est, je crois, l'être avec lequel je me suis senti le mieux constamment, sans défaillance. Il s'agit d'une espèce d'état de grâce, une fois pour toutes. Si, inévitablement, à certains moments, pour des raisons extérieures à nous, nos rapports devenaient un peu rugueux, vite on prenait de la toile émeri pour frotter et rendre lisse. C'est un personnage à part, c'est encore ma mère, elle la continue même dans ses activités. M'man avait pris la gérance d'un magasin de farces et attrapes, passage de l'Argue, à Lyon. C'est te dire que rien de ce qui touche au poil à gratter, à la poudre à éternuer, à la cuillère fondante et au fluide glacial ne m'est étranger. Quand ma mère est morte, ma sœur lui a succédé. Lorsque le propriétaire est mort à son tour, ses héritiers nous ont proposé d'acheter le magasin. Ce que j'ai fait sans hésiter. Ce petit magasin où la photo de ma mère est suspendue au-dessus de la caisse, c'était un acte de foi...

Chez le notaire – un notaire du Beaujolais ! – nous avons eu un différend, comme on dit vulgairement, avec ce que les tabellions appellent « la venderesse ». La présence de son mari était souhaitée, or il n'était pas là, bien qu'habitant Lyon. J'en fis la remarque en soulignant que moi, je venais de Paris pour cette signature. L'héritière voulut me clouer le bec en me criant à la face que, si j'avais consenti à ce déplacement, c'était parce que je faisais une affaire « en or ». Une affaire en or ! J'ai piqué une rogne – ces fameuses rognés noires – à cause de ma première Joséphine, ma Fifi, ma maman qu'on me massacrait bêtement. Sans savoir. Car vous n'aviez rien compris, madame...

Elle est pleine d'esprit, ma sœur, très drôle, mais sa timidité l'emporte sur tout ; cette timidité que nous avons en commun et qu'elle n'a pas eu l'occasion de vaincre. Elle est ma mère, mais ma mère cadette. Elle est la cadette dans toute l'acception du terme. Elle est ma cadette, elle est la cadette de son mari, le dessinateur Roger Sam, elle est la cadette de son fils. J'ai le curieux sentiment qu'elle est à moi. Comme mon père, comme mes enfants. Autrement que mes enfants, mais avec autant de force.

J'ai une avidité des êtres. Après tout, aller à la pêche, ce n'est pas seulement attraper du poisson, c'est aussi regarder couler l'eau.

Je ne sais pas au juste ce que j'attends de mon existence. Et puis si : avant toute chose, je cherche à me faire aimer, je cherche à plaire, je cherche à séduire au sens le plus large. J'ai besoin qu'on m'admette, j'ai besoin « d'en être », si je puis dire. Ce besoin-là vient de ma petite enfance où j'ai été longtemps un banni.

J'ai le bras gauche esquinaté. Peu de gens le savent. C'est un accident de naissance – la conséquence d'un accouchement difficile – et, à l'époque, la rééducation, on ne connaissait pas. Ce bras me gênait dans mes jeux d'enfant. Dès la maternelle, les mêmes s'en sont aperçus et ne voulaient pas jouer avec moi. J'étais, pour eux, un infirme. Je le suis toujours pour moi. Ils me refusaient, ils me refoulaient. J'aurais pu réagir par la colère, la hargne. Je ne suis pas un teigneux. J'ai voulu compenser. Séduire pour compenser. Cette histoire de bras, je ne m'en suis pas accommodé. Jamais. Même avec l'âge. Au contraire, elle s'accuse. Je l'accepte parce que je ne peux pas faire autrement. Cela m'a simplement appris qu'il faut accepter ce qu'on ne peut pas refuser.

Donc, ce bras, j'ai appris à tricher avec lui. J'ai appris à lui donner une apparence de bras normal, qui donne la réplique à l'autre. Alors que chacun de ses gestes est pour moi un acte pensé, réfléchi, je sais que pour le mettre sur une table, ou sur un accoudoir, il faudra que j'aille, discrètement, sous prétexte de regarder l'heure, cueillir ma main et l'amener là où elle doit aller. Qu'il faudra, si je veux laisser retomber mon bras, le freiner dans sa chute, pour que tout cela ait l'air souple, bien frais, bien parisien.

Ce bras fané m'a donné une enfance à part. Quand des gosses blancs ne veulent pas jouer avec un enfant noir – c'est arrivé au petit Abdel que j'ai adopté – cet enfant sait que lorsqu'il retourne dans son pays, il est comme les autres. Moi je ne peux pas trouver un million de mecs ayant le bras gauche qui bat de l'aile !

Je lisais l'autre jour un conte de Paul Morand. C'est l'histoire d'un seigneur dont la fille est naine. Le père fait rassembler tous les nains du royaume autour d'elle pour lui constituer un univers à sa dimension, à sa mesure. Il fait venir des poneys, fabriquer des meubles lilliputiens, tout est à l'échelle de la même. Elle vit dans une sorte

d'îlot frappé de nanisme. Et lorsqu'elle finit par découvrir ce qui l'entoure – les gens normaux, en somme – elle les traite de monstres. C'est beau, non ?

Et comme on naît de son enfance, je suis resté le type seul qui cherche à faire semblant. Depuis le début, je fais semblant. Je fais semblant d'être un séducteur, je fais semblant d'être généreux, je fais semblant d'avoir du talent, je fais semblant de penser. Et combien de fois ai-je fait semblant de vivre ?

J'ai voulu prouver et, immédiatement, cela s'est traduit par un besoin de plaire aux femmes, d'avoir des femmes, de m'imposer à elles. Cela dit, on ne devient pas, comme ça, coureur de fesses, parce qu'on veut prendre une revanche, parce qu'on l'a décidé. En réalité, j'ai toujours été préoccupé, tourmenté par les choses du sexe, par l'amour, par l'acte d'amour. À cinq ou six ans, je n'hésitais pas à aller déculotter les petites filles avec lesquelles je me trouvais. Je dois dire, d'ailleurs, que je n'ai jamais rencontré d'opposition. J'usais et j'abusais de ma qualité de petit garçon pour jouer le plus possible sous les tables et soulever les jupes des dames. Ce fut la fascination de mon enfance.

Enfance qui a d'ailleurs été marquée par la pudibonderie. Encore mes parents étaient-ils des gens sains. Mais, tout autour de moi, dans les familles, c'est bien simple, on ne baisait pas. On faisait comme si l'acte d'amour n'existait pas. Il était nié, il était rayé de la vie familiale, de toutes les conversations, de la moindre des allusions. Avoir rendu cet acte naturel dans les foyers est un apport fantastique de notre époque.

Je ne vais pas me mettre à raconter mes bonnes fortunes. Mais il est vrai qu'il m'arrive toujours des choses insensées. Et, en ce domaine, j'ai été gâté. Ma famille, il faut dire, était particulièrement riche en hurluberlus. L'un de mes oncles, un petit bonhomme charmant, travaillait dans un garage. Il avait la passion de la pêche et comme il n'avait pas de voiture, il en empruntait. Souvent, il m'emmenait avec lui. Un jour, il est venu me chercher en corbillard. Nous sommes allés à la pêche en corbillard automobile. Et je me suis délecté à regarder la gueule des gens, se découvrant à tout hasard devant ce corbillard en maraude.

Il faut dire que nous étions tous, dans la famille, pêcheurs enragés. Les pêcheurs à la ligne passent pour des pères tranquilles, des hommes placides. Chez nous, ils étaient turbulents. Pendant l'Occupation, où on claquait des chailles, cet oncle s'arrangeait pour aller pêcher dans un coin où un paysan faisait paître ses chèvres. Nous étions chargés de faire la conversation avec le bonhomme, et, pendant que nous

occupions son attention, mon oncle allait traire l'une ou l'autre des biques en douce !

Quand j'étais enfant, il avait fait de moi le complice de ses ébats du dimanche.

La Saône, le Rhône, il n'y avait que l'embarras du choix. Il avait ses points de chute, tonton, des petites guinguettes, dont l'une était tenue par une veuve, solide et gaillarde. On s'installait, on défaisait les lignes, on les posait sur des crochets et il n'y avait plus qu'à attendre que le poisson sonne, un coup pour la bonne, trois coups pour le jardinier. Alors, quand tout était en place, il me disait :

— Bon, écoute, Coco, surveille les lignes. Moi, je vais chercher un litre de blanc.

Et plusieurs fois comme ça dans la journée. Alors, vers dix ans, j'ai fini par piger : tonton allait baiser la patronne. Et quand il a compris que je savais, il a changé sa phrase :

— Bon, attends-moi, je vais aller filer un petit coup de brosse.

Je suis un con, un de ces cons que je condamne et qui fondent une grande partie de leur qualité d'homme sur la virilité. Si une méchante fée – il faudrait qu'elle soit très méchante – me donnait le choix entre être intelligent – à supposer que je le sois – ou être impuissant, je choisirais d'être puissant. Sans l'ombre d'une hésitation. Je me préférerais con et bandant que génie ne bandant pas ! Alors que toute ma raison s'insurge, me dit que c'est absurde. Si j'étais frappé d'impuissance, je serais plus que malheureux, je serais un type fini. C'est viscéral, héréditaire. Ça vient du fond des âges, en tout cas du fond du mien.

Une histoire, liée au sexe, mais sur un plan bien différent, m'a profondément marqué. C'était à Lyon, après 42. Je marchais rue de l'Arbre-Sec, une petite rue du centre de la ville, lorsqu'une voiture allemande s'arrête à ma hauteur. Il y avait à l'intérieur trois civils, en grands manteaux de cuir noir et chapeaux de feutre à bords rabattus. J'avais à peine eu le temps de me rendre compte de sa présence que l'un des trois hommes descend et m'ordonne :

— Montez ! Police allemande.

Je me suis décomposé. J'ai immédiatement pensé qu'ils raflaient des otages. À l'intérieur, sur la banquette arrière, un nazi au visage très pâle, glacé, tel que le cinéma l'a popularisé. Il me dit, la voix lente, précise :

— Monsieur, voulez-vous me montrer votre sexe, je vous prie.

J'étais abasourdi, je ne savais plus pour quelle maison je

voyageais. J'ai obtempéré avec le sentiment d'être grotesque. Il a jeté un regard... neutre, chirurgical.

— Je vous remercie, vous pouvez descendre.

Il avait simplement voulu voir, m'ayant trouvé probablement l'allure sémite, si j'étais circoncis.

Dieu sait que cette petite humiliation n'est rien, par rapport à ce que tant d'autres ont vécu. Je n'en parlerais pas, si elle ne m'avait fait comprendre ce qu'était la force aveugle, le pouvoir discrétionnaire. Jamais je n'avais imaginé qu'on puisse, ainsi, faire déculotter un garçon, en plein centre d'une grande ville, pour regarder ce qu'à l'époque on tenait le plus caché : son sexe. Là aussi, j'ai senti que j'avais franchi un palier, qu'il s'était passé quelque chose. Tout a des répercussions, tout a une résonance, tout est générateur d'ondes qui n'en finissent pas de percuter l'esprit.

Le sexe, on le tenait caché, mais, comme l'affreux Jojo, je ne pensais qu'à ça. J'éprouve depuis toujours un appétit sexuel constant et régulier. Non que je veuille me poser en Casanova, grands dieux, non ! Car j'avais des paniques. J'étais le type qui prenait dans la sexualité une forme de revanche sur son bras, et également celui qui avait besoin d'un copain pour aborder la fille qui le troublait. Parce qu'il n'osait pas. Les femmes dont je me foutais, c'était facile. Je les ai eues. Mais les autres !

Le drame de l'affaire, c'était mon impécuniosité. Pour faire l'amour, il faut des endroits et ces endroits sont généralement tarifés. Je me rappelle m'être tapé des filles dans les buffalos, les remorques des tramways, qu'on dételaient après les heures de grand trafic et qu'on garait en différents points de la périphérie. Comme ils étaient vitrés, il fallait faire bien attention de ne pas dépasser la cote d'alarme, c'est-à-dire la hauteur des glaces. Heureusement, les heures de délestage de la compagnie O.T.L. correspondait à mes heures de pointe à moi.

Cette quête des lieux devint un jeu, et je rusais pour trouver des accommodements avec ma ville, repérer les portes cochères, les paliers obscurs, tous les lieux propices à la copulation furtive. Moi, pendant des années, j'ai baisé debout comme les sentinelles ! Heureusement, il y avait les traboules, cette espèce de système circulatoire clandestin, propre à Lyon, si j'ose dire, car il n'y a rien de plus sordide, de plus dégueulasse au monde. Tu rentres sous un porche, une sorte de boyau noir ; au fond, tu aperçois des boîtes aux lettres lamentables accrochées au mur, des ampoules électriques qui pendouillent à leur fil, aubaine des araignées. Tout ça part en digue-digue. À tâtons, tu trouves un escalier, tu montes, tu retrouves le jour, une cour, un autre porche, un autre escalier. C'est très compliqué. Il

faut connaître. Sous l'Occupation, cela a sauvé énormément de gens. Et c'était aussi la providence des amoureux, qui n'étaient dérangés de temps à autre que par l'arrivée intempestive d'une vieille bonne femme aussi sale et aussi noire que la traboule :

— Voulez-vous bien déguerpir, petits dégueulasses !

Et puis, il y avait les ponts. Lyon avec ses deux fleuves, tu parles : une vraie fabrique ! Un jour, je me suis retrouvé sous le pont La Fayette avec une charmante dame, pleine de gentillesse à mon égard. Il faisait nuit, et cette personne complaisante s'est abaissée jusqu'à me faire des trucs agréables. Elle portait un chapeau façon bersaglieri avec une énorme plume de faisan, et cette plume la gênait terriblement. Comme on est soigneux à Lyon, elle ne voulait pas mettre son chapeau par terre, surtout sous ce pont vaseux et boueux. Elle me l'a tendu. Qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ? Je m'en suis coiffé. Et pendant qu'elle s'évertuait à me prodiguer de l'extase, moi je cherchais des attitudes mussoliniennes. Tu comprends bien qu'après ça je sois tenté d'écrire ce que j'écris, non ? Quand j'écris des choses énormes, à moi elles me paraissent banales. Si je mettais cette scène dans un livre, on me dirait : « Quand même, c'est un peu gros ! » Moi, je sais comment c'est fait un gros moment pareil, il a existé, je l'ai vécu. J'en jouis encore : pas de la dame, de son chapeau.

Les bordels de Lyon, par exemple, sont restés un souvenir fabuleux. Les bordels de Paris, c'était jadis le grand spectacle, c'était le Châtelet, le Casino de Paris-Bordel. À Lyon, ça se présentait de manière beaucoup plus étonnante. Il y avait la messe noire bordel, l'antre-bordel, la cour des miracles-bordel ! Il faut vraiment être des affamés de la mise à jour pour entrer dans des lieux pareils ! Et surtout y sacrifier ! Tout ça dans une atmosphère de cacao réchauffé sur le coin du fourneau, de chats qui ronronnent dans un fauteuil d'osier sur des coussins ravagés. Ces endroits-là étaient tenus par deux ou trois bonnes femmes qui se groupaient, qui s'étaient mises en pool..., si j'ose m'exprimer ainsi, moi qui aime tant le français ! Il y avait une cuisine-salle de réception et une chambre « de travail ».

Je revois encore l'une de ces cuisines, où il faisait bon, où des odeurs subsistaient en permanence. Ça sentait à la fois la pisserie de chat et la bonne cuisine ; l'andouillette, tu vois ? L'andouillette de midi. Il y avait parfois une vieille grand-mère qui roupillait dans un fauteuil d'osier, et toujours des gravures coloriées de la Vierge, accrochées au mur, des souvenirs de Fourvière, de ces trucs peints sur un morceau d'écorce ou un rondin de bois. C'était à la fois bondieusard, très gentil et vénal, cupide. C'était « File-moi encore un p'tit billet de plus », quoi, mais ça restait bon enfant. On n'était pas dépaysé, on était

comme chez soi. Ah ! Comme les putains les moins chères sont bien celles qu'on paie !

Un jour, je fis découvrir l'un de ces douilllets appartements à un copain qui jusque-là les ignorait :

— Tu vas voir si c'est sympa, lui disais-je pour calmer son appréhension.

Garçon furtif, du genre rase-mur, il s'étranglait lorsqu'un adulte lui adressait la parole et rougissait quand il disait bonjour. J'avais, en l'entraînant là, le sentiment tonifiant de faire une bonne action. Il était flageolant et blême comme un Pierrot. D'ailleurs, il se prénommaît Pierre. On nous ouvre, et une aimable demoiselle tout en rire et en mamelles nous accueille.

— Je suis seule, déplore-t-elle, je vous « fais tous les deux » ?

Pensant qu'il ne fallait pas trop malmener la timidité de mon ami, j'esquisse une moue ennuyée. Ce que voyant, la luronne prend l'initiative :

— Bougez pas, je vais voir si Marcelle est chez elle.

Elle met sa main en pavillon et hurle « Marcelle ! » dans la cage d'escalier. Une petite voix mélodieuse lui répond, réverbérée par les échos de l'immeuble : « J'arrive. » On s'installe, on se met à l'aise, on caresse l'inévitable matou dormeur. Et Marcelle arrive en effet.

Inoubliable ! Un cauchemar ! Elle était naine, terne, édentée avec de longs cheveux filasse presque blancs et des verrues un peu partout, la plus majestueuse – puisque à aigrette – étant réservée au nez. Elle puait le rance, la fringue moisie, la friture, Marcelle, mais elle riait de tout son bec de lièvre.

— Lequel de ces beaux jeunes z'hommes je marie ? gazouille-t-elle.

J'ai eu le réflexe instantané : j'ai désigné Pierrot. Lui, paralysé par l'effroi, ressemblait à la statue de plâtre trônant sur le méchant buffet.

Ces dames nous ont entraînés sur le lit de cuivre. Un peu plus tard, Marcelle consolait mon copain :

— Faut pas t'inquiéter, p'tit homme : c'est l'émotion.

Diagnostic infaillible : c'était bien l'émotion !

Je me rappelle aussi certain petit bazar du côté de la Guillotière dont la gérante « faisait ça » pour arrondir ses revenus.

Je m'annonce un matin, très tôt, car on est matinal à Lyon, fût-ce pour « la chose ».

Elle portait une blouse blanche et rien d'autre.

— C'est pas de veine, me chuchote-t-elle, mon mari est malade.

Et elle me désigne le premier étage, où se trouvait sa chambre.

— À moins que la table de la cuisine te suffise ?

Elle me suffisait. Un moutard dormait dans son berceau, des mouches se démembraient avec rage sur un rouleau de papier collant qui sentait le miel, et on entendait ronfler le mari, là-haut. La table de cuisine avait dû – si tu me permets l'expression – en voir d'autres, car elle est restée immuable pendant toute la cérémonie. Au plus fort de notre charge héroïque, une petite fille est entrée dans le magasin, je la voyais à travers les voilages de la porte vitrée. Comme personne n'allait à elle, elle est venue à nous-Elle a poussé la porte en murmurant :

— Je voudrais une gomme.

Puis elle est restée coite, nous regardant sans comprendre. Elle comprendrait plus tard. Je ne peux jurer de rien, mais je crois lui avoir souri.

La cocasserie incroyable de ces situations m'a donné le *la*. Les histoires burlesques me poussaient sous les pieds. Roger Sam, mon beau-frère, et moi, nous adorions voir du pays. Et comme nous n'avions ni argent, ni voiture, nous faisons du stop. Un jour, l'envie nous prend d'aller à Marseille manger une bouillabaisse. Et nous voilà partis, sur un bateau qui descendait le Rhône. Mais le lendemain, après la bouillabaisse, il a bien fallu rentrer. Nous sommes allés rôder du côté du port, à la recherche d'un routier qui veuille bien nous charger. Nous en avons trouvé un très sympa, à la Joliette, un colosse, des biscottos fabuleux, front très bas avec des cheveux frisés, regard de braise. Un noir taureau de Camargue, quoi. Il nous embarque et, tout de suite, dans la cabine, il se met à nous parler fesses :

— Moi, vous savez, j'ai beaucoup besoin de baiser.

— Ah bon ? Bravo !

On n'était pas contre.

À une trentaine de kilomètres de Marseille, il s'arrête en pleine garrigue, au milieu de rochers chauffés à blanc – c'était l'été – et il descend devant une espèce de cabane en planches tapissée avec des réclames d'apéritifs.

— Si vous permettez, je vais me taper une fille.

— Vous connaissez la servante ?

— Non, non, ici c'est un claque ; on éponge le routier fatigué.

— On peut connaître sans avoir son permis poids lourd ?

— Mais oui, bien sûr.

On a donc fait de la dégustation dans un petit appentis. Il y avait là, sur un lit-cage sans draps, une brave fille, forte en cuisses, qui vous disait, lorsque c'était fini :

— Ça t'ennuierait, chéri, d'aller me chercher un arrosoir d'eau à la fontaine ?

Alors, nous nous sommes baladés, comme ça, à tour de rôle, avec notre arrosoir.

Cinquante kilomètres plus loin, notre gars flanque un coup de frein devant un autre bistrot :

— Faut que je baise encore !

On se regarde : « Il se fout de nous ou quoi ? »

Et il insiste :

— Ici, il y en a une terrible. Vous devriez essayer.

Bon. On va voir. C'était pas très différent. Mais ça se passait au premier étage. Et on coltinait des casseroles d'eau chaude, car plus tu montes vers le nord, plus le confort se précise.

À cent kilomètres, il s'arrête encore :

— Là aussi, il y en a une, vous savez.

On a déclaré forfait. Je me croyais bien constitué. À côté de ce type, j'étais une flaque. Il s'est arrêté cinq fois et nous avons dû coucher en route. Arrivé le lendemain dans les faubourgs de Vienne, il était toujours aussi obsédé. Mais pas le genre d'obsédé qui rase les murs. Non, lui il était heureux même quand il ne baisait pas et chantait à pleine voix. Et il nous déclare :

— Voyez-vous, moi, j'aime pas être seul. Je prends toujours des gens en stop. Même des hommes, hein ! Parce que, vous savez, je vais vous apprendre une bonne chose : personne ne suce mieux qu'un homme !

On l'a remercié beaucoup et on s'est fait descendre au premier arrêt de tramway. San-Antonio, tu comprends, c'est réellement du folklore ! C'est de l'invention qui repose sur des bases solides.

On se demande où j'ai bien pu trouver l'ignoble Bérurier. Bérurier a existé. Je l'ai connu. C'était un flic retraité et unijambiste qui vivait en ménage avec une gentille dame de nos relations. J'ai fait sa connaissance un jour où ma mère était allée lui rendre visite parce qu'il était malade. Quand nous sommes entrés, il était en train de prendre un bain de pied – au singulier – dans une énorme bassine. Pas pour se laver, bien sûr, pour se décongestionner. Posée contre une chaise, il y avait sa guibolle, la fausse, aussi haute que moi, égayée d'une chaussette fixée avec deux punaises. Les sangles de cuir, luisantes d'usure, ressemblaient à des fibres arrachées. J'avais cinq ans. Mais c'est un genre de vision que l'on peut difficilement oublier ! Bérurier doit d'ailleurs avoir quelques sosies, car il arrive souvent qu'on me demande : « Ce ne serait pas le commissaire Machin, par hasard ? Ou l'inspecteur Trucmuche ? »

Des histoires comme ça, j'en ai vécues, par douzaines. C'était le marche-pied vers l'énorme. L'irrésistible ascension vers l'humain. Pas vers l'humain fardé qui minaude, mais vers celui qui se faisant, écorché, à l'étal. Je n'avais qu'à monter dans le train, ou passer mon permis de conduire ! Tiens, mon permis ! Celle-là encore n'a pas l'air vraie !

Ce devait être en 1950. J'avais fait une adaptation de *La neige était sale* d'après le livre de Simenon, après avoir décroché je ne sais quel prix radiophonique. Et Simenon m'écrit des États-Unis pour me dire que Raymond Rouleau allait monter la pièce au théâtre de l'Œuvre. J'habitais toujours Lyon à l'époque, et je me précipite à Paris. C'est un bon souvenir parce que cette pièce a eu un gros succès. Distribution étincelante : Raymond Rouleau, Daniel Gélin, Gérard Oury, Noël Roquevert, Lucienne Bogaert, Yves Brainville, André Valmy. On a touché un Jean-Jacques Gautier délirant, bref, une belle histoire !

Un jour, pendant les répétitions, Raymond Rouleau propose d'aller avec lui voir des costumes :

— On prend ma voiture ou la vôtre ? me demande-t-il.

Je n'avais ni bagnole ni les moyens d'en avoir une.

— La vôtre, si ça ne vous ennue pas. La mienne est au garage.

Mais ce truc-là m'a foutu des complexes. Tu me diras, il ne m'en faut pas beaucoup. C'est vrai. En tout cas, je décide de me procurer une voiture séance tenante. Je m'en ouvre à un Lyonnais de Paris que je connaissais et qui me dit :

— Ça tombe bien. Je veux vendre ma Dyna Panhard.

Et il accepte que je la lui paie à tempérament. Le pauvre ! À l'heure où nous mettons sous presse, je n'ai toujours pas fini de la régler !

— Vous savez conduire ? s'inquiète-t-il.

— Vous pensez ?

C'est une belle formule « Vous pensez ! » Elle permet de faire des mensonges honnêtes.

Bien entendu je ne savais pas conduire, mais alors absolument pas. Je téléphone en catastrophe à un édile lyonnais que je connaissais et qui, tout de suite, arrange ça. Il m'envoie par la poste une attestation. Mais il fallait que j'aille à Lyon régulariser la situation, car il connaissait un type pas regardant sur les permis. Je me mets en quête de quelqu'un qui veuille bien nous « descendre », ma voiture et moi. Je n'avais qu'une hâte : aller la montrer à mes parents pour leur faire voir comme j'avais bien vite réussi à Paris. Sur la route, entre Sens et Avallon, dans les lignes droites, l'ami m'a fait conduire un petit peu, puis m'a lâché à Lyon pour vaquer à ses affaires, et c'est mon père qui a conduit la voiture jusqu'au lieu où je devais passer mon permis. Arrive l'examineur. Une tronche d'aigrefin soiffard surmontée d'une bouse de vache rousse, la perruque la plus loupée que j'ai jamais vue sur le crâne de quelqu'un.

Présentations. On s'installe dans la voiture :

— Vous êtes romancier ?

Je me dépêche de faire l'important, pensant que si je parviens à l'impressionner j'ai ma chance. Et, pour éviter d'être interrogé, je me mets à le faire parler. Je n'avais qu'une trouille, c'est qu'il me demandé d'exécuter le tour du pâté de maisons. Mon édile m'avait prévenu : « Il adore raconter sa Résistance », alors j'embraie sur la Résistance. Lui, flatté, se met à parler de ses menus exploits, très menus...

Et tout à coup, théâtral :

— Vous savez ce qui a fait ma force ? C'est que j'avais un moyen imparable pour transporter des documents secrets, vraiment la sécurité absolue.

Et moi, émergeant de ma distraction :

— Lequel, lequel ? j'égosille.

— Vous ne remarquez rien ? Regardez-moi bien !

Tu penses. Sa perruque, je ne voyais qu'elle depuis que nous étions ensemble.

Moi, hypocrite :

— Absolument pas, non.

— Regardez-moi très attentivement !

— Non, vraiment je ne vois pas.

Alors, d'un geste de mousquetaire saluant un garde du Cardinal avant le duel, il arrache sa perruque et me montre un crâne maladivement lisse :

— Je les cachais là, mon cher ami.

— Mais c'est génial ! Quelle trouvaille inouïe ! Vous me permettez de bâtir un roman là-dessus ?

Bon prince, il accepte. Je le remercie avec des larmes dans les yeux ; promets de lui dédier l'ouvrage. Il s'illumine, puis, tout à coup, me saisit le bras :

— Écoutez, je ne veux pas vous effrayer, mais vous avez tendance à vous dégarnir. Moi, ça a commencé exactement comme vous. J'en avais même davantage à votre âge. Alors, prenez l'adresse de celui qui m'a confectionné cette perruque. Des types travaillant comme ça, il n'y en a plus beaucoup !

Tu penses, même Grock n'en aurait pas voulu de sa réchauffante !

Comme le temps était écoulé, il m'a donné mon permis de conduire. Il est descendu, s'est éloigné, puis, se ravisant, il est revenu sur ses pas. Mon cœur s'est arrêté de battre. Je me suis dit :

— Ça y est, à cause des autres qui attendent, il va tout de même être obligé de me faire exécuter une ou deux manœuvres.

L'examineur a tapé au carreau :

— J'y pense... Est-ce que le permis poids lourds vous ferait plaisir ?

Cette voiture, elle n'a pas fait long feu. Mon père m'a donné quelques leçons pour que je puisse repartir. Et je suis remonté sur Paris en compagnie de ma sœur et de mon beau-frère. Tout ce que je peux dire, c'est que j'arrivais tant bien que mal à passer les vitesses. Nous nous sommes arrêtés à mi-chemin pour déjeuner et j'ai garé la voiture dans la cour du restaurant, en bordure de la nationale. On bouffe, on s'en va. Je mets le contact. Je n'arrive pas à trouver la marche arrière. Je m'énerve, enfin je me vois dans l'axe du portail, je fonce, et traverse la nationale comme une fusée. J'entends un cri, je me retourne, et j'avise ma sœur et mon beau-frère, verts, décomposés.

Je leur demande :

— Mais, qu'est-ce qu'il y a ?

— Quoi ? Tu n'as pas vu !

Une voiture de sport était passée au rasoir, à angle droit de mon pare-chocs. J'étais tellement préoccupé de mon volant que je n'avais rien vu, rien entendu. Elle roulait si vite ! Quand nous sommes arrivés à Paris, il y avait grève des transports. Toute la ville était en surface ; c'était plein de camions militaires partout, une pagaille inimaginable. Je commençais à être fatigué. Alors, j'ai foncé dans le tas, je ne m'occupais plus des sens giratoires, ni des sens interdits ni des gens interdits ! J'allais comme à bord d'une auto-tamponneuse dans un Paris-manège en délire. Les autres conducteurs m'insultaient derrière leur pare-brise. Bref, j'ai fini par atteindre Les Mureaux, où je venais de m'installer. J'étais ivre de triomphe, car j'avais mené la diligence à bon port. Je klaxonne puissamment. Ma femme ouvre le portail. Cette fois, je fais attention avant de traverser l'avenue, je regarde à gauche, je regarde à droite, mais pas devant moi, et je m'engage... Grand bruit de tôle. Le côté droit de la voiture, les deux ailes, tout était devenu lisse, absolument lisse. Ça aussi, tu comprends, ça aurait pu faire un beau film de Mack Sennett !

Je fais le matamore. Mais San-Antonio est un infirme. Les mômes de la maternelle avaient raison... j'ai besoin de béquilles, d'une voiture d'invalides. De ce fait, j'ai toujours été fasciné par les êtres qui m'ont reposé d'exister. Il y en a eu très peu.

Je place mes parents à part, parce que j'ai toujours eu, même enfant, le besoin irrésistible de les assumer. Mon père est, pour moi, un enfant de plus. C'est l'aîné de mes gamins. Mon père, mon fils, mes deux filles, Abdel, mon cher adopté, Fabrice, mon beau-fils, c'est à moi, c'est mon cheptel, je les assume. Mon père, lui, en est heureux, parce qu'il est à l'âge où l'on débouche sur le grand delta, mais je sens que ce petit népotisme agace mon fils. Il a trente ans, il fait sa carrière, il m'aime – je le lis sur sa gueule – mais très souvent il se demande pourquoi ce bonhomme vient se mêler de sa vie à lui, de ses affaires à lui, de ce qu'il fait ou ne fait pas, de ce qu'il mange ou boit, de la façon dont il s'habille, de ce qu'il dit. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai, à la fois, besoin d'être pris en charge et besoin de prendre en charge. Un jour, peut-être, nos positions s'intervertiront-elles ? Nous en sommes déjà à la ligne de partage des eaux, et quand nous nous étreignons, je ne sais plus exactement si je l'enserme ou si je me blottis.

Ma grand-mère a été un être culminant de ma vie parce qu'elle me dominait, parce qu'elle était une volonté qui me couvrait, parce qu'elle me reposait d'être. Elle avait pour moi un amour forcené, un amour d'ogresse, effrayant, terrible, possessif.

Quand j'ai connu ma première femme, bonne-maman a tout de suite senti qu'il se passait quelque chose.

Nous habitions tous à ce moment-là une petite maison de la banlieue lyonnaise. Je l'avais baptisée « Swiss Cottage » parce que, sur mon livre de lecture anglais, la demeure du jeune héros portait ce nom et que, déjà, la Suisse m'appelait. C'est en Suisse qu'on avait soigné mon bras, chez le professeur Nicod, de Lausanne, dont le fils maintenant soigne mon fils adoptif. Donc « Swiss Cottage »...

La nuit, bonne-maman allait fouiller dans mes affaires. Si elle trouvait des mots sur un copeau de papier, des indices, une fleur séchée, elle me réveillait pour me faire des scènes, elle me traitait de

petit misérable, de petit salaud, de petite guenille, elle, la chère « cajolatrice ». Elle me disait que je la tuais, que j'étais un ingrat, un monstre. Elle me culpabilisait à mort.

Un jour, nous marchions tous les trois sur un pont de Lyon, Odette, Louis, un de mes amis, et moi, la petite entre nous deux. Et voilà que je tombe nez à nez avec ma grand-mère. J'ai senti la panique m'inonder. Je la voyais arriver, minuscule bonne femme, très sèche, très mince, vêtue de noir ; avec les yeux comme deux canons de revolver. Et j'avais envie de dégueuler de frousse. Mourir, cela aurait été encore trop bon. Alors je lui saute au cou, je bredouille des mots. Elle connaissait mon copain. Il la salue, elle répond d'un signe de tête. Puis je lui dis :

— Je te présente Odette, l'amie de Louis.

L'amie de Louis ! Le coq chanta trois fois, tu comprends ? Saint Pierre ! J'étais fou d'amour de cette gosse et je l'ai reniée parce que j'avais peur ! Ma grand-mère a eu un hochement de tête, à peine poli. Elle a attendu, figée, me fixant jusqu'à l'âme.

— Eh bien, lui dis-je, à tout à l'heure.

Et elle me répond :

— Non, tu rentres avec moi.

— C'est-à-dire que...

— Tu rentres avec moi !

J'avais dix-huit ans ! Je leur ai dit au revoir et j'ai suivi ma grand-mère.

J'étais la jalousie ambulante, mais j'ai laissé partir la fille que j'aimais avec un copain que je savais coureur de cotillons pour avoir fait les cent dix-neuf coups avec lui. Sur un regard de bonne-maman.

À quelque temps de là, je me suis révolté. Elle est venue encore une fois, dans la nuit, me réveiller pour me traiter de misérable. Je me suis mis à hurler. J'ai attrapé le crucifix qui était au-dessus de son lit et je l'ai brisé. C'était un crucifix très simple avec un Jésus en fonte. Ce crucifix, je l'ai conservé. Il est toujours dans un tiroir. Il tient par les pieds et il a les bras qui pendent et qui font « cling-cling ». C'est encore ça, le surréalisme.

Le jour de mon mariage, je suis allé chercher ma grand-mère qui était à l'hôpital pour l'emmener à la cérémonie. Dans le tramway, pris de panique, je lui a » dit :

— Allons-nous-en. Tous les deux. N'importe où. Partons !

Elle a secoué sa pauvre tête bandée – on venait de l'opérer d'une mastoïdite – en murmurant :

— Tu rêves, mon petit !

Oui, comme toujours « son petit » rêvait. Il n'a jamais su faire que ça. Mais si bien !

De l'âge de quatre ans à l'âge de neuf ans, j'ai vécu avec ma grand-mère. Je dormais dans son lit. Elle était très vadrouilleuse. L'Ardèche, l'Ain, l'Isère, elle ne se plaisait jamais longtemps au même endroit. Mes parents, bien sûr, où que nous soyons, venaient me voir régulièrement, tous les dimanches. Et ils avaient du mérite parce que c'était une véritable épopée automobile. Des B 14, des Trèfle dont le moteur chauffait. Il fallait prendre de l'eau dans tous les bistrots de la route.

Je vivais avec ma grand-mère et mon arrière-grand-mère. Car la mère de ma grand-mère s'était remariée tout comme sa fille et presque en même temps, avec un solide ivrogne. Et elles se sont retrouvées veuves à l'unisson. Ma grand-mère a alors pris sa mère avec elle. Du côté de la pensarde, la pauvre, cela n'allait pas très fort, elle n'a pas tardé à retomber en enfance, ce qui irritait prodigieusement ma grand-mère. Des parents qui perdent les pédales, c'est intolérable. Tu leur en veux de te laisser en plan. C'est un peu comme s'ils te trompaient, ou comme s'ils décidaient de mourir en douce, sans prévenir, pour t'emmerder.

Et puis mes parents se sont décidés à jouer leur rôle de parents. Ils trouvaient que j'avais assez butiné dans les communales de village et qu'il était grand temps que j'aille vraiment en classe. Ils m'ont repris, pour moi, ça a été un drame. Un drame effroyable. J'ai pleuré pendant des jours, des semaines. On m'emmenait chez ma grand-mère le samedi, comme on emmène un malade au pansement. On venait me rechercher le dimanche. Et toute la semaine, je ne pensais qu'à la retrouver. Quand je me jetais dans ses bras pour lui dire au revoir, je cachais, dans le fond de la main, un morceau de pain. Pendant que je l'embrassais, je la touchais avec ce bout de pain. En rentrant, je le cachais sous mon matelas. Et tous les jours jusqu'au samedi suivant, je le mangeais petit à petit. Il devenait, à la fin, sec comme un bout de craie. J'avais réinventé la communion.

Quand mon arrière-grand-mère est morte, quatre ans plus tard, bonne-maman est venue habiter avec nous. Nous avions un appartement de deux pièces, je couchais avec elle dans la cuisine. Et j'ai dormi ainsi dans son lit jusqu'à l'âge de dix-huit ans. À l'époque, encore, où je sortais avec Odette. Cela paraît dément, énorme.

Au plan de la sexualité, l'opposition des sexes joue dans tous les compartiments de la vie. Quand il m'est arrivé de surprendre ma mère en train de faire sa toilette, j'en ai été bouleversé. Ma mère, solide et bien posée sur la terre, n'était pas le genre de femme qui pouvait

troubler. Mais les rares choses que je surprenais d'elle me faisaient rougir, balbutier ; j'étais étourdi de je ne sais quelle stupeur. Quand un gamin ramasse une fourchette sous la table et qu'il aperçoit les jambes de sa mère, il se passe quelque chose, il se passe fatalement quelque chose, et Tartuffe qui dira le contraire. Une découverte, un étonnement, un indéfinissable étonnement.

Pas une seconde dans l'histoire de nos relations, ma grand-mère, qui avait alors l'âge que j'ai aujourd'hui, n'a jeté en moi le moindre trouble, le moindre, émoi. Jamais. Pour moi, c'était une branche d'arbre. Je ne sais pas pourquoi, quand je pense à elle, je pense à une branche. Et c'est toujours la même que je vois. Avec des rameaux et presque pas de feuilles. Tu n'as pas envie d'une branche. Si nos pieds se touchaient dans le lit, ou quelque autre contact physique que nous ayons pu avoir, c'était absolument sans importance. Comme si j'avais touché le mur. Ma grand-mère, pour moi, était asexuée. Nos liens étaient uniquement spirituels. Ce pain qui l'avait touchée dont je grignotais un morceau chaque soir, dont j'ai encore dans la bouche le goût et la densité, ce pain qui devenait dur et s'émiettait, à mesure que la semaine s'écoulait, était-ce un élan physique ? Le seul ?

Ma grand-mère n'a pas été seulement cet être possessif et tyrannique. Elle était, aussi, la fantaisie. La fantaisie délirante, anarchique, bourrée de surprises. Brusquement, quand j'étais en train de jouer, elle me disait :

— Viens ici, je t'habille, on s'en va.

— Où va-t-on ?

— On part en voyage.

Et on partait. Elle m'emmenait à Lyon, par exemple, quand nous habitions le Dauphiné. Nous allions au restaurant et elle commandait – elle qui avait horreur de manger – un repas fabuleux pour une femme en pleine inappétence et un gamin vite rassasié. Elle choisissait ce qu'il y avait de meilleur dans un des plus grands restaurants de Lyon. Le soir, au contraire, c'était la frugalité. On mangeait des trempottes : du vin rouge très sucré, coupé d'un peu d'eau, dans lequel on trempe de grandes tranches de pain. Elle ne se rendait pas compte qu'à la fin d'un repas comme celui-là, j'étais à peu près ivre mort. Elle m'emmenait au lit complètement cointché.

Elle avait deux passions, bonne-maman : le maréchal Joffre, parce qu'il a tout de même été un peu le cocu de la grande guerre et que c'était un bon gros. Elle en parlait avec tendresse et vénération, comme d'un vieil oncle glorieux, et Al Capone, dont elle suivait les exploits à travers *Le Petit Dauphinois*. Elle m'en parlait en l'appelant

« ce bandit », mais elle n'était pas loin de lui vouer une admiration équivalente à celle qu'elle portait à Joffre. Elle était d'ailleurs passionnée par les faits divers. Lorsque l'homme qui avait kidnappé le petit Lindbergh a été condamné à la chaise électrique, la vie, chez nous, a été suspendue à cette exécution, sans cesse remise à la semaine suivante parce que l'on faisait jouer toutes sortes de procédures selon la procédure américaine. Je pleurais sur le sort de ce type qui avait sans doute tué un enfant mais auquel on faisait endurer le martyre de l'attente. Je dois à bonne-maman de m'avoir inculqué une certaine notion de la pitié, la capacité d'indignation, l'horreur de l'injustice. Cette horreur que commet, dans ces circonstances, la société, de propos délibéré, comme si la vie d'un homme et, plus que sa vie, son âme n'existaient pas ou n'avaient, pour elle, aucune importance.

Cette attente nous bouleversait. Peut-être plus encore que l'idée de l'exécution. En France, on guillotinaient à tour de bras et en public. Sur le boulevard Arago, à l'extérieur de la prison de la Santé. Et les journaux étaient remplis de photos de ces exécutions. C'était horrible. La guillotine était un spectacle auquel les gens assistaient en tenue de soirée, juchés sur des arbres. Un ami du spectacle m'a raconté avoir un producteur de cinéma qu'il connaissait très bien se masturber, perché sur un mur, pendant l'une de ces exécutions. Une pièce de plus à verser au dossier « Homme »...

Le goût de la lecture, c'est à ma grand-mère que je le dois. Elle me lisait au lit, le soir, jusqu'à ce que je sombre dans le sommeil. A quatre ans, je finissais par ne pas m'endormir avant dix heures, puis onze heures, minuit, de plus en plus tard. Quand elle a eu épuisé tous les contes d'enfant, elle a attaqué Bécassine, puis les Pieds Nickelés, Bicot, l'espiègle Lili, Bibi Fricotin. Tout le folklore de l'époque y est passé. Et il m'est resté.

La grande fête pour moi, c'était d'aller avec elle place Bellecour, dans une librairie qui existe encore, à l'angle de la rue Victor-Hugo. Elle m'achetait là tout ce qu'elle pouvait trouver. Nous faisions une telle consommation de livres de gosses qu'elle a été amenée très tôt à se rabattre sur une autre littérature. Comme elle n'était pas toujours très informée, elle se fiait à la couverture. En particulier, aux jaquettes de la collection Nelson, dont les illustrations étaient idylliques, chatoyantes, très jeune-fille-sous-la-vigne-vierge. On voyait *Anna Karénine* en train de patiner, elle m'achetait Anna Karénine. À dix ans, j'avais déjà lu Tolstoï. À treize ans, je m'étais farci tout Victor Hugo. À quatorze ans, j'attaquais Zola. Ce qui lui a valu une petite scène avec mon père :

— Comment ! Cet enfant lit Zola !

Alors, penaude :

— Mais non, mais non, c'est une édition édulcorée ! *La Bête humaine* à l'usage des gosses, je ne sais pas si ça existe !

De l'amour de lire à l'amour d'écrire, il n'y avait qu'un pas que j'ai gaillardement franchi.

Un soir où elle était en train de me faire la lecture, au lit, elle s'arrête brusquement, le livre lui tombe sur le visage, elle pousse un gémissement et elle s'évanouit. Je devais avoir six ans, j'étais affolé, j'ai cru qu'elle était morte. Je me suis levé, j'ai couru dans la campagne, en chemise de nuit, pieds nus dans la boue et les merdes de poule. Je criais, je criais. Des voisins ont fini par venir. Cela aussi a renforcé en moi la notion de la mort. Quand tu as six ans, que tu es couché bien au chaud dans un lit, que quelqu'un te lit une histoire et qu'il se tait soudain, immobile, inanimé...

Je pense que ce devait être un malaise d'origine nerveuse – elle était hypernerveuse – car elle est morte à quatre-vingts ans. Il y a dix-huit ans. Comme c'est loin, comme c'est proche ! Elle a disparu, mais continue de mourir dans un incroyable ralenti.

J'arrivais de voyage, on m'avait appelé pour me dire que c'était probablement la fin. Un dimanche. J'avais couru tout Lyon pour trouver des bouteilles d'oxygène. Vers trois heures du matin, j'étais exténué de fatigue, je me suis étendu sur un lit et je me suis endormi, pendant que mes parents et mon ex-femme continuaient à la veiller. Je trouve assez terrible que ce soit celui qu'elle aimait d'un amour fou qui se soit endormi à ce moment-là. À ses derniers instants, ma femme est venue me chercher. Bonne-maman respirait par à-coups. Un grand silence, suivi d'un petit souffle. La mort par asphyxie qu'on appelle la belle mort !

Brusquement, je l'ai vue, vue comme je te vois, à l'endroit où elle me quittait, au temps de l'école, le dimanche soir, quand je rentrais à Lyon. Elle faisait trois kilomètres aller, trois kilomètres retour, chaque fin de week-end, pour m'accompagner jusqu'à ce tournant de route. Il ne m'en restait plus que deux à faire, seul, jusqu'à l'arrêt du car. Il y avait sur le chemin un mur bas, avec un petit ruisseau, et nous étions convenus que ce serait notre frontière, notre lieu d'adieu. Nous nous disions au revoir, sans fin, en marchant chacun à reculons. Au moment de sa mort, je regardais son corps, presque son cadavre, et je l'ai vue, sur ce chemin, avec la netteté, le relief de la vie, me disant au revoir de la main. C'était désespérant à s'en arracher le cœur. Je l'ai vue et elle est partie. Ce qui a suivi, c'était l'écroulement. Quand je

suis allé déclarer son décès, à la mairie, la préposée m'a laissé poireauter longtemps au guichet, car elle racontait son dimanche à une amie. Un dimanche banal, avec de la pluie et des gâteaux. Moi je pensais au mien qui était le dernier de bonne-maman. Et j'avais envie de déclarer ma mort en même temps que la sienne.

On a déposé son corps à l'église, la veille des obsèques. Je me suis relevé la nuit, je suis allé tourner autour de l'église, fou de douleur. Je touchais les murs en pleurant, je les embrassais, et la pierre avait l'odeur de sa joue.

J'avais toujours désiré être enterré auprès de ma grand-mère, aussi avais-je commandé un caveau à deux places. Je ne pensais pas qu'on puisse m'ensevelir ailleurs qu'à côté d'elle. Et puis, tout récemment, mon oncle, son fils – l'oncle de l'épicerie en faillite, tu sais ? – est mort. Ils n'avaient jamais été proches l'un de l'autre. Celui dont elle s'occupait, qu'elle aimait, c'était mon père. L'autre avait payé les frais d'un ménage tôt brisé. Comme on ne savait pas où enterrer mon oncle, j'ai proposé cette place que j'avais préparée pour moi. Et c'est très bien ainsi. Maintenant, je sais que ça n'a plus d'importance. Que la mort les réconcilie donc ! Bonne-maman m'a tant donné de sa vie...

Une autre de mes béquilles, c'est Robert Hossein. Il sera sans doute très surpris de l'apprendre, par ce livre. Pourquoi Hossein ? J'ai besoin d'êtres forts, et Robert est un faible lui aussi, dans son genre. Mais c'est un faible à sursauts, en lequel je me retrouve, un faible capable d'actes de force. Il a toujours eu, sur moi, une violente autorité. Non qu'il ait jamais cherché à me dominer, mais je sens en lui quelque chose d'affectueusement dominateur... qui me domine. Et puis, Hossein, ça n'est pas n'importe qui.

Je pense que ce qui a beaucoup contribué à l'aura dont jouissait de Gaulle, c'est son désintéressement pour les biens matériels. Un homme qui méprise l'argent au point de l'ignorer et de n'en pas garder pour lui est, soit suspect, soit impressionnant. On le redoute on le respecte. On l'estime fou ou saint, donc, de toute manière, anormal. Robert est un garçon pour lequel posséder ne signifie rien, qui considère avec un œil apitoyé et hautain les biens de ses amis. Pour lui, ce sont de puérils hochets. Il s'étonne que des gens adultes puissent s'y intéresser. Et sans doute est-ce ça, la force que je lui reconnais et que je n'ai pas. Moi, je suis un petit-bourgeois. Lui, c'est un pur qui n'a d'autre bonheur au monde que de servir un art auquel il s'est donné, avec lequel il s'est enfermé une fois pour toutes, et qui lui rend le reste du monde improbable et sans signification, je me souviens d'une époque où, travaillant à un film avec lui, à l'hôtel La Pérouse – tu vois qu'il a des points communs avec de Gaulle – nous étions interrompus à chaque instant par des quémandeurs qu'il recevait comme des créanciers et auxquels il distribuait les feuillets de son carnet de chèques, quitte, en fin de journée, à solliciter une avance de notre produc. Donner est chez lui un geste naturel, un geste de routine. Il ne se sent lui-même que dépouillé, car ses richesses sont ailleurs. Celles-là, il les distribue également, mais, Dieu merci, elles se renouvellent spontanément : l'enthousiasme, le feu sacré, le besoin de créer, la joie enivrante d'inventer des émotions.

Un temps, il sacrifia au luxe en se payant un chauffeur. Il avait une bonne raison à cela : il ne savait pas conduire. Encore se contenta-t-il de voitures raisonnables, peu conformes à son vedettariat : Peugeot 404 ou Renault de modèle courant.

J'aimais discuter avec son chauffeur – un Lyonnais – qui me confiait ses alarmes à propos des prodigalités de son curieux patron. Il

déplorait qu'il fût exploité par une cour de pique-assiette, et je l'entends me déclarer à propos d'un vieux comédien, les sourcils joints par la préoccupation :

— M'sieur Georges habite pratiquement avec nous. M'sieur Robert l'entretient que c'en est scandaleux. Écoutez : que m'sieur Robert paye les impôts de m'sieur Georges, je veux bien ; qu'il lui règle son loyer-bon, je ne chipote pas ; qu'il paye aussi son tailleur, passons ; mais il lui donne également de l'argent pour ses putes, figurez-vous ! Et vous n'ignorez pas combien m'sieur Georges a du tempérament. Bon Dieu de bois, quand on a un tempérament pareil, on ne va pas se faire faire chaque jour des pipes à dix mille francs !

Notre rencontre remonte à vingt-trois ans.

Elle est donc largement majeure.

Et majeure, pour moi, à tous les sens du terme.

J'ai dit que c'est la création de *La neige était sale* qui m'a incité à « monter » à Paris.

J'ai précisé que ce fut un succès.

J'arrivais de ma province et, comme tous les provinciaux, je trouvais parfaitement naturel d'être impliqué dans un succès, un peu comme un honnête homme est ravi d'être pris dans une rafle au cours d'une soirée canaille.

Et puis, au bout de quelques jours, drame : Daniel Gélin, la vedette, tomba sérieusement malade. J'eus alors l'atroce vision de ce que peut être l'échec d'un succès. Un spectacle parti sur les chapeaux de roues, et qui doit faire relâche, à peine placé sur orbite, est un spectacle qui capote. Je baignais dans l'amertume lorsque le surlendemain de la catastrophe, Raymond Rouleau me téléphone : « Venez ce soir, j'ai trouvé à remplacer Gélin. » Incrédule, je me ruai à l'Œuvre. J'y découvris un grand adolescent pathétique, au visage blafard et aux joues d'affamé. Il savait déjà le texte « au rasoir » et il vous écorchait l'âme. C'est ce soir-là que je fis la connaissance de Robert Hossein. Depuis, bonne douzaine de pièces et de films plus ou moins bons (ou plus ou moins médiocres) l'attestent, nous nous sommes plus quittés.

Au moment de *La neige*, je connaissais ma période la plus dodue – j'arrivais de Lyon – et Robert sa période la plus hâve. Il en jouait comme d'un violon pour m'amadouer. Un après-midi, dans une brasserie de Saint-Michel, nous avions rendez-vous tous les deux avec Jean-Pierre Grenier. Il était déjà ruisselant de projets, Robert. Tout à coup, il s'interrompt au milieu d'une phrase, plonge dans mon regard distrait et murmure :

— Ouais, tu t'en fous, tu digères. T'as bouffé, toi, à midi !

J'oublie le sarcasme pour m'écrier :

— Pas toi ?

Robert retrousse la poche supérieure de son veston de confection – c'est toujours là qu'il met son argent lorsqu'il lui arrive d'en avoir sur lui – et en agite la doublure.

— Avec quoi j'aurais bouffé ?

La honte me monte au front, mon déjeuner à l'estomac. Je hèle le garçon.

— Que pouvez-vous servir tout de suite à manger !

— Non, laisse, tranche Robert.

Mais je n'écoute pas. Je discute choucroute, assiette anglaise avec le serveur...

— Laisse, je ne veux pas !

— Et moi, je te dis que tu vas manger quelque chose !

— Non !

— Si !

Et voilà Grenier qui s'en mêle, qui joint son insistance à la mienne. On passe d'autorité une commande pantagruélique au loufiat. Comme ce dernier s'éloigne vers les cuisines, Robert se dresse et hurle, pathétique

— Non ! Je pourrais pas, j'ai bouffé !

Il retombe sur la banquette, nous regarde, gêné, avec un petit sourire de carnassier piégé.

— Pourquoi m'as-tu dit que tu n'avais rien mangé ? je demande.

Il hausse les épaules et murmure :

— Pour te faire de la peine.

Quand, un an et demi plus tard, j'ai fait l'adaptation de *Jésus la Caille*, d'après le livre de Carco, j'ai écrit à Hossein pour lui demander si le rôle l'intéressait. Mais il était parti au service militaire. Il m'a répondu d'Allemagne un mot très gentil en me disant : « Je serai libéré à telle date, prépare-moi quelque chose pour mon retour. » J'ai écrit *La Garce et l'Ange* pour le Grand-Guignol, et, quand il a été démobilisé, il a trouvé cette pièce qui l'attendait. Nous sommes devenus amis. Enfin, je n'aime pas ce mot. Il est ou trop galvaudé, ou trop insuffisant.

Pendant trois ans de suite, nous avons sévi au Grand-Guignol. On essayait de le rafraîchir. De l'arracher à sa fausse horreur pour garçons

de bains émotifs et de l'amener à la Série Noire. Ce n'était pas facile ; le vieil administrateur nous courait toujours après en brandissant des flacons d'hémoglobine, des yeux arrachés, des tenailles de torture. Il voulait du sang, lui. Sa clientèle avait besoin de vampires, de hiboux empaillés, d'oubliettes bourrées de squelettes, de bibliothèques pivotantes. Nos chefs-d'œuvre : *La Chair de l'orchidée*, *Les salauds vont en enfer*, il n'en avait rien à branler, ça manquait de fantômes et de cagoules. Notre brillante distribution : Cécile Aubry, Roger Hanin, Pierre Vaneck, etc..., il s'en torchait, M. Nonon. Il le sentait dérapier, son vieux Grand-Guignol. On lui coulerait la baraque, recta, avant-gardistes comme il nous devinait ! Pourtant, les recettes étaient bonnes.

À la fin, on a essayé de lui faire plaisir, d'aller un peu à lui, j'ai écrit une adaptation de *Docteur Jekyll et M. Hyde*. Mais il a été déçu par la mise en scène, il ne la trouvait pas assez terrifiante, bien qu'on ait enduit de vert la gueule de M. Hyde. Il a retrouvé le sourire quand on lui a certifié qu'on placerait une fille à poil dans la scène du bouge.

Cette fille, il a fallu la trouver. Dans les années 50, les comédiennes ne montraient pas encore leurs fesses. On a déniché un aimable petit nu de la *Nouvelle Ève*, Hossein m'a demandé de lui écrire quelques répliques afin de lui créer un rôle. Avant la première répétition, il a réuni tout son monde, moins le « nu », et a chapitré la troupe :

— Je veux que vous ayez le plus grand respect pour la petite qui va venir. Le premier qui se permettra un mot déplacé ou la moindre allusion désobligeante prendra ma main sur la gueule, c'est compris, bien compris ?

Un grand murmure soumis lui répond :

— Oui, oui, Robert.

Bon, la fille se pointe et la répétition commence.

Sa première réplique, à la même, ne m'avait pas déshydraté le cerveau. Elle criait, dans le vacarme d'une bagarre :

— Allez, du vent ! Flanquez-le dehors !

Et il n'est pas besoin d'être Annie Girardot pour détailler ce texte incomparable.

— À toi, mon petit minet, lui ordonne Robert, le moment venu, dis ta réplique !

La fille bredouille menu quelque chose d'inaudible.

— Plus fort ! demande Robert.

Il n'obtient qu'un gargouillis identique au premier.

Du coup, Hossein monte sur la scène, prend la gosse aux épaules,

très grand frère. Il lui explique posément « Allez, du vent ! Flanquez-le dehors ! » Ça ne se murmure pas, mais que ça se hurle.

Elle dit oui, qu'elle a compris.

On recommence. Et notre nouvelle recrue redonne pour la troisième fois ses bredouillements de souris enrhumée.

Alors Robert se met les bras en croix à l'avant-scène et, oublieux de ses recommandations, nous prend tous à témoin :

— Y a rien à tirer de cette connasse, elle est juste bonne à montrer son cul !

Notre mutuelle tendresse est telle que chacune de nos entrevues redevient une première rencontre.

Il existe une sorte de règle tacite entre nous : c'est toujours lui qui me téléphone ; l'a-t-il seulement remarqué ?

Je l'attends, comme la vieille maman bretonne attend son terre-neuvas. C'est une forme de soumission, cette passivité, tu ne penses pas ? Un comportement d'amoureux. Je n'ai pas la moindre gêne à déclarer que je suis amoureux d'Hossein, car comme le chante mon ami Henri Tachan, un pur que j'aime : *Entre l'amour et l'amitié, il n'y a qu'un lit de différence.*

Il est aisé de reconnaître ses vrais amis des autres, il suffit de les quitter. Si tu les oublies, c'est qu'ils n'étaient pas tes amis.

Depuis dix ans, j'ai quitté la France et je sais les miens.

J'ai fait de merveilleuses rencontres, mais elles ont été brèves. Et je pense que leur brièveté était le plus sûr garant de leur qualité. Si l'instant s'était étiré, il aurait vieilli, il aurait été détruit. À un certain moment, l'amitié vieillit. Comme un homme, elle contracte plein de maladies, de tares et autres plaies. L'amitié la plus solide, la plus ancienne, c'est fragile. J'ai eu des amitiés très belles dans ma vie. Qu'en est-il advenu ? Elles s'étiolent quelque part dans un coin du monde. Elles sont devenues, comme dit Céline, « *vieilles, misérables et lentes* ». Ce sont maintenant des amitiés éloignées, des amitiés qui se perdent de vue, qui ne se communiquent plus leur chaleur, dont les ondes ne s'entrepénètrent plus, des figes sèches. Ça s'effiloche. Rends-toi compte de la vulnérabilité d'une amitié : ce n'est même pas nécessairement un ressort humain qui suffit à la briser, mais une simple circonstance de la vie, tel un déménagement...

À cet effilochage, je n'ai pas échappé. Moi-même, quand je me suis installé à Paris, j'ai moins vu Charlaix. Ça n'a plus été pareil. Ça s'est distendu. Et pourtant Charlaix... Je ne parle même pas de tous les

amis que j'ai eus, que je considérais comme des amis, et qui n'en étaient pas. Je m'apercevais un jour qu'ils m'avaient blousé, que l'idée d'amitié n'était finalement qu'en moi. J'ai très souvent fait des erreurs sur la personne. Je parle de gens dont les qualités humaines ne sont pas en cause. Elles n'ont pas changé, non plus que l'idée que je me fais d'eux... Pourtant, ils se sont éloignés, ou plutôt évaporés. C'est dramatique, je serais obligé de chercher pour me souvenir d'eux. Les ressusciter.

Hossein, lui, c'est tout autre chose. Il m'apporte ce dont j'ai le plus besoin : une espèce de foi en soi. pas en moi, « en soi ». Une certitude qu'il y a quelque chose de formidable à faire et qu'on va le faire. Pendant vingt ans, j'ai marché dans ses enthousiasmes. Je suis persuadé que travailler ensemble n'était qu'un prétexte, de l'auto-allumage. Aujourd'hui, il continue à me parler travail. Il ne sait pas parler d'autre chose. Il vient passer quatre, cinq jours à la maison avec un sujet, un thème, et on se met à délirer : « Pourquoi pas une adaptation du *Cuirassé Potemkine* pour le théâtre ? Tu vas me faire ça, hein, Frédo ? »

Il est la seule personne de mon entourage à m'avoir donné ce diminutif de barman.

On entre dans le jeu, mais, au fond, on n'est pas dupes. Je n'ai pas envie de faire ça, je n'ai plus envie. Je suis trop devenu le vieux crocodile dont parle Cohen. Plus exactement un vieux sanglier, qu'on appelle aussi solitaire. À moins que, brusquement, un coup de tête... Ce serait drôle. Ce serait autrement.

Il conserve quelque chose que j'ai vraiment perdu, Robert : l'insouciance, une espèce d'ardeur juvénile. Lui il y croit, il y croit de plus en plus malgré les coups durs affreux. C'est un éternel chien fou. Et j'ai de moins en moins le côté chien fou. J'espère arriver au même résultat par scepticisme. Un total scepticisme ou une foi aveugle finissent bien par se rejoindre, non ? Je suis né vieux, vieux bonhomme au berceau. Je le suis resté, mais j'ai l'impression que, pour peu que je vive encore une dizaine d'années, j'arriverai, non à mourir jeune, mais à mourir en jeune homme. Ma jeunesse à moi est de n'être pas terminé au sens absolu terme. Je resterai jusqu'au bout inachevé. Un garçonnet centenaire.

Tu vois, quelqu'un comme Hossein, j'ai une telle confiance en lui, un tel amour pour lui, que cela n'aurait aucune importance qu'il les trahisse, cette confiance, cet amour. Je passerais. Je suis capable d'assumer les deux rôles. Comme en amour, précisément. Combien de couples ne subsistent que par un seul ?

Je suis absolument certain qu'en ce qui concerne Hossein, en ce

qui concerne Armand de Caro aussi, je serais aujourd'hui assez fort pour me passer de leur propre participation dans notre amitié.

Quand le feu a pris, il n'y a plus besoin d'allumettes.

Armand de Caro, je vois d'ici les haussements d'épaules. Tu penses : mon éditeur ! Et, qui plus est, à présent, mon beau-père ! Ça a un côté Marcel Thil, l'ancien champion du monde de boxe, qui avait comme manager le père de sa femme. Nous gagnons de l'argent ensemble, c'est vrai. Mais cela n'a rien à voir. Nous deux, il y a vingt-cinq ans que nous nous connaissons. On ne peut pas se tromper pendant vingt-cinq ans. Parmi les gens qui m'empêchent d'être trop déchiré ou qui me réparent, il y a, avant tout, Armand. Je ne peux rien faire sans lui. C'est un loup blanc, avec des griffes, mais des griffes qui protègent.

Sans lui, je ne serais pas San-Antonio. San-Antonio, c'est lui. La chose est d'autant plus méritoire qu'il a horreur de ces livres. Il en respecte et exploite le succès, mais il en a horreur. Je trouve ça d'ailleurs-amusant, et cela donne un certain poids à nos rapports-Il dirige une écurie de courses, je suis un des chevaux de cette écurie, un cheval qui se défend bien depuis-vingt ans, qui marche fort et qu'il sait merveilleusement faire courir. Mais il s'en remet à l'avis des comités de lecture. Il y a une cloison entre nos rapports d'éditeur à auteur et nos rapports d'amitié.

Pour accéder au podium de l'amitié, on use soit d'une rampe, soit d'un escalier, je veux dire que l'ascension s'effectue en pente douce ou par degrés.

Mon amitié avec Robert Hossein est « à rampe ». Mon amitié avec Armand de Caro comporte des marches. Avec le premier, tout s'est opéré insensiblement, comme à mon insu. Pour le second, il y a eu des paliers très précis dont je pourrais, avec un peu de patience, retrouver les dates.

Je suis l'un des pionniers du Fleuve Noir, puisque le premier de mes livres publiés porte le numéro deux, le numéro un étant de Jean Bruce. Au début, le Fleuve était une petite boîte sise dans cette pittoresque rue Vercingétorix qu'on est en train de saccager, une petite boîte qui, déjà, tournait rond. Armand avait un associé, Guy Krill, grand garçon d'aspect réfléchi, sans doute un peu timide, qui paraissait se réfugier derrière de grosses lunettes cerclées d'or. J'allais peu souvent au Fleuve Noir, n'étant pas le genre d'auteur envahissant. Je me contentais d'y porter mes manuscrits. J'écoutais ce qu'Armand ou Guy me disaient des précédents, touchais mon chèque et m'en

allais. On me jugeait un peu snob alors que je n'étais que très timide.

L'été 56, Guy Krill, sa femme, leur fils et leur petite bonne se tuèrent en voiture, près de Sens, en descendant dans le Midi pour les vacances. Armand de Caro et les siens, qui les suivaient, eurent droit à cet horrible spectacle et, comme on le pense, en furent fortement traumatisés. Ma grand-mère venait de mourir, et j'avais l'âme en lambeaux. J'écrivis à Armand. Je ne sais plus ce que je mis dans cette lettre, mais je me rappelle ce que contenait la sienne, en réponse. Une lettre de quatre pages emplies de son écriture penchée et pointue, une lettre d'homme malheureux. Nous avons trinqué avec nos chagrins, et ce fut le début de nos relations amicales, mais pas encore de notre amitié, telle qu'elle devait s'épanouir. Nous avons commencé de nous fréquenter. On se recevait assez cérémonieusement. Petits plats dans les grands, corbeilles de fleurs, Dom Pérignon.

J'apportais des boîtes de bonbons à sa fille Françoise, qui allait sur ses quinze ans. Je ne sais pas ce qui m'accrochait chez elle, peut-être le futur ? Une obscure prémonition m'avertissait qu'elle jouerait un grand rôle dans ma vie. Je n'ai jamais été tenté par les gamines, mais celle-là me dérangeait. Je recherchais d'instinct sa compagnie et, de son côté, je sentais que mon personnage la troublait. Ah ! Le dialogue des regards ! L'éloquence du cinéma muet. Rien n'est plus fort que le mutisme lorsqu'on a quelque chose d'important à se dire.

Quelques années passèrent. San-Antonio prenait de l'assiette. Les tirages montaient gaillardement.

Un hiver, j'eus un début de dépression dû au surmenage. Je pondais à la cadence de vingt-cinq pages par jour, de tout : des livres, des scénarios, des pièces de théâtre. Je me goinfrai de travail. Je voulais... quoi, au juste ? Réussir, bien entendu, mais réussir quoi ? Ma carrière ou ma vie ?

Me voyant en pleine déprime, Armand décida de m'emmener aux sports d'hiver. Nous partîmes donc tous pour Courchevel, et il devint mon moniteur de ski. Je fus un piètre élève. Mais il déployait une patience infinie, Armand, s'arrêtant tous les vingt mètres pour m'aider à me relever, à rechausser, à récupérer mes bâtons. Nous faisions des haltes fréquentes pour me permettre de reprendre souffle. On causait. Il me racontait sa dure enfance de petit Napolitain exilé. Son père avait fui le fascisme et était venu habiter Aubervilliers où il était mort peu après, laissant une jeune veuve et cinq enfants. C'était Armand l'aîné des mômes. Il devint le chef et se bagarra pour assumer sa famille ; il fit quantité de métiers et plusieurs à la fois : garçon coiffeur, marchand de glaces (la plus dure à réussir est la pistache, assure-t-il), caddie, au golf de Saint-Cloud.

Il souriait en me confiant qu'il était très demandé comme caddie, à

cause de la rapidité avec laquelle il retrouvait les balles perdues :
« Pas difficile, j'en avais plein mes poches !

Donc, que je t'en revienne à Courchevel...

Un matin de plein soleil, on était seuls tous deux sur une piste poudreuse.

Il filait devant, par glissades brèves, s'arrêtait, m'attendait. À un moment donné, il a allumé une cigarette, et tu ne peux pas savoir ce qu'il était noble, Armand, dans cette neige qui scintillait, combien il était beau, avec ses cheveux précocement blanchis et cet air grave qui ne le quitte jamais, même quand il rit. Combien il m'a paru bon et triste, et fort, et accablé par sa force. Les traces de ses skis dans l'immensité vierge faisaient fin de route. On aurait dit qu'il arrivait de Napoli à ski, et qu'il s'arrêtait là, devant moi, fatigué par sa longue route et son destin de battant. Un chagrin m'est venu, tel que je n'en avais jamais ressenti auparavant. Une peine ardente, infiniment belle, infiniment neuve, à l'échelle de la formidable et sublime nature qui nous entourait. J'ai éclaté en sanglots, et j'en pleure encore, vingt ans après, d'évoquer cet instant de vraie vie, cette minute chasse-misère.

Armand a jeté sa cigarette et il est remonté, en escalier, jusqu'à moi.

— Qu'est-ce qui arrive, Frédéric ?

Que pouvais-je lui dire ?

— Je ne sais pas, ai-je bredouillé, c'est de vous voir, là, comme ça...

Il a mis sa main sur mon épaule et on s'est embrassés. On ne s'est rien dit de plus, simplement on s'est mis à se tutoyer.

Il avait tout compris. Il a toujours tout compris. Armand.

Il ne peut pas faire autrement.

Et puis voilà... Sa fille s'est mariée, et j'ai été son témoin. Elle a eu un enfant – qu'à présent j'élève – et dont son père m'a demandé d'être le parrain. Quelques années ont défilé au pas de charge... Un soir, à Courchevel encore, je me suis retrouvé auprès d'une Françoise déçue par le mariage, derrière la flamme bleue d'un réchaud à fondue.

Le reste nous regarde, donc ne regarde personne.

C'est une histoire d'amour. Une simple histoire d'amour. On ne parle pas des histoires d'amour tant qu'elles ne sont pas finies. Et chaque jour, j'ai l'impression que la nôtre commence. Je n'ai pas refait ma vie avec elle, elle est en train de refaire la mienne.

J'ai, chez moi, une photographie d'Armand qui le représente à l'âge de quinze ans. Sur le cliché, on le voit adossé à un mur, une

jambe repliée sous lui, regardant l'objectif comme il regarde les gens, comme il regarde la vie, c'est-à-dire droit dans les yeux, et ce qui frappe, c'est la calme assurance de cet être, son courage tranquille. On devine, à la vue de cette photo, que ce fier petit Rital deviendra quelqu'un, on ne sait pas qui : de Sica ou Al Capone, Del Duca ou Armand de Caro ? Je ne l'ai vu pleurer qu'une seule fois. Il m'avait proposé de me prêter de l'argent pour réaliser une affaire immobilière et j'ai refusé. Alors il a fondu en larmes au beau milieu du restaurant où nous nous trouvions.

Voir pleurer ce grand chef est un spectacle qui vous paralyse. C'était surprenant et beau comme du Fellini.

Mes seules engueulades avec lui, je les ai eues depuis que je suis son gendre. L'état de gendre, je ne l'aimais pas. Je n'ai pas aimé devenir le gendre d'un ami. Brusquement, il ne t'apparaît plus comme un ami de bon aloi, tu t'en méfies, il n'est plus ton avocat à part entière. On s'imagine que mon histoire avec Françoise s'est passée avec sa bénédiction. L'auteur à succès épousant la fille de son éditeur, ça vous a un côté « bonne affaire », mariage bien ficelé. Or, cela s'est fait contre sa volonté, et je peux te dire, moi, que ça a été saignant.

Je me souviens d'un jour où je n'osais pas sortir de son bureau, montrer mon visage, tellement j'avais chialé. Une première fois, il a cédé. Puis il s'est rétracté. Il m'avait pris en flagrant délit non pas d'incertitude mais d'angoisse. Quand on a vécu vingt-deux ans avec une femme, on ne s'arrache pas, le cœur léger, à son foyer. C'est, sans doute, l'effort le plus énorme que j'ai eu à faire dans ma vie. Armand le comprenait, et il ne s'est pas fait faute d'essayer de me démontrer qu'avec mon tempérament, je ne pourrais jamais sauter le pas...

Pendant quelques années, nos rapports n'ont plus été les mêmes. L'amitié a dû se refaire, comme si elle avait subi une grave opération. Puis la tendresse a repris ses droits. Progressivement, je suis redevenu l'ami que j'étais. Pas son gendre : son ami ! Et nos deux sangs réunis coulent en paix dans les veines de ma petite Joséphine.

Armand, ce n'est pas dans son bureau qu'il prend sa pleine signification, que son autorité, sa souveraineté rayonnent le plus, mais dans un modeste petit restaurant du cinquième arrondissement où il déjeune chaque jour en compagnie de ceux que je nomme ses « maffiosi », c'est-à-dire ses frères, beaux-frères et amis d'enfance qui tous travaillent au Fleuve.

Assis à l'extrémité de la table, attentif et silencieux, il écoute discourir son petit monde – ses hommes – prenant la parole pour

donner son avis ou pour trancher. Il conseille, et c'est l'oracle qui parle. S'il se tait trop longtemps, on l'interroge. Une moue de lui inquiète, un hochement de tête négatif détruit instantanément des projets. Il est le roi indiscuté. Plus que le roi : la conscience du groupe. Chacun est prêt à retrousser ses manches sur un signe de lui, sans demander d'explication, fier d'appartenir à cette féodalité qui donne à chacun un sens secret à sa vie. Au sein de cet univers, on se sent protégé de tout, inaccessible.

Lorsque le père Brückberger – l'un de mes illustres voisins suisses – vient à la maison, il s'enquiert toujours de la santé d'Armand de Caro par ces mots :

— Comment va le Parrain ?

En effet, c'est bien une sorte de parrain, Armand. Un parrain honnête jusqu'à la maniaquerie. Dur en affaires, m'a-t-on dit – car je n'ai jamais eu l'occasion de m'en rendre compte, mais scrupuleux.

Je suis vraisemblablement l'un des rares auteurs qui-depuis vingt ans, refuse de voir son bordereau de fin d'année. Quand le comptable de la maison me le remet, je le tends à Armand sans y jeter un regard.

— Garde-le-moi, lui dis-je, sinon je le perdrais.

Il n'apprécie pas plus ce détachement que les San-Antonio, mais, comme pour les San-Antonio, il a fini par s'y faire.

Mon vieux loup blanc...

Rompre un mariage de plus de vingt ans, pour moi qui ne rate jamais une occasion de me culpabiliser, c'était une opération très grave. L'équivalence d'une greffe du cœur. Et j'ai bien failli y rester. Le phénomène de rejet a été sévère. Ce n'était pas le greffon que je rejetais, c'était moi. Jusqu'au suicide.

La chose eut lieu en octobre 1965, à l'époque où j'avais décidé de quitter ma première femme. Mais plus cette décision s'affirmait en moi, plus elle m'apparaissait insurmontable. Ce n'est pas le genre de nouvelle que tu peux annoncer, tranquillement, à sept heures du soir : « Adieu, je m'en vais vivre avec une autre. » Je prenais lentement conscience de la situation dans un climat qui se dégradait, dans un climat de torture mentale. Au début, on te trouve bizarre. Tu fournis une explication. On te demande pourquoi tu es de moins en moins à la maison. Tu en inventes une autre. Donc, il y a mensonge. Je n'aime pas le mensonge. Je vis mal dans le mensonge. Mes mensonges m'ont toujours fait beaucoup plus de mal que ceux des autres. C'était, pour moi, le plus pénible, le plus insupportable à charrier.

Un soir, nous sommes allés dîner chez Jean-Jacques Vital. Et, profitant sans doute de ce que nous étions seuls dans la voiture, ma femme a voulu en avoir le cœur net. Sans trop savoir comment engager le fer, prudemment, croyant peut-être que mon attitude découlait de choses que j'aurais eu à lui reprocher. Si elle avait compris plus tôt ce qui se passait, peut-être la situation aurait-elle évolué autrement. Peut-être étais-je encore opérable ? Mais elle avait manqué de promptitude. Elle s'était installée dans l'hésitation et m'avait laissé m'installer, moi, dans ma volonté de rompre. Vingt-deux ans de vie commune, ça tisse des racines. Et elle m'avait laissé arracher, peu à peu, les racines.

Dans la voiture, nous avons eu une scène. Elle a commencé à me questionner. Je ne me sentais pas fier, je répondais comme je pouvais. À la fin, cette position d'accusé a fini par m'emmerder. J'ai explosé. Je me suis mis à gueuler. Nous arrivions dans Neuilly. À un feu rouge, elle a ouvert la portière et elle est partie en courant. Le temps de garer ma voiture et je me suis lancé à sa poursuite. Je ne l'ai pas trouvée. Nous étions déjà très en retard, j'ai fini par aller seul chez Jean-Jacques Vital. Elle n'y était pas. J'ai expliqué en deux mots à Jean-Jacques ce qui se passait. C'est un bon copain, un faux cynique, un

ogre sans dents que peu de gens connaissent. Il a immédiatement proposé de descendre avec moi et nous sommes partis à sa recherche. Nous avons tourné dans tout le quartier, regardé dans tous les bistrots. Finalement, ne sachant plus quoi faire, nous sommes retournés chez lui. Et là, devant son immeuble, nous l'avons vue, appuyée à la grille. Elle pleurait. Avec son manteau de fourrure et son visage pitoyable, elle faisait penser, l'image m'a frappé et me reste, à une pauvre riche. Il y avait, en elle, quelque chose de pauvre, d'infiniment misérable qui m'a fait atrocement mal.

Pendant qu'elle se remaquillait dans la salle de bains, j'ai fait ce qu'on fait dans ces cas-là, j'ai bu. Pour essayer de figurer, d'assurer cette soirée. Il y avait là Jacques Deval, vieil auteur charmant mais intarissable, qui égrenait, dans un ronron qui m'usait, ses souvenirs du Tout-Paris. Plus il parlait, plus je sentais la brèche s'ouvrir en moi. Il y avait du caviar et donc de la vodka. Je m'en suis enfilé un carafon entier. Et dès qu'est arrivé le moment où nous avons pu décemment prendre congé, nous sommes partis.

Dans la voiture, nous n'avons pas échangé un mot. C'était trop important. Nous ne savions pas par quel bout attraper tout cela. En arrivant aux Mureaux, ma femme est montée se coucher, moi, je suis allé tourner un peu dans la cuisine. C'est toujours pour moi un refuge. C'est le seul endroit, dans une maison, qui reste encore vivant la nuit. J'ai encore bu. Et là s'est imposée brusquement à moi une vision négative. Je ne voyais pas la suite, j'entends une suite possible de ma vie. Il m'est apparu, de façon évidente, que je n'avais plus de futur. J'étais incapable de rester, j'étais incapable de partir. En équilibre instable sur une ligne de crête, je ne pouvais pencher ni d'un côté ni de l'autre.

Je me suis rendu au sous-sol, où nous avions aménagé une espèce de salle, style ranch, pour les enfants, avec des portes de saloon, des photographies du Pacific Railway, une décoration de lassos. De temps en temps, nous y recevions des amis pour une fondue. Mais c'était le domaine des gosses. J'ai encore picolé. J'étais vraiment très, très saoul. J'ai attrapé un lasso et je suis allé au grenier. Je ne préparais pas une mise en scène de faux suicide. En aucune manière. Je me suis dit : « Et si je me pendais sans que personne en sache rien ? Je vais bien voir si j'ai le courage de le faire. Si vraiment j'avais des couilles, c'est comme ça que je pourrais en finir. » Un défi : tu n'oseras pas ! J'étais à la fois acteur et spectateur.

Comme dans tout grenier qui se respecte, il y avait des poutres au plafond. Mais il y en avait aussi sur le sol. Je suis monté sur une de ces poutres, à quarante centimètres du plancher, j'ai enroulé la corde autour de mon cou. Mais sans faire de nœud coulant. Et je me suis

tassé sur moi-même, comme un imbécile, un veau d'ivrogne qui veut se provoquer. Un jeu morbide pour voir un peu ce qu'était la strangulation. Pour chercher je ne sais quelle sensation. Mais, en aucune manière, pour mourir. Je n'avais pas, j'en suis certain, l'intention de mourir. J'en avais envie, sans pouvoir concevoir que j'aurais le courage de me pendre. Je suis persuadé que dans quatre-vingt-quinze pour cent des cas, les gens qui se sont suicidés sont morts parce qu'ils n'ont pas su jusqu'où on peut aller trop loin.

Et puis, je ne me souviens plus de rien. Je me suis réveillé, entre quatre planches, à l'hôpital, avec autour de moi une foule de visages : ma femme, mon fils, ma fille, ma belle-fille, un copain médecin, des infirmières, des docteurs. Il est probable que j'ai dû, beurré comme je l'étais et un peu étouffé aussi par la corde qui tirait, glisser de la poutre. La corde, qui n'était pas attachée, aurait dû se détendre, neuve et sèche, elle s'est coincée. J'ai repris conscience dans la stupeur, incapable de parler, avec un mal de gorge affreux, sans comprendre ce qui m'était arrivé. J'étais resté des heures dans le coma. On m'a récupéré d'extrême justesse. Une heure de plus et c'était foutu. Je serais mort sans l'avoir voulu, sans l'avoir décidé, sans avoir pris la décision de me tuer. Je le sais. Et je suis formel.

J'ai payé cette histoire par la torture que m'ont infligée les deux médecins qui me tenaient à leur merci, dans une maison de repos. Je ne pouvais imaginer que des hommes ayant choisi de soigner, de soulager puissent faire preuve d'un tel sadisme, d'une telle cruauté morale. Ils s'acharnaient à me torturer, à m'humilier, pour me démontrer que je n'étais pas sain d'esprit : lorsqu'on fait une chose pareille, on est un grand malade qu'il faut soigner. Sans doute cherchaient-ils un bon client à éponger ! Je le dis, je le maintiens, je le clame, ces deux médecins sont des gestapistes. Il fallait voir la jouissance austère peinte sur leurs gueules glacées. Ils se vengeaient sur moi, ils me vengeaient de moi-même, c'était hallucinant. Je les imaginais à l'œuvre dans des camps de concentration, bien que l'un d'eux fût juif.

D'une affaire comme celle-là, d'autres auraient mieux su se tirer. Ils auraient surmonté l'épreuve, l'auraient oubliée... Un soir de Noël, à bord du *Pasteur*, qui nous emmenait à Rio, Françoise et moi, je me suis mis à écrire *C'est mourir un peu*. Je n'étais pas sorti de mes sables mouvants, de ma période marécageuse. En pleine mer, loin de tout, parti pour longtemps, je cherchais encore des éclaircissements.

Ce que j'ai pu en dire ou ce que j'ai écrit n'est rien à côté de ce que j'ai vécu. Les mots sont incapables de rendre l'univers à hurler dans lequel je me suis trouvé enfermé. Les fenêtres à barreaux, les portes sans poignées intérieures, les cerbères impitoyables et les toubibs qui

s'efforçaient de me maintenir la tête sous la raison ! Ce fond de l'horreur auquel ma femme est venue m'arracher, après avoir fait intervenir notre avocat et menacé mes geôliers de la police. Si elle avait voulu se venger, être lâche, c'était une occasion unique. Pendant qu'elle se débattait, j'expliquais ou je tentais d'expliquer à mon fils Patrice mon amour pour Françoise. Un besoin si fort d'être compris me taraudait ! Et d'être compris de lui. Besoin de le considérer comme un homme, pour la première fois. Mon fils, jeune marié, un gamin tout fou, qui m'écoutait avec une attitude d'homme..., de vieil homme sage. Il était devenu mon aîné, comme j'étais devenu l'aîné de mon père.

Je suis l'être que j'aime le moins au monde. J'ai beau faire preuve d'orgueil, avoir le goût d'une certaine jouissance, je suis certain que je me déteste profondément. Le pire moment de la journée c'est quand je me rase, parce que je ne peux pas faire autrement que de me regarder dans la glace. C'est terrible, un miroir. Si tu es satisfait de ce que tu y vois, alors, sois en paix. Mais si tu cilles, il ne te reste qu'à baisser la tête. Car tu as entrevu toute la misère du monde, la vraie.

Si, dans cette circonstance, je m'étais trompé, c'était sans merci. Mais je n'ai jamais pensé que je pouvais me tromper. Il faut bien qu'un type comme moi ait des compensations. J'ai une compensation : l'instinct. Je sentais qu'il fallait que je tienne bon. Je me cramponnais à cette certitude de ne pas me tromper. Dans un virage, on ne freine pas, on accélère, et la sécurité vient de l'accélération. J'ai accéléré, accéléré.

Je ne m'étais pas trompé. J'ai trouvé quelqu'un qui m'a apporté la chose la plus fabuleuse, la plus nécessaire, la plus impérieusement utile : le calme. Je vis, avec ma seconde femme, dans un bien-être qui n'est pas sédatif, qui n'est pas somnolent, qui est tout simplement la sécurité. Françoise est apaisante, elle est assumante. Les difficultés, les incidents, les mauvaises nouvelles, elle en fait son affaire. Elle les tait, elle les intercepte, parfois, je tempête : « Enfin, j'ai quand même le droit de savoir ! » Elle me laisse dire. Et elle recommence. Elle est toujours là, avec sa tondeuse à gazon dès qu'un brin d'herbe pousse.

Je me dis qu'un jour elle va se lasser, que ce n'est pas possible infiniment, cette vigilance amoureuse. Mais, quoi qu'il arrive, elle m'aura apporté la plus grande paix que j'ai connue depuis mon enfance. J'ai aimé ma première femme. Ça a été une très belle histoire que pas une seconde je ne voudrais renier. Mais je sais que Françoise m'aura donné la sérénité. La SÉRÉNITÉ. Je ne savais même pas que cela existait. Car, dans mon enfance, je n'étais pas serein, j'étais innocent. J'ai connu depuis des instants de bonheur, bien sûr, mais

jamais en continu. Maintenant, je suis sur une grande plage de sable fin, on me met le parasol, on le déplace avec le soleil. J'ai toujours la gueule à l'ombre.

Peut-être ai-je trouvé en elle ce à quoi je n'osais même plus rêver : l'existence de l'absolu. Je suis obsédé d'absolu. Désespérant de le connaître, j'avais écrit, un jour, un bouquin qui s'intitule *Le Cahier d'absences*. Peu importe l'histoire. Mais elle exprime ce goût de la séquestration qu'a l'homme amoureux vis-à-vis de la femme qu'il aime. Quand tu es marié et que tu tombes amoureux d'une autre femme, tu vis nécessairement une période clandestine. C'est à la fois grisant et triste. Triste, parce que tu es sans cesse en train de t'en aller. C'est sans arrêt un départ. Un départ avec des retrouvailles, bien sûr, mais des retrouvailles qui sont misérables, parce qu'elles ne durent qu'un instant, qu'elles sont secrètes, qu'elles sont furtives, qu'elles sont peureuses.

Eh bien, j'ai trouvé cette chose inouïe, sans avoir à le demander – grands dieux, il ne me serait pas venu à l'idée de l'exiger, ni même de l'implorer – j'ai trouvé une femme qui a eu besoin de s'enfermer et de me laisser la clé. J'avais acheté un appartement dans l'île Saint-Louis, Françoise s'y est barricadée, elle n'en a pas bougé. Et cela a duré des mois. Pouvoir téléphoner à n'importe quel moment du jour et de la nuit, et qu'il n'y ait jamais le temps de deux sonneries avant qu'on décroche, c'est un bonheur inimaginable. Elle faisait ses courses avec moi, puis remontait et ne sortait plus. Sans doute avait-elle senti – avec son instinct de femelle – qu'il fallait m'apprivoiser en me faisant ce don. Qui est le présent suprême, le cadeau absolu.

Moi qui aime pleurer, je n'aime pas pleurer sur moi. Mais j'ai beaucoup pleuré sur l'amour. Il m'est arrivé, au début de ce grand tournant, de passer, dans ce même appartement de l'île Saint-Louis, un après-midi entier devant un téléphone qui ne sonnait pas. Nous nous heurtions à quantités de complications, à quantités d'obstacles. Françoise séjournait dans le Midi, auprès de ses parents, histoire de les rassurer. Mais elle se doutait bien que j'attendais son appel. Je ne crois pas qu'on puisse attendre un coup de téléphone plus ardemment, plus follement, plus pathétiquement. Tu commences par attraper France-Soir, que tu ne lis pas et que tu jettes, tu continues par un scotch, que tu ne bois pas, tu te lèves, tu t'assieds, et tu finis par t'agenouiller. Je me suis agenouillé, je me suis assis sur mes talons, j'ai posé la tête sur le parquet et j'ai attendu. Attendu des heures que le téléphone sonne. Et il a sonné. C'était un geste de Dieu, le mien. Il faut bien lui donner un nom à ce dieu qui est en toi : je l'appelle la chance. La chance voulue, provoquée. Quand tu le veux, tu peux avoir de la

chance. Ça aussi les gens l'ignorent. Il faut se contraindre à avoir de la chance.

Je vois autour de moi des êtres que j'aime, des gens de ma famille, de mon entourage, soupirer : « Toi, tu as la baraka. Tout te réussit. » Eh bien, veux-tu que je te dise ? Ça me fait chier. C'est vrai que j'ai la réputation d'avoir de la chance. Mais justement, parce que j'en ai, je sais qu'elle ne vient pas toute seule. Cette chance, il faut l'exiger, aller la chercher, mettre le paquet. Si tu ne doutes pas d'elle, elle vient. Si tu la sommes de se manifester, elle se manifeste. La chance, elle est là, à attendre. C'est une pute, elle ne demande qu'à rappliquer si tu lui fous des baffes. Il arrive que l'on ait des pannes de chance. Et qu'est-ce que c'est les pannes de chance ? C'est le chagrin. Le chagrin qui te déboule sur la gueule, le destin qui a craqué. Il n'a pas fait attention que tu étais branché et il t'a coupé. Il faut que tu raccordes, coûte que coûte, que tu rétablisses la communication. Si tu le veux, tu le peux. Tout le monde le peut. C'est une chose que je voudrais gueuler à toute force pour que les gens l'entendent. La chance, ça se dompte, ça se dresse comme un chien. Un chien ne fait pas toute sa vie pipi sur la moquette. On lui apprend à aller pisser dehors. La chance aussi.

Le seul intérêt de mon personnage, c'est que je suis absolument convaincu de n'être rien. D'ailleurs, je crois que personne n'est rien. Ou plutôt que tout le monde est quelque chose, mais que personne n'est quelqu'un.

Ce qui me surprend dans mon aventure, c'est d'avoir accédé à je ne sais pas quoi, avec si peu de moyens. Car, enfin, si j'analyse lucidement la situation, on parle de moi pourquoi ? Parce que j'ai de gros tirages. Si j'avais toujours tiré à dix mille, quinze mille, personne ne se serait intéressé à moi. Mais comme je tire à cinq cent mille, ça trouble. Tous ces gens, ça les agace, et ils veulent savoir pourquoi ils me lisent. Pourquoi toutes les couches sociales me lisent. C'est uniquement une question de tirage, d'arithmétique et de comptabilité. Et moi, les maths, je les ai toujours haïes.

Donc, j'ai fait des bouquins et ils se vendent. Pourquoi se vendent-ils ? D'autres auteurs ont aussi de beaux tirages et on n'a pas envie de s'intéresser à eux. Je passe, comme tu le vois, de la modestie la plus modeste à l'immodestie la plus éclatante. Je me fais l'illusion qu'on me lit, parce que j'écris gros. Quand tu écris gros, il y a davantage de place entre les lignes. Et c'est entre les lignes que je m'exprime le mieux. J'y mets mon mal de vivre. Je n'en ai pas le monopole. Nous sommes tous concernés étroitement par le problème. Mais là je bénéficie, je crois, de ma condition de prisonnier d'un genre, le roman d'action, le roman policier. N'ayant pas d'autre choix que de divertir, mon mal de vivre, il a fallu, bon gré, mal gré, que je l'exprime d'une façon divertissante.

Il m'est arrivé quoi ? Il m'est arrivé qu'écrivant des romans policiers, au fil des ans, des intellectuels s'y sont intéressés et ont déclaré qu'il y avait dans ces romans autre chose que de la littérature de chemin de fer. Il y a eu Jean Cocteau, il y a eu Denis de Rougemont, Robert Escarpit, Albert Cohen, Alfred Sauvy, Jean-Jacques Dupeyroux, Jean-Claude Soyier, d'autres, beaucoup d'autres. Pour ne rien te cacher, lorsque j'ai reçu la première lettre de Cocteau, j'ai cru à une blague. Et puis j'ai regardé l'adresse : « Jean Cocteau, chez M^{me} Weisweiler, Saint-Moritz. » Il me disait de ces choses qui ravissent un auteur. J'ai répondu. Cette fois, ça n'a pas été comme la lettre à l'aviateur fantôme, ma lettre n'est pas revenue avec la mention

« Inconnu à cette adresse ». Il m'a écrit de nouveau. Nous n'avons plus cessé de correspondre jusqu'à sa mort.

Des écrivains, des universitaires, donc, se sont manifestés. Ils ont été très gentils. De là est venue ma réputation « d'écrivain de la main gauche », comme disait Cocteau. D'écrivain qui exprime des bribes de pensée. Qui fait de la littérature sous emballage. Qui dit quelques vérités sous emballage.

Si j'avais trahi l'emballage, je ne serais arrivé à rien. C'est mon respect de l'emballage qui a fait de moi ce que je suis. Si je m'étais mis à délirer, en disant : « Avant tout m'accomplir. Tant pis pour le Fleuve Noir ? Ça aurait été l'échec. Mais je l'ai fait sans calcul. Ayant promis de fournir une marchandise donnée – des portes qui s'ouvrent, des morts qui tombent des placards, des coups de revolver qui claquent, des filles qu'on bascule sur un coin de table – je me suis efforcé de la livrer. J'ai accepté la règle du jeu, je l'ai suivie de mon mieux. Et sans doute est-ce en ayant ce scrupule, et en essayant néanmoins de me mettre à jour, que je suis parvenu à trouver cette espèce de dénominateur commun entre le conscrit et le professeur de la faculté. Les San-Antonio, c'est un pot-au-feu. Il y en a qui aiment les carottes, d'autres qui aiment le chou, d'autres le gras, la viande ou le bouillon. De temps en temps, on découvre un petit morceau de lard. C'est pas mauvais. Je suis un petit bistrot à prix fixe, un petit routier où le plat du jour est bien mitonné. Je ne serai jamais un « trois étoiles » ce qui me permet de garder l'esprit au repos car les « trois étoiles » ont toujours peur qu'on les leur retire !

Si j'avais prémédité cette carrière, si je l'avais construite délibérément, en dosant bien les ingrédients, mon succès serait fabuleux. Mais il n'est pas fabuleux d'arriver accidentellement. C'est pour ça que je ne me prendrai jamais au sérieux. Je me considérerai toujours comme ce que je suis : un accident.

Car je ne l'ai pas voulu. Au départ, j'ai simplement essayé de gagner mon bœuf : nourrir les deux gosses que j'avais quand j'ai commencé à écrire les San-Antonio. Je n'avais pas le rond. Pas moyen d'entrer dans la presse. J'avais fait un flop au théâtre avec l'adaptation d'un livre de Carco, *L'Homme traqué*. Sennep avait publié un dessin dans *Le Figaro* représentant Carco fuyant, le col relevé, avec cette légende. « L'homme traqué par son adaptateur. » Tu as envie de te flinguer quand tu lis ça. Heureusement, un policier que j'avais porté au Fleuve Noir, *Laissez tomber fille*, avait bien marché. Armand de Caro me poussait à continuer.

Je n'avais vraiment plus le rond... Tu vas voir à quel point ! J'habitais à l'époque un petit pavillon de banlieue que j'avais échangé

contre mon appartement de Lyon. Les anciens locataires avaient, en partant, laissé deux poules auxquelles ils étaient très attachés. Ça tombait bien. J'adore les gallinacés. Chez ma grand-mère, on élevait toujours un tas de volailles, et nous potassions toutes sortes de bouquins sur la question. J'étais imbattable sur la leghorn, la bresse noire, la houdan. Donc, plus d'argent du tout, pas de quoi bouffer, pas un franc. Il nous restait, en tout et pour tout, un stock de farine. J'en avais acheté des kilos en me disant : « La farine, c'est le pain, et le pain, c'est la vie. » Et quand les poules nous accordaient des œufs, nous faisions des crêpes. Un œuf, de la farine, de la flotte, ça fait une chiée de crêpes. Et justement, un soir, nous possédions un œuf, que nous avions mis en réserve pour les crêpes du lendemain. À quatre heures du matin, mon fils vient nous réveiller. Il devait avoir cinq ans. On allume. Et le gosse nous dit : « J'ai faim. J'aimerais bien manger l'œuf. » On s'est regardés, ma femme et moi. Nous nous sommes levés, nous lui avons fait cuire son œuf. Et nous l'avons regardé le manger !

Donc, au début, San-Antonio a été un dépannage. Un dépannage qui s'est mis à jouer les apprentis sorciers. Il avait quelque chose sous le manteau. Quelque chose qui m'a crié hou-hou ! Qui m'a fait les marionnettes et qui m'a emmené promener. Qui peut être fier d'un accident ?

Ma carrière est une carrière accidentelle que j'ai payée de quelque amertume parce que dans cette profession on est vite classé, vite catalogué. Je suis un auteur de romans policiers qui fait dans le comique. Double dégradation : à titre militaire et à titre civil. Ce n'est quand même pas le rêve le plus profond, le plus secret d'un littéraire. Je suppose que j'aspirais quand même à être un auteur reconnu d'inutilité publique. Moi, je ne suis pas comestible de bout en bout. Il y a des cailloux dans mes lentilles. Mon œuvre est un habit d'Arlequin, une mosaïque de pièces et de morceaux qu'il faut laisser tels qu'ils sont, dans leur gangue.

Au début, je ne voulais pas continuer le filon San-A. J'avais honte. Hossein me le disait d'ailleurs : « Tu n'as pas honte d'écrire ça ! Si tu as faim, je vais te prêter cent balles. » Et de Caro, qui n'aimait pas mes livres, insistait : « Vous tenez le bon bout. Continuez. Vous tirerez à cinquante mille un jour ! Je vous le dis les yeux dans les yeux ! » Tout ça s'est déroulé comme les nuages dans le ciel.

Seulement, imagine-toi, quand même, qu'un type comme moi peut aimer la littérature. Et qu'il l'aime. Je suis un fou de ma langue. La construction d'une phrase me fascine. Si je n'avais pas écrit de romans policiers, j'aurais écrit tout à fait différemment, j'aurais essayé de bien écrire ce que j'avais à dire, de l'articuler de la façon la plus classique

possible. Le genre où j'ai été propulsé m'a obligé à composer une langue. Et tu vois, ça c'est l'ivresse. Parce qu'au fond de moi, je suis un rebelle, je suis un anarchiste. Il y a anarchie dans ma manière d'écrire : anarchie du style, anarchie de l'intrigue, puisque ce ne sont pas de vrais romans policiers, anarchie dans l'utilisation des gadgets modernes – qu'est-ce que ça peut me foutre qu'une fusée marche à l'hydrogène liquide ou au gruyère râpé ? – il y a anarchie sur toute la ligne.

C'est finalement une rébellion contre tout ce que l'on m'a enseigné. Et, en particulier, ma langue, cette langue calibrée qu'on emploie dans les livres, mais pas dans la rue. Puisqu'elle ne se parle plus de la même façon qu'on l'écrit, pourquoi alors s'éreinter à la maintenir dans le corset du classicisme ? J'enfonce des portes ouvertes, car je n'ai pas eu le privilège d'être le premier à faire péter des charnières : Céline, Queneau, Giono même et beaucoup d'autres l'ont fait avant moi.

Bien sûr, on peut imaginer, à partir de cette prise de position, un déraillement général, le risque que la langue parte en diarrhée... Peut-être. Mais je pense qu'il y aura toujours des gens constipés pour brandir le code et les règles de grammaire. Des garde-fous, quoi !

Notre langue doit évoluer en même temps que nous, elle doit nous suivre sinon nous précéder. Elle fait si étroitement partie de nous qu'il est impossible de continuer à la cultiver avec les mêmes procédés. La culture céréale a changé. Pourquoi l'autre resterait-elle immuable ? La chimie, la physique, les maths n'ont plus rien de commun avec ce qu'elles étaient au dix-septième siècle, et l'on voudrait nous garder la même langue stratifiée, figée, corsetée ? Je dis non. Je m'insurge. Il y a des quantités de mots à créer. Pour résumer une action, on doit pouvoir utiliser un seul mot et non plusieurs, comme c'est trop souvent le cas en français. Cela manque de réalisme, c'est absurde à l'époque de rapidité où nous vivons.

Puisqu'il devient nécessaire de communiquer sa pensée le plus rapidement possible, il faut la condenser. Plus on arrivera à la rendre dense, à l'exprimer de façon brève, plus on pourra échanger d'idées.

Tiens, je te donne un exemple. En France, on dit : « Il tombe de la neige fondue. » Six mots. En Suisse, on dit. « Il pleige ». Deux mots. Et ce n'est pas merveilleux, il pleige ? Poétique ? Éloquent ? Direct ?

Mes néologismes ne sont pas gratuits. Ils sont, en réalité, de deux ordres. Certains dérivent d'un aménagement de mots existants pour ramasser la pensée, la simplifier. C'est le vocabulaire du dérapage contrôlé.

Tiens, en vrac, au hasard :

— Des gosses *turbulent* dans la rue.

- Il y a des soirées où il est difficile de *bouter en train*.
- Ma pensée se *biscorne*.
- Je me sens flou, mou, *barbapapesque*.
- Après une chute pareille, on *interrit* dans une fosse.
- Je souris pour atténuer *l’offuscade* de mes paroles.
- Il continue de *mutismer*.
- Cette histoire me *turlubite*.
- Je *golgothase* péniblement le raidillon.
- Médusé, je regarde Bérus *boulimier*, *senspaghetter*.
- Deux heures de sommeil m’ont *disponibilisé*.
- Un curé, du haut de sa chaire, était en train de *bourdalouer* ses ouailles.
- Des insectes noirs *caravanaient* sur le sol.

Facile.

Et puis, il y a des mots ou expressions inventés de toutes pièces dont le saugrenu est fait pour déranger, pour contraindre le lecteur à traduire :

— Je sens obéir les clicziques dans la serrure. Je bouillave les urlupes, je dégage les mouvalons et finis par faire coulisser l’argache connexe.

— La fuligineuse blonde se mit à tourbricotter ses manettes, ses bitognaux clapouillards et autres stimbulingues et rebitougna le scarpin chipolateur.

— Ça lui a chancetiqué le caviar à gamberge.

— À ma grande sgoutgnaffure, je m’aperçois qu’il est fané des bafles.

— Je tords la grosse chaîne à m’en décamouiller les bagoules.

« Décamouiller les bagoules » ne correspond à aucune expression argotique. C’est une espèce de tachisme littéraire, un superlatif poussé jusqu’à l’absurde, une mise en demeure du lecteur. Je remplace les mots par des sons.

Pour moi, et peut-être à l’heure actuelle pour moi tout seul, l’indépendance absolue des San-Antonio. Ce champ, où je gambade à ma guise, où je peux non seulement TOUT dire, mais TOUT faire ! Il m’est arrivé de taper plusieurs lignes de signes sur ma machine sans regarder cette langue informulée, vaguement polono-marsienne, qui naissait du hasard, et ensuite d’enchaîner et de retomber sur mes mots, comme un chat sur ses pattes, après avoir fait un instant dérailler mon confiant lecteur en pays d’Absurdie !

Ah ! Mes San-A. ! Ma terre, ma vraie patrie, ma vrai langue, mon chez-moi. Mon San-A. besognard et mélodiard, si diligent, dont je joue comme d'une guitare magrittienne, à ventre ouvert, à fonds perdus, à perdre haleine, à bouche-que-je-te-veux, à couilles rabattues, à France...

S'il se dresse des censeurs, je leur répondrai, moi, que je m'indigne, à chaque instant, du charabia que s'autorise notre époque, à coups de mots abstraits, obscurs, vagues, fumeux, creux, prétentieux, dont chacun se repaît à tout propos. Les gens ne s'écoutent pas seulement parler, maintenant ils s'écoutent penser. Je me trouvais récemment en voiture et j'ai ouvert la radio. Deux autorités, sans doute, en la matière, discutaient de problèmes pétroliers. Leur langage, qui n'offensait certes ni la grammaire, ni le dictionnaire, s'étalait en une succession de clichés, de lieux communs vides de sens, enrobés dans la formule en gros. J'ai mis vingt minutes à saisir le fond de leur discussion. Je ne comprenais ni ce qu'ils voulaient expliquer, ni ce qu'ils entendaient prouver, je ne savais même pas s'ils étaient d'accord ou opposés. Ce genre d'exercice a un côté fascinant : j'écoutais, j'écoutais se suivre les mots en me demandant pendant combien de temps on pouvait tenir la note.

Il ne s'agit pas de vouloir créer une espèce d'espéranto nouveau, il est question de prendre des initiatives, de faire preuve de hardiesse, d'ingéniosité, de faire preuve d'invention. Il faut que le style remue, il faut qu'il frétille, qu'on puisse le mirer comme un œuf. Il faut qu'il surprenne. Si tu veux intéresser, tu dois agresser. Qu'est-ce que l'intérêt ? C'est, sous toutes ses formes, une agression. Il faut donc inventer, créer des mots : pas les créer pour les créer, mais les créer pour qu'ils rendent service, que la gymnastique cérébrale en soit accélérée. Et jusqu'ici l'expérience n'a pas été vraiment faite. Les auteurs n'osent pas s'y risquer. Céline a écrit une demi-douzaine de bouquins dont deux sont essentiels. Mais on parle de Céline beaucoup plus qu'on ne le lit. Queneau a très peu écrit, c'est un paresseux de la plume, c'est le Flaubert de notre époque. Et qui connaît Queneau, hélas ! En dehors d'une chapelle ?

Quand on est convaincu, comme je le suis, de la nécessité de faire bouger la langue, je crois qu'il est bigrement intéressant d'écrire des romans policiers. Ce que tu fais a au moins l'avantage de se propulser beaucoup plus loin et à un beaucoup plus grand nombre d'exemplaires. Si j'avais écrit un traité très pertinent, une démonstration magistrale, de ce que je crois en ce domaine, ça aurait fait tarter tout le monde. Quinze profs de faculté se seraient battus

contre cinquante autres, les uns clamant que c'était génial, les autres s'indignant de l'ineptie de mes propos. Alors que là, bon gré, mal gré, je viole, j'investis. C'est une petite inondation dans les foyers. Et surtout dans les pensées.

Bon, bien sûr, cela ne changera pas grand-chose, mais je marque le coup. Je prends date. Et je crois que le temps travaille pour moi. Je ne parle pas de mon œuvre, avec un H majuscule, mais je pense qu'on comprendra que ma tentative n'était pas inutile. Quelqu'un fera mieux que je ne le fais, de façon plus solide, plus éclatante. Moi, j'agis à la sournoise, j'investis à la sournoise. Je piège, quoi. Voilà, je piège.

Je suis un piège à cons.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que déformer un mot soit toujours la solution de facilité. Chaque fois que j'en soumetts un à la torture, je vérifie sur plusieurs dictionnaires sa signification précise, pour savoir si j'ai raison de le martyriser, de le tordre et dans quel sens c'est valable. Parfois il m'arrive de renoncer, parce que l'idée n'était pas bonne, elle était trop éloignée de l'origine étymologique. J'ai honte de toutes ces considérations sur le style. Quand je reviens à la réalité, qui est San-Antonio, je me dis tellement que ce n'est rien ! Du bruit pour rien.

Et pourtant les mots, le style, c'est une ivresse. Une page blanche, ça me rend dingue. Je presse le tube, tu vois, je fais jaillir de grandes giclées de peinture. Je jouis. Mon idée, je la pense normalement en langage classique, en langage couleur muraille, et puis j'arrive avec mon pied de biche et je craque la lourde. Céline disait : « Le style fait sortir la phrase de ses gonds. » Je la secoue, je la torture, moi, la phrase : « Charogne, tu vas venir ou tu ne vas pas venir ! » Et quand elle vient, tu ne peux pas savoir, c'est l'orgasme. Comme c'est bon, je ne ferais que ça !

Les choses importantes, on les écrit sur des murs. Toutes les pensées essentielles s'écrivent sur des murs. Alors moi, ce que j'ai à dire, les choses graves, je les écris comme des graffiti. Comme on écrit des graffiti, avec un bout de craie, un morceau de charbon ou un vieux clou, comme on écrit des obscénités, des saloperies sur la porte des toilettes avec de la merde. Un graffiti, ça se lit, ça attire l'attention, c'est insolite. Et je pense qu'en somme, ma prose pissotière répond à ce besoin. Je fabrique des murs pour écrire des graffiti dessus. Mon œuvre, c'est un immense mur de chiottes que j'ai construit, que je construis chaque jour pour pouvoir écrire dessus avec ce que j'ai sous la main.

Non que je sois vraiment friand de scatologie. Mais chez l'enfant, la scatologie a une signification. C'est une rébellion. Et je crois que,

chez moi, le besoin de choquer est, au fond, le besoin de l'irrémédiable. Le type qui écrit ce que j'écris ne peut pas revenir en arrière. Il a franchi le point de non-retour. Et ne pas pouvoir revenir en arrière, c'est une forme de progression.

J'ai toujours eu besoin – dans quantités de domaines – de créer l'irrémédiable. De me ligoter par des engagements. J'achète. Je signe. Après il faut payer, assumer. Lorsqu'on me dit : « Là, quand même, vous y êtes allé un peu fort. C'est franchement dégueulasse », je n'ai pas envie de sortir les aérofreins, j'ai envie au contraire de mettre les gaz. Je me dis : « Je vais aller encore plus loin. On verra bien jusqu'où ils pourront me supporter. Je vais tester leur endurance. » La leur, pas la mienne ! C'est sans limites. Arrivé à ce point de témérité, on avance ou bien on dégénère.

Bon, qu'y puis-je ? Franchement, j'ai fait le plus gros, et dégénérer n'est pas une perspective qui m'effraie. Je ne veux pas sulfater ma récolte. Je lance un défi au doryphore. S'il s'y met, tant pis. Accélérer. Accélérer coûte que coûte. Il y a dans cette attitude quelque chose de désespéré...

Ma règle est la suivante : à partir du moment où j'écris un San-Antonio, je ne dois rien négliger, même le pire, pour faire rire. Je bombarde, je pilonne coûte que coûte. Ça tombe dans les pires calembours, les pires à-peu-près, les pires contrepèteries, ça fait du rase-mottes. Si cela ne fait rire, ne serait-ce que deux personnes, pour moi, ça vaut le coup. Dans une phrase qui s'y prête, je ne peux pas m'empêcher de glisser quelque chose qui puisse provoquer ne serait-ce qu'un sourire, un projet de sourire.

J'aime rire. Individuellement. Et collectivement. Des gens qui rient ensemble ne peuvent pas être plus proches les uns des autres. C'est comme chanter ensemble. Mais je crois que je préfère encore le rire individuel. Beaucoup de choses me font rire. Même dans le sommeil, il m'arrive de me réveiller et d'éclater de rire : une image fulgurante, inracontable, s'est présentée à mon esprit. Un jour, j'ai rêvé que j'étais à la terrasse d'un café. J'entendais une musique militaire. Des cuivres, des cymbales jouaient un air très martial, puis cette musique a tourné le coin de la rue et s'est mise à défiler devant moi. Et tous les musiciens avaient l'embouchure de leur instrument dans leur braguette. Comme s'ils soufflaient avec leur sexe ! Je voyais la position des doigts, la longue tige métallique pour amener la partition à leur hauteur, je voyais leurs gueules, leurs accoutrements, leur démarche, en couleur, avec tous les détails. J'étais là, témoin de cette scène. C'était fabuleux et indescriptible. Je me suis réveillé en hurlant de rire.

Victor Hugo disait du calembour : « C'est la fiente de l'esprit qui

vole. » C'est une jolie définition.

J'adore les tartes à la crème. J'ai horreur des westerns. Je trouve ça con. C'est toujours le même bourrin qui court dans la même rue de village, avec la même porte de saloon qui bat et le même cow-boy adossé au même pilier. Mais passe-moi les Laurel et Hardy, les Buster Keaton, les Charlot, ça ce sont des recettes éprouvées une fois pour toutes. Coulées dans le bronze. Il ne faut pas avoir honte de rire quand un type s'étale de tout son long en lâchant son plateau ou se pète la gueule contre une porte. Moi, je me marre. Des scènes comme ça, j'en mets chaque fois que j'ai l'occasion. D'ailleurs, il faut pour le faire beaucoup d'humilité. Si je nourrissais quelque prétention à l'égard de mes San-Antonio, j'aurais commencé, en douce, à enlever les calembredaines, contrepèteries et énormités. J'aurais fait un petit ménage discret. Je les aurais amidonnés un peu. Eh bien, pas du tout ! Je continue gaillardement, insolemment. C'est comme ça qu'ils doivent être et pas autrement.

Te dire que je ne préfère pas, à la blague éculée, la plaisanterie spirituelle... Bien sûr, on rit tout de même de meilleur cœur ! L'humour me ravit. Pour moi, un dessin sans légende qui te fait éclater de rire est une petite perfection. Par exemple, j'adore Sempé parce qu'il y a en plus, chez lui, de la poésie, une intense mélancolie, parfois des échappées vers le désespoir. Je me souviens d'un dessin qui fait maintenant partie de notre patrimoine familial. Il représente un bistrot de banlieue, misérable. C'est le Nouvel An. On lit, écrit, « Réveillon » sur la vitre. Et l'on voit, à l'intérieur, le patron derrière son bar et un seul client. Un pauvre mec, avec un petit chapeau de cotillon sur la tête et un serpentin autour du cou. Il a l'air tout contrit parce qu'il vient de casser un verre, en faisant « Youpi », sans doute. Et le patron dit : « Laissez, monsieur Paul. Si on ne rigolait pas un soir comme aujourd'hui !... » C'est devenu une phrase clé dans la famille. Chaque fois que nous sommes dans un endroit sinistre ou plongés dans des circonstances sinistres, il y a toujours un de nous pour chuchoter : « Si on ne rigolait pas un jour comme aujourd'hui ! » Quelle détresse plus grande que celle de ce petit bonhomme solitaire ? Sinon la mienne, parfois...

Frédéric Dard n'écrit pas comme San-Antonio, c'est certain. Mais est-il autre chose ? Je n'en suis pas si sûr. Frédéric Dard, c'est, par rapport à San-Antonio, une concession, c'est un retour au quotidien, une manière pour moi de faire relâche. Frédéric Dard, c'est rien, quoi. Comme disait ma fille Elisabeth un jour où elle regardait un Vasarely : « Ce n'est pas que ce soit compliqué, mais cela doit être long à faire. » Un Frédéric Dard, c'est long à écrire. C'est long à écrire parce que ça m'intéresse moins. C'est une histoire construite.

Je pense, sans me vanter, avoir écrit quatre ou cinq histoires très bonnes dans ma carrière de Frédéric Dard. Dans les classiques du roman policier, il y a toujours deux ou trois bouquins de moi. Ces romans-là, j'en connais le début, le déroulement et la fin, avant de me mettre au travail. Un San-Antonio, quand je sais dans quel pays il va démarrer, c'est déjà énorme. J'ai essayé de me faire des canevas de San-Antonio. Ça m'a paralysé l'écriture. Je les ai écrits sans joie. Je m'ennuyais. Je besognais. J'habillais un mannequin.

San-Antonio consiste à me surprendre moi-même. Je mets une feuille de papier dans ma machine et je démarre. Je me pose des pièges, je me fais des vacheries. C'est une lutte avec moi-même. C'est peut-être à ce moment-là que j'emmerde Frédéric Dard. Parce qu'il y a des moments où il dit : « Moi, je ferais ça. » Et San-Antonio lui répond : « Tu ferais ça ? Tiens, fume ! » C'est là que réside la dualité entre eux.

Frédéric Dard est un type raisonnable. C'est San-Antonio qui a un art.

Frédéric Dard est un péché de jeunesse. Ça représente mes efforts du début. D'ailleurs, quand ma femme me voit attaquer un Frédéric Dard, elle n'est pas heureuse :

— Ah ! me dit-elle, tu vas entrer dans une période de mélancolie.

Je suis mal dans ma peau. Tu me diras que je n'ai pas besoin de ça pour l'être. C'est vrai. Mais, peut-être, est-ce finalement pour ça que je les écris ? Parce que j'ai besoin d'un abcès de fixation ? Tandis qu'un San-Antonio me met de bonne humeur. Il me fait du bien. C'est une joie de l'écrire. Une joie tourmentante, préoccupante, mais une joie. La seule chose qui vraiment m'ennuie, c'est l'histoire. Parce que, encore une fois, l'histoire ne m'intéresse pas. Moi, mon pied, c'est le style. C'est là qu'est mon régali. L'action, je m'en fous. Mais pour observer la règle du jeu, il faut une histoire, Sinon, c'est comme si j'avais une marchandise à vendre et pas de camion pour la livrer.

San-Antonio représente un territoire infini, fabuleux, où je peux gambader, où je peux tout faire sans qu'on me dise rien. De temps à autre, y a un nouveau venu qui me découvre et qui, à coups de superlatifs, enfonce mes portes ouvertes. Bono ! Une petite pipe de-ci, de-là, ça ne mange pas de pain. Mais, tu comprends, on ne me dit rien. On me fout une paix royale. C'est tellement énorme que ça décourage les censeurs, les chagrins, les pisse-froid. Les bras leur en tombent !

Je trouve, par exemple, qu'inventer ça va beaucoup plus vite que compiler. Je ne suis pas un documentaliste, comme tous les romanciers d'évasion qui se donnent du mal pour dire des choses

plausibles. Ils dévorent tous les bouquins scientifiques, ils en savent aussi long que von Braun sur la bombe atomique. Moi, je trouve ça aberrant, parce qu'après tout ce n'est pas leur métier. Ce n'est pas mon rôle de faire l'éducation scientifique de mes lecteurs, sinon je serais prof à la fac. À partir du moment où une fusée existe, qu'elle soit Mercury ou Apollo, je n'ai pas à savoir comment elle fonctionne. Qu'on m'en fasse cadeau, puisqu'elle est déjà inventée. Je n'ai à m'occuper que des services qu'elle peut rendre dans une action. Tiens, la preuve : on en fait des jouets pour les chiards. Tu as remarqué ? Les bazars sont bourrés de Lem, de modules et autres fidèles représentations de ces merveilles scientifiques qui foutraient la colique à Jules Verne. Elles marchent à piles, bien entendu. Les miennes aussi. Et comme les fusées des gosses, elles sont faites pour être brisées.

Si l'Acropole était neuf, personne n'y ferait attention. Alors, moi, je construis des ruines, ça va plus vite. Il faut enjamber le temps. Il faut aller directement au devenir de la chose.

Pour changer de refrain, j'ai envie de te raconter comment j'ai contracté mon goût du goût. Je ne veux pas dire comment je suis devenu un homme de goût. Mon goût n'engage que moi et je n'ai pas la prétention qu'il soit sûr. Mais enfin, j'ai fatalement acquis une certaine notion du goût par rapport à un type pour lequel la question ne s'était même jamais posée. C'est peut-être très anecdotique, mais, pour moi, cela a eu une très grande signification.

Je devais avoir dix-huit ans quand j'ai découvert, dans le grenier de mes parents, un vieil imperméable. Un officier anglais, pendant la guerre de 14-18, l'avait oublié chez mon grand-père, qui était restaurateur dans le Dauphiné. C'était un genre de capote, à manches raglan, taillée dans un tissu à toute épreuve, conçu pour défier le temps et représenter la Grande-Bretagne. Il se fermait par une chaînette superbe. Mon grand-père s'en était servi comme couverture pour son cheval lorsqu'il se déplaçait en tilbury. Et l'objet avait échoué dans le grenier. Moi, je trouvais sa coupe et la robustesse de son tissu fascinantes. Je l'ai fait nettoyer. J'ai fait stopper quelques menus accrocs et je me le suis approprié. À l'époque où les hommes se vêtaient de grisaille, où la mode n'était que convention, je dois dire qu'il avait une allure assez singulière. Qui n'était pas pour me déplaire, car je trouve que la contrainte commence aux fringues. Les années ont passé, je me suis marié, je suis venu à Paris. Je portais toujours cet imperméable. Les effets du petit coup de lifting que j'avais essayé de lui donner s'étaient, depuis longtemps, dissipés. C'était une grande chose, flasque, informe et luisante. Mes amis, ma famille me disaient : « Tu ne pourrais pas t'en acheter un autre ? » Et moi je répondais « non ». Dans mon esprit, cet objet solide ferait la durée de ma vie. Il m'avait donné la notion de ma précarité par rapport à son immortalité. J'avais résolu avec lui le problème des intempéries. Pour ce qui me restait à vivre – à trente ans, je me trouvais déjà bien avancé – c'était tout à fait suffisant. Je n'allais pas m'acheter un autre imperméable ! Je ne voyais pas plus loin que ce morceau d'étoffe. Alors que je suis le contraire d'un radin, qu'il n'y a pas plus dépensier que moi, j'ai continué contre sarcasmes, et par vents et marées, à le porter. Mes enfants avaient honte.

— Écoute, papa, tu as l'air d'un vagabond.

Je m'obstinais.

Et puis, un jour où il tombait des hallebardes, je suis allé chercher mon fils au lycée, en auto. J'avais déjà les moyens de m'acheter une voiture, donc, tu vois, j'aurais pu m'acheter un imperméable. Mais non. Et, en route, j'aperçois un pauvre mec qui faisait du stop-ruisselant d'eau, le col relevé. Je m'arrête, je le fais monter. Je lui demande de quel côté il va. Il me répond :

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

Et il me raconte qu'il sort de prison, de la centrale de Poissy.

— Enfin, j'avais fait une connerie, mais, maintenant, vous inquiétez pas, tout va rentrer dans l'ordre, on ne m'y reprendra plus.

Je m'informe de sa profession. Il me répond qu'il est carreleur de son métier. Je lui dis :

— Ça tombe bien, parce que je voudrais faire aménager une petite salle d'eau chez moi. Alors, si vous voulez, vous pourriez me la carreler.

On se met d'accord, je lui demande s'il veut venir prendre les mesures le lendemain pour que je puisse commander les carreaux, il accepte, je lui donne une petite avance et je le dépose à Saint-Germain-en-Laye.

Comme il continuait à tomber des seaux, je lui passe mon imperméable en lui disant :

— J'y tiens beaucoup. Vous me le rapporterez demain.

— Entendu, me dit-il, et il me remercie avec un tas de mots gentils.

Il n'est jamais revenu.

Le fait d'être dépossédé brutalement de ce vêtement a provoqué en moi une réaction. Ce type, j'avais confiance en lui. J'étais sûr qu'il allait me rapporter mon imperméable le lendemain. Il avait un tel air de loyauté, il y avait un tel besoin de rédemption sur sa bonne gueule. Quand, un peu gêné, j'avais prévenu ma femme, le soir, qu'un repris de justice allait venir carreler la salle de bains, elle m'avait dit immédiatement, en haussant les épaules :

— Penses-tu ! Tu ne le reverras pas.

Et moi, fâché :

— Tu rigoles ! J'ai vu dans son regard qu'il viendrait !

J'ai vu mon cul, oui, puisqu'il n'est pas revenu.

Alors, brusquement privé de ce vêtement, qui était devenu pour moi un symbole de pérennité – il me finirait et continuerait, pourquoi pas ? sur le dos de mes enfants – j'ai éprouvé une sorte de désarroi.

Cela paraît idiot. Mais ce désarroi vestimentaire s'est traduit, tout à coup, par une fringale de costumes sur mesure, de belles chaussures, de frusques de qualité, une frénésie de garde-robe, un appétit de chemises de couleur, de cravates éclatantes. Moi qui, jusque-là, me moquais éperdument de ma tenue, je me suis mis à dépenser beaucoup d'argent pour m'habiller. Ce filou à la con m'avait fait basculer dans l'éphémère !

C'est une histoire du même genre qui m'a donné le goût des meubles. Je suis d'origine très modeste. Mon père et ma mère sont des enfants de gens qui ont eu de l'argent et qui ne l'ont pas gardé. Ils ont côtoyé l'aisance et se sont retrouvés dans la dèche. Mes parents étaient l'un et l'autre des bosseurs, mais ils ne sont quand même jamais montés bien haut sur l'échelle des revenus. Ils avaient donc d'autres soucis que celui de se bien meubler et de s'aménager un intérieur confortable. D'autant plus que dans la région lyonnaise, on était particulièrement en retard sur le plan sanitaire. La salle de bains, on ne connaissait pas. Lyon, c'est la ville où il y a de la poussière sur les brosses à dents. On se lavait, on tenait à avoir une certaine apparence, mais on se lavait sur l'évier. La figure. Et les mains. Tout le reste était subsidiaire, réservé aux grandes occasions : mariage ou visite médicale. Ma femme, qui était de même origine que moi et guère mieux lotie, était quand même plus attirée par l'hygiène que je ne l'étais. C'est elle qui m'a entraîné sur les voies émollientes du savon Cadum et de l'eau chaude.

Tout ça pour te dire qu'à la maison, le décor laissait plutôt à désirer. C'était bourré de faux Henri II, de lustres à perles, de coussins à pompons, de Pierrots qui jouaient de la mandoline, de machins atroces, il faut bien le dire. Les plateaux ciselés accrochés aux murs et les consoles en carcasses de girafes ne me gênaient pas. J'étais né là-dedans. Quand je me suis marié, mon sens du confort s'est simplement traduit par le besoin d'un plus grand nombre de pièces. Je voyais grand, mais toujours sans salle de bains. Et les meubles que je mettais dans ces pièces n'avaient pour moi aucune importance.

Un soir, chez des amis, je fais la connaissance d'un garagiste et de sa femme. Ça tombait bien. Ma voiture avait des ennuis. Lui, très gentil, me propose de me dépanner et me fait monter chez eux. J'entre dans leur intérieur, avec ma femme, et nous nous regardons. Certainement, si aujourd'hui je revoyais cet appartement, je le trouverais abominable. Mais sa vue nous a traumatisés : il y avait incontestablement un effort, une recherche de rapports, de couleurs, un semblant d'harmonie entre les meubles. Quand nous sommes rentrés chez nous, nous avons compris que c'était affreux, impossible. Nous nous sommes rués sur des revues spécialisées, style *Maisons et Jardins*, nous avons acheté des tas de bouquins sur les styles. Tout de

suite, nous avons eu une attirance pour le Louis XIII, la haute époque. Et nous nous sommes mis à courir les antiquaires. Dès que j'avais trois sous, nous achetions un meuble. Le dimanche, on fourrait les mêmes dans la voiture pour partir en expédition sur les routes de Normandie. Ils pleuraient, les pauvres, ils imploraient :

« Non ! Non ! Plus d'antiquaire pour aujourd'hui ! »

Mais nous étions en transe, en manque ! Chercher des meubles a été pour moi un grand bonheur, un grand ravissement. Je questionnais les marchands, je faisais semblant d'être très averti, tout en me demandant : « Os de mouton, os de mouton, qu'est-ce que ça peut être ? » En rentrant, je me précipitais sur des livres pour me documenter.

Cette passion m'est restée. À l'époque où je me suis séparé de ma première femme, avec les tourments que tu sais, quand j'étais trop désespéré, j'allais chez les antiquaires, et j'achetais un meuble. Alors, je revivais. J'avais l'impression de retrouver un petit bout de racine. L'objet qui a vécu, qui porte les ondes du passé, avec toute sa nostalgie, me fascine. J'ai toujours été un passionné d'histoire, quatre-vingts pour cent de mes lectures sont des lectures historiques. Quand tu touches une pièce d'or de Philippe le Bel, que tu imagines qu'elle est passée entre les mains des templiers, c'est tout de même un beau tremplin à gamberge !

Non ?

Tu vas me dire que j'ai assez gambergé, qu'il faut en revenir aux tourments de l'écrivain, aux affres de l'auteur ?

Ce serait trop beau, mais finalement un peu triste, de vivre dans le jardin d'Eden, à poil, sous un pommier. Mais il est vrai que la contrainte policière est un joug que j'ai envie de secouer. Je suis en rébellion, en insurrection constante contre ce qui me brime Même si j'ai fini par comprendre que cette contrainte était au fond ma chance, ma liberté, avant de l'accepter – il faut toujours accepter, je te l'ai dit, ce qu'on ne peut refuser – cela m'a posé des problèmes tourmentants. Écrire des trucs comme ça, ça a ajouté une honte de plus à toutes les hontes que je traîne. Il n'y a pas, je l'espère pour lui, d'être plus culpabilisé que moi au monde.

J'ai honte d'écrire ce que j'écris, j'ai honte de l'argent que ça me rapporte, j'ai honte de l'intérêt que ça suscite. Je me suis enduit d'huile de phoque, j'ai pris mes précautions pour être le plus imperméable possible aux intempéries. Mais, qu'est-ce que tu veux, j'ai honte. J'ai honte de ne pas être à la hauteur du personnage qu'on a fait de moi. On ne peut pas me couronner. Mais on me découvre. Et

à la fin, ça t'emmerde d'être toujours découvert. Parce que ces découvertes successives finissent par se comptabiliser, se capitaliser, par faire un tout, une espèce d'auréole. Où que j'aille, dans n'importe quel hôtel, même au-delà des frontières, à n'importe quel poste de douane, on me dit : « Ah ! C'est vous ? »

Une fois, on ne me l'a pas dit. J'ai même été fait comme un dindon. J'allais de Genève à Gstaad et j'avais décidé de passer par Évian. Je sors de Suisse, je rentre en France, je ressorts de France, je rentre en Suisse. Je tends mon passeport. Le douanier le feuillette attentivement, puis prend un air grave et va trouver son supérieur galonné. Tout inquiet – c'est vrai, dès que les autorités froncent le sourcil, tu te mets en position de coupable – je descends et je demande :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Et, au lieu de me répondre, ils me font signe d'aller remiser ma voiture dans le garage. Avec cette sorte de sûreté, d'autorité qu'ont les gens quand ils sentent qu'ils tiennent le bon côté du manche.

— Descendez tous vos bagages, nous allons les fouiller.

— Mais, pourquoi ?

Ils ne me répondent toujours pas et se mettent à trois pour passer au tamis tout ce que j'avais dans mes valises. Ils ont ouvert tous les flacons de médicaments, feuilleté tous les bouquins, secoué les chaussettes. La belle fouille en règle. Quand ils ont eu terminé, j'ai vu leurs visages se détendre. Le chef s'est approché, tout sourire dehors :

— Bon, ben, mes amitiés à Bêru, hein !

J'étais sidéré.

— Comment ! Vous saviez qui j'étais et vous m'avez fouillé de cette façon !

— Ouais, vous comprenez, vous êtes écrivain. Et puis, sur votre passeport, il y a un tas de tampons de pays arabes, Syrie, Iran, Liban. Tout ça, c'est des pays de la drogue. Alors, on s'est dit : « Un romancier comme lui, faut tout de même qu'on en ait le cœur net ! »

Il faut bien appeler ça par son nom : la gloire. Eh bien, vis-à-vis de ces gens qui me connaissent, j'ai honte de n'être que moi, parce que je me dis que je les déçois. Quand un douanier appelle ses collègues et leur dit :

— Venez voir, il y a le commissaire qui est là ! J'aimerais avoir la gueule de Gary Cooper ou d'Alain Delon. Je sens bien qu'ils s'attendent à voir une autre tête que la mienne, un superman musclé et bronzé. Ce serait la moindre des politesses.

Si j'avais acquis cette « gloire » en découvrant la pénicilline ou un moteur sans essence, la question ne se poserait pas. Mais je suis le créateur d'un héros qui porte mon nom de plume. Alors, j'ai l'impression qu'il y a duperie sur la marchandise. Je me trouve une gueule qui ne correspond pas à ce que je pense. Tu vas me dire, c'est quoi la gueule qui correspond à ce que tu penses ? Je n'en sais rien, mais ce n'est pas la mienne, il faudrait que j'en essaie d'autres ; beaucoup...

Rien ne me désespère plus que lorsqu'on me demande une photographie, car je n'ai rien de commun avec elle. Les yeux, peut-être, si, au moment où l'appareil s'est déclenché, tu as mis, par chance, le paquet dans le regard... Ma photo est la chose du monde qui m'est la plus étrangère. Elle m'importune et ne me concerne pas. Je n'y peux rien, c'est comme ça. J'ai un conditionnement qui ne me paraît pas en rapport avec la marchandise. Je suis mal emballé.

C'est une maladie. Avec le temps, on en souffre moins. Ses manifestations finissent par s'atténuer. On peut espérer être en voie de guérison. Je l'espère. Et il me semble que je vais mieux. Au fond, c'est de l'orgueil que de vouloir, à tous les niveaux et sur tous les plans, faire mieux que ce qu'on fait...

Si je relisais mes livres avant qu'ils soient imprimés, je ne les laisserais pas paraître. Il m'est arrivé, plusieurs fois, de balancer un livre achevé. Deux San-Antonio, avec le mot fin, que j'ai lancés dans la cheminée. Le troisième, heureusement, c'était l'été, je me suis contenté de le déchirer, et ma femme l'a recollé avec du scotch. J'ai foutu une fortune au feu. Mon éditeur m'a d'ailleurs fait jurer de ne jamais recommencer ! Au fond, il a raison, parce qu'il suffit que je sois content d'un livre pour qu'on me dise qu'il est moins bon que le dernier et *vice versa*.

Il y a une espèce de joie sauvage à voir cramer un manuscrit. Deux mois de travail, les pensées d'un instant, des choses qu'on ne retrouvera jamais plus... C'est une automutilation, une espèce de suicide..., ça aussi.

Là encore, je suis devenu plus sage. Ces livres, j'avais eu l'impression de me forcer en les écrivant, le sentiment d'aller au bureau, pour assurer, coûte que coûte, la production. L'expérience m'a instruit. Je sais, maintenant, que lorsque je me force, ça finit par venir. Si un écrivain ne se forçait pas, il n'écrit que lorsqu'il est malheureux. Comme j'ai un programme de production très strict, un planning que je respecte parce que, s'il n'y a pas plus désordre que moi, je suis un auteur scrupuleux, j'enroule et je roule. Je marche à l'année scolaire comme les mômes, avec l'interruption des grandes vacances, pendant laquelle j'en profite pour faire, en douce, un

Frédéric Dard. Un napperon que je brode pendant les vacances pour oublier l'usine...

Finalement, ce que je fais ou ce que je vais faire ne me quitte jamais. Où que je sois : à une terrasse de bistrot, au spectacle, en visite, ça continue de grouiller dans ma grosse tronche. J'aime me tapir et regarder. Je déteste la foule, mais je me délecte à la contempler. Je suis un voyeur. Je me mets dans un coin, j'observe, j'écoute, je rumine, je gamberge. Je suis une espèce de batterie qui n'arrête pas de se recharger. Même quand je suis seul dans une pièce, même dans mon sommeil, la génératrice continue de fonctionner. C'est effrayant. Et éprouvant pour les autres ! Une femme a beaucoup de mérite de vivre avec moi. Il faut beaucoup de patience, beaucoup d'indulgence pour supporter cela. Il faut me pardonner d'être si souvent absent, d'être si souvent, si longtemps, silencieux. Ma seconde femme, au début de notre mariage, a été épouvantée par mes silences. Elle en tirait toutes les conclusions qu'on peut imaginer. Que je n'étais pas bien avec elle, que je ne l'aimais pas. Et elle me suppliait :

— Je t'en prie, parle, dis quelque chose. Tu sais que tu n'as pas dit trois mots de la journée ?

Je vis ma vie en filigrane. Si tu veux à toute force me rencontrer, viens voir dans l'arrière-boutique : je ne suis pratiquement jamais dans le magasin.

Lorsque je parle de honte, j'ai de bonnes raisons de le faire. Quand Jean Cocteau m'écrit : « Vous avez un masque adorable et humain » ; quand Albert Cohen me dit : « Vous êtes un poète en vie » ; quand Gabrielle Rollin m'appelle « le ventriloque de la littérature française » ; quand Escarpit organise un séminaire San-Antonio ; quand Claude Richoz, un journaliste suisse réputé, écrit : « San-Antonio, c'est Rabelais et Céline qui se téléphoneraient en duplex dans une fête foraine », cela me réchauffe un peu, moi qui suis si frileux de l'âme. Ces gens m'ont aidé, et ils ne s'étaient pas concertés pour m'écrire. Ils m'ont été utiles en m'affirmant que je faisais de la littérature, comme Monsieur Jourdain de la prose. Ils m'ont renseigné, fait du bien.

Le succès, c'est ce dont je m'accommode le mieux. Pour une raison très simple : je ne crois pas à sa durée. Rien n'est plus fragile, rien n'est plus quotidien, plus journalier que le succès. Que je m'arrête d'écrire pendant cinq ans, et il en restera quoi de mon succès ? Quelques rééditions pour quelques aficionados persévérants... C'est pourquoi je l'accepte avec plaisir. Il me donne de l'assurance, et j'ai besoin de faire flèche de tout bois pour me sentir moins faible. Ça me rassure sur le volume que j'occupe. C'est la petite pièce de plomb

qu'on met au bas d'un veston fendu pour qu'il tombe bien, que les pans ne se relèvent pas. Le succès me maintient un peu sur le sol, me donne plus de stabilité pour marcher. À condition qu'il ne m'oblige pas à faire un numéro.

Mais, à côté des hommages, il y a les blessures. Celles qui viennent de la gêne qu'éprouvent certains à me lire. Je sens le soufre... ou plutôt la merde. J'ai beau les traiter de cons, parce qu'il faut être con pour avoir honte de ses lectures, ça me fait triste, ça me fait mal.

Je me souviens d'une histoire qui m'est arrivée à Dakar. J'étais entré chez un bijoutier pour acheter une bague à Françoise. Elle n'était pas à la taille de son doigt. Le commerçant me dit de revenir le lendemain et me demande mon nom :

— Ah ! Seriez-vous le romancier, celui qui écrit les San-Antonio ?

— Mon Dieu, oui...

— Eh bien, je vais vous dire une chose qui va vous faire plaisir, je ne lis que vous !

Moi, flatté, naturellement, je sors les trois phrases que je bredouille en la circonstance.

Et lui, baissant le ton :

— Qu'est-ce que vous voulez, il faut me comprendre. Ici, on n'a vraiment pas le goût à lire autre chose que des conneries.

Pendant une demi-heure, il s'est excusé auprès de moi de me lire. Il ne voulait pas que j'emporte une mauvaise opinion de lui, parce qu'il me lisait !

Des gens comme lui, j'en ai rencontré des fagots. J'ai un ami toubib en Savoie, qui, je crois, m'aime bien. Il venait de se faire construire une ravissante maison et il me l'a fait visiter. Il ouvre la porte des chiottes et me montre tous mes livres, bien rangés, sur une étagère. Me lire aux chiottes, bon, très bien, je n'ai rien contre. Mais m'y laisser, c'est humiliant, ou alors je vais demander qu'on m'imprime sur papier de soie.

Et l'autre soir, attends celle-ci : l'autre soir, je reçois à dîner, entre autres personnes, un garçon absolument dingue de mes chefs-d'œuvre. Il rêvait de me connaître, paraît-il. Il y a des gens pour qui le bonheur ce serait de baiser la main du pape, et d'autres, des modestes, pour qui c'est de serrer la mienne. Je l'accueille comme je peux en essayant que ce soit plutôt bien. Et lui, tu ne sais pas ? Le féal, le fana ! Le voilà qui m'engueule devant tout le monde, rapport que mon avant-dernier lui avait déplu ! Toute la soirée, il m'a sonné les cloches, sermonné, conseillé. Ils sont comme ça avec nous, nos fans. Ils trouvent naturel que, sur un disque 33 tours comportant dix chansons, une ou deux seulement soient valables, mais ils nous interdisent de ne pas toujours

écrire « leur » livre !

Ils sont légion les gens qui m'expliquent comme ça que, bon, il y a des moments où ils n'ont pas envie d'attraper un Robbe-Grillet. Tu as mal aux dents, tu as la grippe, tu es vaseux, tu es au lit, alors tu te farcis un San-Antonio en douce, entre un cachet et un suppositoire. Après, tu le caches dans un coin obscur, derrière les autres. Ça me peine, ça me met l'âme en vrille.

Le témoignage de tous les autres, les intellectuels qui me goûtent, ne compense jamais le reste. Le baume s'en va, je ne garde que les coups d'épingle. Quand on m'envoie des vannes, je conserve mon visage gracieux, mais je souffre horriblement. Contre ces atteintes, il n'y a qu'une solution : se barricader, et c'est ce que je m'efforce de faire. Sans toujours y réussir. Je m'efforce d'imiter l'autruche, c'est le commencement de la sagesse. J'adopte la mentalité de ce type qui va voir un détective privé pour faire suivre sa femme.

— Mais, dit-il, j'aimerais que vous fassiez exécuter ce travail par quelqu'un de pas trop compétent.

— Pourquoi ça ? s'étonne le directeur de l'agence.

— Parce que moins j'en saurai mieux ça vaudra.

L'angoisse du type qui veut se guérir du doute, s'apaiser, au moindre prix.

C'est inouï ce que les gens ont besoin d'écrire. Toutes sortes de lettres, pour te critiquer ou te louer. Pour te taper surtout. Et aussi des lettres de menaces ou de chantage. Le professeur Locard, que j'ai bien connu, me disait :

— Mon petit, je prévois que vous ferez une belle carrière. Si c'est le cas, un jour des gens essaieront de vous faire chanter ; ne chantez jamais, jamais, jamais ! Toutes les autres solutions sont préférables à celle-là. Vous recevrez aussi des lettres anonymes ; je vous conseille d'agir comme l'une de mes bonnes amies : elle fait encadrer celles qu'on lui expédie et les accroche dans son salon !

J'ai toujours fait miens les bons conseils des hommes compétents.

Et je vais même au-delà.

Peu à peu, j'ai renoncé à lire les lettres qu'on m'adressait. Gil, la sœur de mon éditeur, qui est une amie merveilleuse, d'une constance rare – une amie pour toujours – les filtre. Au début, elle m'envoyait tout ce qui lui paraissait laudatif. Maintenant, elle sait très bien ce qui va me démolir – les barbelés épineux dans les beaux poils de la brosse à reluire, le côté sentencieux dans la louange, du style : « Votre facilité est confondante, pourtant, moi, à votre place... » Alors, toujours mon

côté peureux, mon côté lâche, j'ai demandé qu'on ne me transmette plus aucune lettre. De temps en temps, il en arrive une qu'elle a trouvée intéressante. C'est malgré tout ma femme qui la lit. Je ne suis pas le genre de type à qui on doit écrire. Il faut que continue d'exister, entre le public et moi, une espèce de fosse d'orchestre. Je suis sur scène. Je fais mon numéro sous les projecteurs. Mais si quelqu'un vient me dire : « Pourquoi avez-vous mis une virgule là ? » je débande, c'est fini. Je suis un comédien qui a besoin d'un masque. Donc, artificiel au second degré : en étant comédien, et en mettant un masque.

Alors, lorsque des gens qui me veulent du bien me disent, avec les meilleures intentions du monde :

— Qu'est-ce que vous attendez pour écrire *votre* livre ?

Je trouve ça très flatteur. Mais je me sens désemparé. C'est un peu comme si on me disait :

— Mais, enfin, vous n'avez pas envie d'écrire ou quoi ?

Peut-être l'ambition suprême est-elle, en effet, d'écrire un livre ? Moi, tout ce que je sais faire, c'est d'en écrire des dizaines. Mon livre, je l'aurai écrit de façon fractionnée. Bon gré, mal gré, avec des pièces et des morceaux, comme M. Pohér accomplit un septennat. L'idée de faire un livre qui serait *mon* livre, qu'on regarderait comme tel, me condamne à la sécheresse.

Un temps, je prenais mes repas dans un petit restaurant à prix fixe. Quand, au moment du dessert, je demandais s'il y avait de la salade de fruits, la patronne, une rude gaillarde, me répondait très souvent :

— Demain ! Aujourd'hui, la corbeille n'est pas assez fatiguée.

À ceux qui exigent mon livre, je suis tenté de lancer la même boutade. Ce qui me retient, c'est de penser que, demain, ma corbeille sera peut-être trop fatiguée.

J'ai eu une espèce de creux de vague en me disant : la seule chose qu'un littérateur puisse faire, c'est réfléchir. À partir du moment où il écrit, il se trahit. Le travail d'assemblage des mots casse l'élan, casse la pensée, on ne peut pas suivre le rythme de la pensée en fabriquant des phrases. La pensée va trop vite. Et les phrases se construisent de façon trop laborieuse. La qualité de la pensée part en brioche, elle s'émiette, elle s'effrite. C'est comme un rein qui ne filtre plus ; donc, faire authentiquement œuvre d'esprit consisterait à seulement penser.

J'ai réfléchi là-dessus pendant quelques années et il y a peu de temps que je suis sorti de cette période de méditation. Je suis descendu aussi profond que j'ai pu, au creux de mon être (on me dira que je n'ai pas eu grand effort à fournir !) Et j'ai fini par comprendre que la vérité humaine, c'était de s'exprimer, coûte que coûte, tant

qu'on le pouvait. La solution n'est pas le silence puisque le silence est l'aboutissement de tout, qu'il est inéluctable. La signification d'un homme, c'est de se manifester. Plus les années passent, plus je me sens une vitalité que je n'avais jamais connue auparavant. Un besoin de parler, de dire, n'importe comment, mais de dire. Un besoin de crier. Le type qui se noie et qui crie au secours n'étudie pas sa diction. Il gueule : « Au secours ! » Je crie : « Au secours ! » et je le crierai jusqu'à la fin. Et quand je ne pourrai plus, il y aura peut-être encore ma main qui fera des signes.

Depuis que je suis au monde, je me noie. Ce qui m'étonne toujours, c'est que les gens n'aient pas, eux aussi, l'impression de se noyer. Je suis comme le type éveillé qui verrait des somnambules déambuler sur le toit et leur dirait : « Mais vous n'avez pas peur ? » Ils sont au bord de la gouttière et ils répondent : « Peur de quoi ? »

Le miracle, au fond, c'est que ces cris, parfois, aient été perçus. C'est cela, l'espoir en l'homme. Le danger, c'est que le type qui pousse ces cris – comme je l'ai fait, sans en avoir conscience au début – se sachant entendu, ne pousse plus les mêmes cris. Tu éprouves une sorte de griserie. Tu es entendu. Les gens accusent réception. Tu risques de te mettre à pousser des cris, sachant qu'ils vont être entendus, alors que jusque-là tu les poussais dans le désert, pour toi tout seul...

L'autre revers de la médaille, c'est l'illusion d'être compris. L'accablement qui te vient lorsque tu te rends compte que tu as été mal interprété, qu'il faut remettre le compteur à zéro... Alors tu te débats, tu perds les pédales, tu essaies de parler papou, espéranto, n'importe quoi, tu désespères de savoir jamais comment te faire entendre, comment secouer leur léthargie. De quelle manière les obliger à réagir.

Je me suis fréquemment laissé aller à des expériences saugrenues. Un après-midi, à Cannes ou à Nice, j'attendais quelqu'un à l'intérieur d'un grand café. J'avais sur moi, dans la poche arrière de mon pantalon, une grosse somme d'argent liquide, quelque chose comme deux millions d'anciens francs. À tout bout de champ, je portais la main sur le renflement provoqué par la liasse, craignant de me faire engourdir mon pognon. Ça devenait un tic mesquin d'Harpagon sur le qui-vive. Si bien que j'ai fini par avoir honte. J'ai sorti tout mon fric de ma poche, je l'ai étalé sur la table et me suis mis à le compter comme l'aurait fait un caissier. Du coin de l'œil, j'observais les clients du bar. Si tu avais vu ces visages crispés, hostiles. Un grand silence s'est répandu. Ils me haïssaient tous, non pas de disposer de cette somme – c'était un endroit chic – mais d'agir à contre-courant en étalant ostensiblement, avec impudeur, avec impudence, ce qu'après son sexe – que dis-je, avant son sexe ! – il est convenu de cacher : son argent. Je violais des règles élémentaires. Je suis convaincu que, même s'il s'était trouvé un filou dans la salle, je n'aurais rien eu à redouter. On vole à la rigueur une grand-mère. Mais pas un fada !

Plus je vieillis, plus j'ai envie de gueuler. Ces individus que je décris dans mes livres sont épouvantables parce que les hommes sont épouvantables. Nous sommes épouvantables. La foule m'effraie, tout rassemblement me donne le cauchemar. Quand je vais dans une gare et que je vois déferler ces pauvres types accablés, résignés et pourtant agressifs, j'ai envie de les interpeller, de leur crier : « Écoutez-moi deux minutes, ne serait-ce que deux minutes, pour penser à ce que nous sommes, à ce que nous faisons à longueur de vie. »

Ce cri contre la saloperie, sans doute vient-il de loin ? Mais il n'a cessé de s'emplir d'angoisse, d'indignation, de stupeur, depuis cette histoire arrivée à mon père, au moment où, en 1930, son affaire commençait à battre de l'aile. Il roulait, à l'époque, dans une superbe Mathis qui avait néanmoins besoin de réparation. Il s'adresse à un ami garagiste, le frère d'un beau-frère, lequel lui fait un devis assez élevé. Mon père, désolé, lui explique qu'il ne peut pas, qu'il attendra des jours meilleurs. Et l'ami garagiste, qui n'ignorait rien de ses difficultés, lui propose un arrangement :

— Écoute, mon fils va se marier. Il aimerait bien avoir une voiture pour faire son voyage de noces. Tu lui prêtes la tienne pour quelques jours, et moi, en échange, je fais la réparation gratuitement. Ce sera comme le prix d'une location.

Mon père, tout heureux, naturellement accepte. Quelques jours plus tard, le garagiste revient :

— J'ai réfléchi à une chose. Avec ton assurance, mon fils n'a pas le droit de conduire ta voiture. S'il lui arrivait un ennui, c'est toi qui serais responsable. Je crois, pour sa sécurité, qu'il faudrait que tu lui signes un papier, comme quoi tu lui as vendu ta voiture.

Mon père signe tout ce qu'on veut. Le temps passe. Ne voyant pas revenir son auto, il va à Lyon aux nouvelles. Le garagiste lui explique que la Mathis a eu une nouvelle panne, qu'il est en train de la réparer. Au bout de quinze jours, papa revient encore. Ses affaires allaient de plus en plus mal, il était vraiment aux abois et se disait qu'il allait falloir sacrifier la voiture. C'était déjà fait. Le type tout à coup entre en fureur :

— Mais, enfin, qu'est-ce que tu as à m'emmerder avec cette voiture ! Tu sais bien qu'elle est à mon fils ! Tu la lui as vendue à telle date !

Devant l'énormité de cet acte, mon père, pourtant un violent, un bagarreur, s'est tu, incapable de dire un mot. À la maison, cette affaire a occupé nos esprits, nos conversations ; nous en avons tous été malades. Pendant longtemps, cette histoire a tué en mon Francisque toute combativité.

Comme le jour où il s'est retrouvé, innocemment, pour rendre service, briseur de grève. Après la mort de son entreprise, il était entré comme contremaître chez un installateur de chauffage central, un type très sympathique. Les ouvriers, un beau jour, se sont mis en grève. Le patron, très embêté, demande à papa s'il ne pourrait pas tout de même, lui achever un chantier laissé en plan. Et mon père, n'y voyant aucun mal, accepte. Quoique travaillant chez un autre, il avait encore en mémoire ses soucis, ses préoccupations d'ancien patron. Un soir, à la sortie de l'immeuble, une traction l'attendait. Deux types l'ont fait monter, l'ont emmené à la Bourse du travail où il s'est fait traiter de jaune, de salaud. Il a été roué de coups, on lui a mis une rouste noire. Ça aussi, tu vois, c'est un souvenir sombre. Il n'existe rien de plus terrible pour un gamin que de savoir son père molesté.

Mais ce pénible épisode n'a pas empêché mon père de s'ouvrir largement, par la suite, aux idées sociales et de prendre ses distances par rapport aux grandes conventions qui longtemps régirent sa vie.

Il avait réchappé, glorieux, de la guerre de 14, mais c'est mon beau-frère et moi qui, tout de même, l'en fîmes définitivement revenir quelque vingt-cinq ans plus tard.

Miracle : papa était intact sous ses médailles !

Je m'effraie de l'agressivité des hommes. De leur agressivité viscérale, gratuite.

Je m'effraie de leur sottise. De leur prétention, de leur inconscience, de leur indifférence, de leur malhonnêteté. De leur égoïsme qui conditionne tout le reste.

Ils n'en ont jamais assez. Ils sont comme cette mère dont le fils est tombé à l'eau. Il ne sait pas nager, on se précipite. Un homme plonge, ramène l'enfant, et la mère demande : « Et son béret ? » La vie est faite de gens qui réclament le béret. Cette histoire est une sorte de mot de passe dans la famille. Quand nous parlons de quelqu'un d'éternellement avide, d'éternellement insatisfait, nous disons qu'il est un peu « et son béret ? »

J'ai honte de tous ces gens qui n'ont rien compris et qui continuent, inébranlables, indécrottables, à jouer. À jouer aux situations, à jouer aux privilèges, aux honneurs, aux décorations.

Tu cries « président ! » dans la rue, tout le monde se retourne. Tout le monde est, a été, ou sera président, ne serait-ce que de la République. Et ils se prennent au sérieux !

Ce qui, pour moi, est important à dire, ce que je voudrais enfoncer dans la tête des gens, pour leur bien, par amour pour eux, c'est que rien n'est important. En dehors des malheurs conventionnels,

traditionnels, ceux qui nous frappent dans notre chair – la perte d'un être aimé, la maladie qui attaque le corps ou celle qui attaque l'esprit comme une passion malheureuse – en dehors de ces malheurs-là, les choses graves n'existent pas. Elles n'existent que dans l'esprit de ceux qui y consacrent l'essentiel de leur temps d'emmerdement. Ils se font chier à plaisir pour des objectifs totalement vains.

En disant cela, voilà que s'impose à moi l'histoire du manteau de vison sauvage. Elle ressemble à un conte de Maupassant. Je la tiens du principal intéressé, un de mes amis qui travaillait dans le show business.

Il y a une quinzaine d'années, il était l'amant d'une jeune comédienne à peu près inconnue. Il lui proposa de l'emmener au gala de l'Union des artistes.

— Avec joie, répondit-elle, seulement je n'ai pas de fourrures dignes de l'honneur que tu me fais.

— Ne t'inquiète pas, on va en emprunter une à mon fourreur.

Et il emmène la petite chez un célèbre fourreur de Paris. Le copain propose différentes peaux de classe – Alice au pays des merveilles ! – et l'on se décide pour un superbe vison sauvage. Ravissement de la débutante se mêlant au Tout-Paris en compagnie d'un homme connu et loquée en milliardaire ! Après le spectacle, ils s'en furent souper chez Maxim's, et sans doute mon ami dut-il boire une coupe de champagne de trop puisque, en la reconduisant, il dit à sa compagne, dans un grand élan de tendresse :

— Ce manteau, tu le garderas !

Je suppose que les instants qui suivirent un tel cadeau furent de gala, eux aussi. Union de gala !

Le lendemain, hélas ! faisait moins de bulles que le champagne de la nuit ! Mon pote alla payer le manteau et il marchanda sûrement beaucoup, car il n'était pas l'homme des grandes libéralités. Il l'était même si peu qu'aterré par la valeur de son présent, il se mit, dès qu'il l'eut fait, à en perdre le sommeil. Hanté par sa folie d'un soir, il n'eut plus qu'une idée : récupérer le manteau. Mais comment ? À bout de marasme, il finit par trouver la solution, la seule : épouser sa maîtresse. Il l'épousa. Leur union fut heureuse, mais il fit de mauvaises affaires, sa belle situation se détériora, et mon ami se retrouva raide comme barre après bien des tribulations. En fin de compte, le manteau dut être revendu. Et ils divorcèrent. Fin.

Maupassant, je te dis !

Il faut toujours prendre ses distances avec les biens de ce monde. Personnellement, j'en jouis, certes, mais je m'en fous.

Je me demande même de quoi je ne me fous pas, en dehors de l'amour que je porte aux miens, de ma cellule familiale, de quelques amis, de mon travail, qui est un enfant de plus.

La seule ambition qu'un homme puisse nourrir se ramène, au fond, à avoir de l'esprit. L'espoir de comprendre les limites de sa vie, de tenter de l'assumer à l'intérieur de ses limites. Ce qui me frappe, c'est que les gens ne pensent jamais à la vie. Ils ont la pleine certitude d'être. Ils se comportent comme s'ils étaient immortels. Ils n'ont pas conscience de leur terrible précarité. Ça me fout le trac de voir cette unanimité dans l'assurance. Ils marchent à leur destin comme s'ils étaient sûrs de s'en sortir, comme si le risque n'existait pas. Pour eux, le risque c'est la grippe ou un accident de bagnole. Ils ne pigent pas que le grand risque, c'est de vivre.

Il y a une hiérarchie dans l'insupportable.

L'insupportable, à mes yeux, étant la bêtise. Elle me flanque des démangeaisons. L'année dernière, ma femme s'est cassé la jambe en faisant du ski. Elle a été transportée immédiatement à l'hôpital de Genève, et, là, il a fallu que je téléphone pour prévenir ma famille. Il y avait à prendre des dispositions, à décommander d'urgence un certain nombre de rendez-vous. J'ai cherché un taxiphone. Il s'en trouve partout, en Suisse, même en rase campagne, à plus forte raison dans un hôpital. On peut téléphoner avec des pièces de dix centimes, de vingt centimes, de cinquante centimes ou de un franc. Je fouille dans ma poche. La plus petite pièce que j'avais sur moi était de deux francs. Je demande de la monnaie aux infirmières qui, dans leur blouse, n'en avaient pas. J'aperçois heureusement un gendarme qui venait d'amener un blessé et je m'adresse à lui. Il sort son porte-monnaie, et j'aperçois, au milieu de quelques billets, une pièce de un franc. Seule et unique.

— Ça ne fait rien, dis-je, prenez ma pièce de deux francs et donnez-moi votre pièce de un franc.

Il secoue la tête :

— Non, c'est impossible. Je ne peux pas accepter d'argent.

— Mais il ne s'agit pas de ça ! J'ai besoin de un franc. Même contre dix francs, vous me rendriez encore service.

— Il n'en est pas question, monsieur. Et n'insistez pas, sinon je vais me fâcher !

Il a remis son porte-lazagne dans sa fouille. Et il est parti avec sa pièce et son honnêteté exacerbée. Ça c'est le borné à œillères.

Mais il est évident que le con mesquin, c'est le bout de la nuit. Tiens, ça me fait penser à cette histoire qui m'est arrivée quand j'étais gosse, à l'époque où je vivais à la campagne avec ma grand-mère. J'allais tous les soirs chercher le lait à une ferme voisine. Un grand corps de bâtiment qui avait été coupé en deux et séparé par une palissade parce que, depuis des générations, les deux familles qui l'occupaient ne se parlaient plus. C'étaient vraiment les Capulet et les Montaigu. Les soirs d'été, chacun s'asseyait sur son seuil, parlait, s'occupait, prenait le frais en ignorant farouchement ce qui se passait dans l'autre moitié de la cour. Un soir, donc, j'arrive à la ferme, où habitait une veuve avec trois garçons un peu demeurés, la gueule à se masturber derrière les haies, et, brusquement, j'entends la famille d'à côté s'exclamer : « Le zeppelin ! »

Nous nous trouvions sur la trajectoire du *Graf Zeppelin*, qui faisait Berlin-New York. Et tu connais les Allemands, hein ? Ils passaient toujours au même endroit, à l'aplomb du même arbre, comme s'ils avaient tracé, là-haut, une nationale ! Je dois dire que cette grosse baleine argentée dans le soleil couchant constituait un spectacle de toute beauté. Et nous n'étions pas blasés à l'époque. Quand on entendait le ronron très doux, très lent, très calme des moteurs, tout le monde levait le nez, pour essayer d'apercevoir, à travers les hublots, les passagers qui, parfois, nous faisaient des signes.

Donc, la famille à côté a crié : « Le zeppelin ! » J'ai levé la tête, en extase. La veuve et ses trois fils n'ont pas bronché. Le zeppelin avait été signalé par les autres, donc il n'existait pas. Et moi, je trépisais, je leur disais : « Mais, regardez, regardez ! » Et la mère faisait « non, non » de la tête. Il ne pouvait pas y avoir de zeppelin puisque ce n'était pas eux-qui l'avaient vu, que c'était les autres, leurs vilains z'autres d'à côté ! C'est resté pour moi toute l'image de la connerie, cette sottise épaisse qui amène quelqu'un à nier la réalité, à la refuser parce qu'il est enfermé dans sa haine. Pour ces quatre personnes, il n'y avait pas de zeppelin. Et s'il n'y avait que ces quatre-là à ne pas lever le nez ! Tu ne peux pas te figurer le nombre de mecs qui refusent toujours de voir passer le zeppelin.

La connerie. L'égoïsme. L'indifférence. Les gens, vois-tu, se gardent pour eux. Ils ne donnent vraiment aux autres qu'un minimum d'amour. On donne à la rigueur de parents à enfants, on se donne entre époux, et encore ! L'être a tendance, sauf lorsqu'il est en état de passion, à s'économiser. Il débloque son compte tendresse avec parcimonie ; quand, vraiment, il ne peut pas faire autrement. Il verse des acomptes pour faire patienter les créanciers, ceux qu'il a autour de lui et qui réclament. Il verse des arrhes, mais il ne solde jamais la

note.

Solder la note, ce serait une fois pour toutes faire le plongeon, le grand saut, le grand don. Donner de soi sans lésiner. C'est drôle, j'ai toujours l'impression que la plupart des hommes me parlent la bouche pleine. J'ai envie de leur dire : « Finissez ce que vous avez dans la bouche, on se comprendra mieux. » Mais ils parlent en même temps qu'ils bouffent. Le don serait d'avaler ce qu'on a dans la bouche, de repousser son assiette pour être tout à son affaire, c'est-à-dire à l'écoute. Voilà l'affaire : ils se gardent pour eux parce qu'ils n'écoutent pas les autres.

Quand j'analyse cette incommunicabilité, je m'aperçois qu'elle a pour cause première l'indifférence. Écoute une conversation, quelle qu'elle soit, où qu'elle se passe, elle s'articule toujours de la même façon. L'un attend que l'autre ait fini de parler pour se raconter. Il guette l'occasion de l'interrompre, il tend une oreille distraite, tout préoccupé de préparer sa propre histoire.

Les gens n'écoutent pas, s'écoutent, ils n'en finissent pas de s'écouter. C'est l'histoire de ces deux comédiens, l'un à qui tout réussit, l'autre qui est un paumé. Le paumé demande à la vedette :

— Et toi, ça marche ?

— Fa-bu-leux ! Je viens de signer un contrat avec la Paramount. Je fais un film pour Gaumont. Il y en a deux autres qui m'attendent à la Fox. Je vais créer une pièce aux Bouffes Parisiens. Je viens de m'acheter une maison de campagne formidable...

Il parle, il parle et finit par apercevoir la pauvre gueule de détresse que fait son interlocuteur ; vaguement confus, il baisse le ton :

— Mais assez parlé de moi. Maintenant à toi ! Comment m'as-tu trouvé dans mon dernier film ?

La pensée d'autrui, si elle ne vous concerne pas, ne vous intéresse pas. C'est monstrueux. Cela me met hors de moi. J'ai des amis, de bons copains, qui parlent, qui parlent, comme ça, sans arrêt, d'eux. Ça me fout le vertige. Je fais le fronton, je renvoie la balle. Une des rares choses que je sache faire, c'est d'écouter. Quand on vient m'interviewer, j'ai envie de savoir qui j'ai en face de moi. Pas par méfiance, par intérêt. C'est normal, non ? On vient t'ouvrir la veste, prendre ta tension, regarder à l'intérieur de toi, avec un spéculum ou un stéthoscope, on vient voir comment tu es fait, comment tu vis, ce que tu penses, si tu votes à gauche ou à droite, ce que tu bouffes, si tu as du pognon, et il faudrait ne rien savoir de celui qui te questionne ? Moi, pour pouvoir lui répondre, il faut d'abord que je sache, lui, où il en est. Pour qu'on puisse bavarder, il faut qu'on soit bien ensemble.

Au bout de deux heures, on finit par se tutoyer. J'ai le tutoiement à fleur de lèvres, et quand il ne passe pas, il faut que je fasse gaffe, parce que c'est mon instinct qui tire la sonnette d'alarme.

Comprendre, c'est écouter. C'est même encourager l'autre à parler. Et c'est presque toujours à sens unique. Voilà ce qui est grave. Tu arrives, tout chaviré, avec la grosse tuile, la méchante opération, et qu'est-ce que tu entends ? « Moi, aussi, j'ai eu un accroc de santé l'année dernière » et bof ! Le type te balance sa maladie, ou celle de son même, ou de sa belle-mère. Tu dis :

— Ma femme m'a quitté.

Instantanément on te produit une référence, une référence à soi : « Moi, alors, je vais te dire, mon beau-frère, eh bien... »

C'est horrible cette réaction de la surenchère, du « Eh bien moi, je... » Qu'est-ce qu'on peut faire ? Il n'est qu'un moyen, tout simple, tout bête, mais efficace : laisser partir son cœur au triple galop. Lui lâcher les rênes. Transvaser son âme dans celle de l'être éperdu d'angoisse ou de peine, lui dire n'importe quoi, plonger, faire un numéro de fou pour aider, pour rassurer. J'ai été jusqu'à promettre à une de mes amies, qui venait de m'annoncer qu'elle avait un cancer, que je mourrai avant elle. Je lui ai fait un numéro de tendresse terrible. Elle m'a dit par la suite :

— Tu ne sais pas combien cela m'a fait du bien.

Elle s'en est sortie – pas à cause de moi, mais du professeur Pierrequin. Et il est infiniment probable que je vais crever avant elle. Je tiens toujours mes promesses.

L'horreur, c'est la contagion. Le mal, il est là, il te cerne, il est endémique, il est transmissible, il frappe à côté de toi, tu vas le contracter, il va te gagner. C'est l'image du *Bal des vampires* de Polanski. Toute personne mordue par un vampire devient vampire au bout d'un certain temps. Il y a, à la fin du film, cette vision merveilleusement romantique d'un traîneau qui glisse en faisant tinter ses sonnailles à travers un paysage de neige. Un jeune couple s'en va, emmitoufflé dans des fourrures. Le héros serre contre lui la fille qu'il aime. Ils ignorent tous les deux qu'elle est frappée de vampirisme. Et doucement la fille se transforme en monstre, sans qu'il s'en aperçoive. Elle se penche vers lui et lui mord l'oreille. Il a un geste amoureux. Et le traîneau s'éloigne. La contagion, oui, c'est la véritable horreur, celle qui m'effraie plus que tout. La contagion de la connerie.

Si je trouve l'enfance une période si merveilleuse, c'est qu'elle est pendant un temps – trop bref – préservée. Petit à petit, l'adulte contamine l'enfant, et les gosses, à leur tour, entrent dans la ronde, ils ont attrapé le mal d'adulte, l'adultite.

L'enfance, je n'en suis pas revenu. Mille fils sans fin m'y rattachent et s'étirent sans jamais se briser. Je m'y suis senti si bien. C'est le seul moment de ma vie où je me sois senti totalement préservé. J'étais choyé, pris en charge. J'avais aussi du temps devant moi. Je sentais le répit, le sursis. Après, le temps se débîne. Le compteur s'emballe, il tourne de plus en plus vite. Plus tu vieillis, plus tu accumules de journées. La première, si tu en étais conscient, te paraîtrait d'une longueur infinie. La multiplication de ces journées fait qu'elles te semblent sans cesse plus brèves. À cinquante ans, tu en as vécu dix-huit mille deux cent cinquante, à soixante, vingt et un mille neuf cents. Ça saute, sur le taximètre. Ça s'accélère à une vitesse vertigineuse. Il faut prendre le parti de n'y pas penser. Autrement, tu t'assieds et tu attends que le compteur s'arrête.

Le temps m'obsède. Quoi que je fasse. Je m'administre quelques sédatifs. J'ai quelques petites recettes, dont l'effet est de courte durée. Par exemple, les voyages. Si je prends l'avion pour aller ne serait-ce qu'à Londres, ou à Venise, qui sont deux villes qui m'envoûtent, le temps, pendant cette journée-là, s'étire. Mais dès le lendemain, j'ai retrouvé un cadre, des habitudes, l'écureuil se remet à tourner dans sa cage.

Et puis, les voyages, ce n'est pas toujours la panacée. J'en ai fait un l'été dernier qui a failli très mal finir. Je rêvais d'une croisière. J'avais conservé un excellent souvenir d'un voyage au Brésil à bord du *Pasteur*. Nous avions fait un voyage merveilleux, ma femme et moi. Cet univers clos et flottant, où tu te trouves isolé du reste du monde, où tu te prends à rêver de Jean Bart, c'est tout de même assez impressionnant, assez fascinant.

Seulement, ces treize jours passés sur le *Pasteur* ne constituaient pas une croisière, mais une traversée. Les gens n'étaient pas vacants. Ils ne s'étaient pas rassemblés sur ce paquebot pour déconner. Et le con qui fait le con, c'est d'une tristesse épouvantable.

La dernière fois, à peine embarqué, j'ai mesuré la différence et l'ampleur de mes illusions. À cause des événements de Chypre, le bateau a dû modifier son parcours. Nous nous sommes mis à faire, comme dirait Béru, du-cabotinage, le long des côtes. On usait le temps, on remplissait le contrat. Ça rouscailait au grand salon. Pour ma part, j'aimais cent fois mieux revoir Venise pour la vingtième fois que Chypre que je ne connaissais pas et pour laquelle je n'avais pas d'attirance particulière. Mais cette balade creuse – naviguer pour naviguer – me donnait une impression de vide, de malaise. Un bateau, il faut que ce soit un mode de transport, il ne faut pas que ce soit un mode de vie « passager ».

J'avais fait la sottise de prendre une croisière de trois semaines et,

au fil des jours, j'ai senti l'accablement, un matelas de kapok qui me tombait sur les épaules. Je me suis enfermé dans ma cabine, je ne voulais voir personne, j'avais bien précisé que je n'accepterais aucune invitation à la table du commandant, toutes ces conneries pour lesquelles les gens se battent, se jalourent et se haïssent. Nous nous étions arrangés pour avoir une table de deux. Car ils ont la manie, à bord, de marier les passagers. Ils font leurs tables comme un fleuriste son bouquet. Le lilas avec la rose, la médecine avec le barreau, le commerce avec l'industrie. Bref, nous avions notre table à nous, et comme les tables de deux sont les sacrifiées, on nous avait placés à côté de la desserte. C'est te dire qu'aucune odeur de crêpe flambée ne nous a été épargnée.

Mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à échapper aux cons. J'ai bien été obligé de dire bonjour à qui me disait bonjour. J'ai bien été obligé de signer les livres qu'on m'apportait. J'ai bien été obligé d'accepter de prendre un punch au bar avec qui était venu me faire la conversation. Tu ne peux pas répondre : « Je suis désolé, mais il faut que j'aille chercher ma voiture au garage. » C'est impossible puisque tu es disponible. C'est ça qui est abominable : être parmi des cons en état de disponibilité, sans possibilité de fuir. J'étais cerné par la connerie dans ce qu'elle a de plus oppressant.

Dès la troisième phrase, si j'adressais la parole à quelqu'un, je savais tout de lui : son métier, toujours brillant, ses relations, sa maison de campagne, la marque de sa voiture, la race de son chien. Tout. C'était une compétition, un m'as-tu-vuisme forcené. Les gens ne regardaient pas. Ils venaient se montrer, ils venaient se voir dans les yeux des autres. Ou s'ils regardaient, c'était pour critiquer, défoncer : « Mettre du rose à son âge, quand même ! Tu as vu ce bijou ? C'est du toc. » Les femmes entre elles se lacéraient des yeux. Tout ça dans une atmosphère d'abandon, comme si tout ce qu'on pouvait faire sur un bateau, en dehors des eaux territoriales, était mis entre parenthèses. Les partenaires n'arrêtaient pas de changer, comme dans une bourrée – c'est le cas de le dire ! C'était vraiment délirant ! Excepté mon vieil ami Marcel Karsenty, providentiellement embarqué sur ce grand yacht de la Méduse, le seul passager fréquentable était le mage Dieudonné, un personnage incroyable, célinien, mal embouché, invité à bord par erreur, parce que c'était la croisière du Zodiaque ! Il n'avait comme tenue de soirée qu'un blue-jean et des Spartiates et, sous prétexte d'horoscopes, s'est offert toutes les voluptés de l'insolence. Oui, lui et un couple qui s'aimait, qui était « beau d'amour ». Et puis si, quelques bonnes gueules tout de même, par-ci, par-là...

J'ai fait une découverte intéressante à bord, c'est que les cons, maintenant, sont équipés. Il y a un matériel à cons. Et le matériel à cons, c'est le matériel photographique. Je ne parle pas, bien entendu,

des professionnels. Mais de tous ces gens, à poil tant il faisait chaud, qui coltinaient sans arrêt sur ce bateau des charges incroyables : un appareil pour le noir, un pour la couleur, des zooms, des filtres, des grands angles, des objectifs pour quand il y a du vent, d'autres pour quand il n'y en a pas, des sacoches énormes où on range l'un pour prendre l'autre. On aurait dit des débardeurs, des portefaix. Et eux, ce n'était pas pour gagner leur croûte !

Ils étaient là dégoulinants, à ratisser tout ce qui leur tombait sous l'objectif : la cheminée qui fume, la cheminée qui ne fume pas, le commandant qui passe, le pont sans le commandant, les pigeons d'argile et ceux qui n'étaient pas en argile, le chien de la dame, la dame sans le chien, la dame et le chien. Bong. Pif. Bong. Pof. Et je te photographie ça. Et puis ça encore. On se serait cru au Japon, mais les Japonais photographient-ils le Japon ? C'était effroyable. Sans arrêt, sans arrêt entendre clic-clac, ça finit par rendre fou. Je les ai vus photographier, filmer un rocher dans la mer. Un rocher blanc crayeux, sans aucun intérêt, à deux cents mètres de là, au téléobjectif. Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse, le rocher ? Il restait pénard. Il attendait qu'on passe. Il fallait les voir rentrer de leurs excursions, ces « cons-Kodak », harassés, croulant sous leur charge – on aurait dit les bagnards du *La Martinière* – après avoir fait deux cents kilomètres en car pour aller se photographier quelques ruines. Veux-tu me dire, à quelques exceptions près, ce qui ressemble plus à une ruine qu'une autre ruine ? Ils ne se seraient pas mis dans cet état pour photographier les Arènes de Lutèce, et c'est beau, poétique et pas loin, les Arènes de Lutèce, non ? Et ils parlaient, et ils racontaient : ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils n'avaient pas vu, ce qu'ils allaient voir le lendemain, le nombre de films qu'ils avaient pris, la bonne affaire qu'ils avaient faite : « Ah ! bien moi, je l'ai payé beaucoup moins cher ! C'est là qu'il faut aller. » Ils se passaient presses, confidences et tuyaux, avec l'air satisfait de celui qui a tout vu et qui connaît tout. Et ils râlaient parce qu'on les avait fait manger à la grecque. Le tourisme, bon, mais à condition qu'on démoustique, qu'on climatise et qu'on ne les déplace pas sans Lasserre. Dieu sait si j'aime bien la bouffe, mais Dieu sait aussi que je peux m'en passer. C'était écœurant. Je pensais à cette phrase de mon vieux Jacques Lacombe, qui avait un merveilleux restaurant à Genève et qui vient de mourir dans un accident d'auto. Un jour, il était venu s'asseoir à ma table et regardait l'assistance d'un œil désabusé :

— Tu vois, notre problème c'est de faire à bouffer à des gens qui n'ont pas faim.

Nous vivons dans une société qui fait à bouffer à des gens qui n'ont pas faim. Beaucoup de nos maux découlent de cette désœuvrance, de cette espèce d'inappétence générale.

Au bout de huit jours, je me suis mis à faire une véritable dépression. J'ai dit à ma femme :

— Tu sais, je crois que je ne vais pas pouvoir tenir le coup. On va descendre à Athènes y passer trois jours et on rentrera directement en avion. Je n'en peux plus.

Mais je sentais qu'elle en avait tellement envie de son bateau, de ses vacances, de son soleil...

Et moi, j'en avais tellement marre que j'ai failli me foutre par-dessus le bastingage. Là encore, cette réaction d'ivrogne désespéré. Ce désespoir qui vient vous chercher au fond de l'ivresse et qui vous pousse au défi. Plonger en smoking dans la piscine, facile ! La rigolade bête. Nous n'y avons pas manqué. Alors-je leur ai lancé un défi :

— Cessons de plaisanter. Maintenant, c'est dans la mer qu'il faut plonger !

Ils se sont arrêtés de rire. Ils m'ont retenu.

Je l'aurais fait.

Le chiendent, quand on est un peu fou, c'est de ne pas l'être suffisamment.

On me dira, avec raison : qu'étiez-vous allé faire dans cette galère de luxe ? J'aime bien le luxe, c'est vrai, mais dans cette promiscuité, il n'était vraiment pas respirable. J'aime le luxe, je ne m'en cache pas. Comme tous les mecs qui se sont lavés le cul dans l'évier, je trouve on ne peut plus agréable d'avoir une salle de bains, avec des robinets qui brillent, une grande baignoire, des carreaux étincelants, des produits qui moussent bien, des étagères de flacons de toilette que tu renifles tous les matins et que tu mélanges à t'en saouler le nez.

J'aime bien faire joujou avec le luxe, descendre dans de grands hôtels, dépenser pour m'habiller. J'aime. Mais à condition, pourtant, de garder mon quant-à-moi, de pouvoir faire bande à part. Cela reste, au fond, un jeu. Un jeu très agréable. Car j'ai de bons rapports avec l'argent. On s'entend bien, lui et moi. Je crois qu'on se comprend. C'est justement parce que je me doutais qu'il était très agréable d'en avoir que j'ai voulu en gagner. Il te donne le pouvoir de faire quantités de choses qui te seraient interdites autrement. Et puis, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je ne peux pas me remettre à échanger des poissons séchés contre des pois chiches ! Je n'ai pas inventé ma société, j'y vis, aussi peu en société que possible.

Que je n'aie pas honte d'avoir de l'argent, c'est une autre histoire. Cela me gêne même énormément quand je pense à quantité de gens

qui le mériteraient, bien plus que moi. Moi, j'en gaspille, en vivant largement. C'est affreux à dire, mais ma seule richesse, c'est de gaspiller. Mes poubelles sont une des hontes de l'humanité. Tout ça, je le sais, ça me choque. Mais pour être tout à fait honnête, j'aime autant, tout de même, avoir de l'argent et m'accommoder de ma honte. En me disant – autre cliché – que n'étant pas un fils à papa, n'ayant hérité de rien, l'argent que je dépense est de l'argent que je gagne. Et, toujours pour me donner bonne conscience, je ne l'empile pas, je le disperse.

L'argent qu'on gagne, il faut se le faire pardonner à soi-même. Donner est une sorte de petite expiation, très douce. À cet égard, voyageant beaucoup, je suis vraiment la providence des gens d'hôtel. Non pas pour qu'ils balaient le sol devant mes pieds, ce que j'ai en horreur, mais pour faire plaisir. Quand je rentre, le soir, et que je vois le portier de nuit, derrière son comptoir, cette espèce de pilote, de gardien bien réveillé, alors que tout le monde est un peu cassé à cette heure-là, je commence par faire la causerie avec lui – et Dieu sait si j'ai horreur de bavarder ! – je lui parle pour me faire pardonner le gros billet que je vais lui donner. Si je le lui donnais de but en blanc, ça aurait..., je ne sais pas, un petit côté écraseur. Là, je crée la situation de pourboire, de pourboire somptueux, je l'y prépare en m'intéressant à lui, en ébauchant, entre nous, comme une intimité : « Ce n'est pas trop dur ce que vous faites ? Vous dormez jusqu'à quelle heure le lendemain ? Vous ne devez pas beaucoup voir votre femme ? Vous mettez des boules Quiès ? » Le type est ravi, il me raconte ses vacances aux Baléares, ses gosses, il est content de se raconter. Personne ne lui pose jamais ces questions-là. J'essaie de me faire pardonner mes caprices, toutes ces fantaisies que je m'offre basement, car je ne suis qu'un homme. Je veux qu'il fasse partie de mon luxe et je l'amène à en faire partie de bon cœur, en copain.

Quand tu as contracté cette bonne habitude, personne, ni ta famille, ni ta conscience ne peut te la faire perdre. J'ai un bon ami, très panier percé – et même panier sans fond – qui a pris une résolution héroïque, un matin d'échéances probablement. Il a demandé à son comptable – il possède une petite affaire – de prendre en main les cordons de la bourse et de lui servir une mensualité raisonnable, histoire de redresser la situation. Les accords furent pris. Les serments de respecter l'engagement, échangés.

Huit jours plus tard, mon ami, en compagnie duquel je prenais l'apéritif, me dit soudain :

— Sept heures déjà ! Il faut que je rentre : ce soir, je dîne avec mon comptable, car je veux lui demander une augmentation.

Le comptable la lui a refusée, ils se sont disputés, et mon ami l'a

renvoyé. J'aime bien cette anecdote, parce qu'elle est logique dans son absurdité.

Et morale, selon ma morale à moi.

J'ai intrigué beaucoup de mes amis en venant vivre en Suisse. Les gens qui me connaissent peu ont spontanément conclu que, gagnant quelque argent, je m'étais réfugié dans un « paradis fiscal ». Mais ceux qui me connaissent mieux, ceux qui savent que le pognon n'est pas mon souci dominant, m'ont regardé d'un drôle d'air. Je me rappelle une soirée chez Michel Audiard qui, entre deux coups de bordeaux, m'a examiné comme on examine un pote ayant mauvaise mine et a murmuré :

— T'as pas peur de devenir con, là-bas ?

Non, je n'ai pas peur, parce que, de ce côté-là, j'ai déjà fait le plein. Et puis parce que s'il est un endroit où un type peut achever de s'accomplir, c'est bien dans ce pays calme et mesuré, pudique, où chacun respecte chacun et le laisse à sa méditation. Un pays blanc, bleu, vert. Un pays d'eau et de montagnes. Un pays de silence.

J'avais besoin de silence. Besoin de mettre une frontière entre ma vie passée et ma vie nouvelle, en allant le moins loin possible. La Suisse romande, c'est la France sans la France. Un jour que je déambulais dans Genève avec Abder Isker, il s'est arrêté à un carrefour, a reniflé et a murmuré :

— C'est curieux, cette étrange France...

L'exclamation m'a frappé. Oui, pour nous, Français, la Suisse est bien une *étrange France*. Moi qui suis né pas très loin d'elle, je m'y retrouve sans guide bleu. Et l'on parle dans la campagne romande exactement comme on parle à Saint-Chef en Dauphiné, berceau de ma famille, où, depuis la ferme de la sœur de lait de ma mère, ma bonne Marie Tabardel, je vais contempler, au printemps, la tombe de ma Joséphine. Car je tiens à me recueillir de loin, pour avoir, en même temps que la pierre blanche qui la recouvre, tout le paysage où ma mère repose. Un paysage de collines et de ruines médiévales. Un paysage qui sent l'aubépine et où bourdonnent des abeilles.

Bon, la Suisse...

Je la dois à un cher ami, le romancier Marcel Prêtre, l'une des vraies rencontres de ma vie. Vingt ans de tendresse, déjà !

Quand je l'ai connu, je battais encore la dèche, lui arrivait chez moi, comme un spadassin moderne, au volant de bolides faramineux. Coureur de rallyes, chasseur de fauves, ogre de banquets, trousseur de

cotillons. Marcel représentait à mes yeux le contraire de ce que je suis, c'est-à-dire l'homme d'action. D'action directe. Il arpentait l'existence comme un hobereau son domaine, avec des bottes et une cravache. Quand il surgissait aux Mureaux, dans la dernière Alfa Romeo ou la nouvelle Mercedes 300 à cockpit ouvrant sur le dessus, c'était frère Jean des Entommeures motorisé : il lui fallait à boire et des filles. Il m'éblouissait par sa vitalité brutale, ses récits de safaris et son aptitude à déguster les flacons les plus prestigieux avec un art que lui auraient envié des commandeurs du taste-vin. À l'époque, j'écrivais pour le cinéma. Alors, je l'emmenais dans les studios, le présentais aux jeunes donzelles vacantes qui hantent ce genre d'endroit. Le présenter était facile ; tout le monde me demandait qui était cet immense gaillard au regard conquérant qui sentait la poudre et le pétrole. Et lui, l'infâme, avait un truc infailible avec les starlettes. Après avoir parlé de ses équipées africaines, il contemplait un instant sa « proie » et déclarait :

— Toi, petite, pour te faire un manteau de panthère, il faudrait cinq peaux.

C'était tout.

Mais c'était magique. Et, en fait de peau, c'était lui qui profitait de la leur.

J'adore Marcel. Il est grincheux comme un bedeau, mais quand il est « parti », tu ne peux pas t'amuser davantage qu'avec lui.

Une de nos équipées fut particulièrement délirante, et, puisque je te dis tout, je n'ai pas le droit de conserver celle-là dans mon grenier à sottises.

Nous passions quelques jours, tous les deux, dans un hôtel du Doubs tenu par un copain. Un soir, nous nous rendons en Suisse et Marcel Prêtre m'initie aux vins de son pays, il me fait découvrir le fendant, l'aigle, le dézaley, l'yvorne, le pinot noir, la dole blanche, l'œil-de-perdrix et quelques autres encore. Complètement blindés, nous débarquons dans une boîte de nuit de je ne sais quelle cité jurassienne, la Chaux-de-Fonds, peut-être ? Là, nous lions connaissance avec une petite entraîneuse blondasse. La boîte ferme. Nous décidons la fille à nous accompagner jusqu'à notre auberge de France. Il est deux heures du matin quand nous y parvenons, on rameute le village. Le copain hôtelier se lève pour nous ouvrir. Il pâlit en nous voyant accompagnés.

— Écoutez, murmure-t-il, par pitié, soyez discrets ; la sœur de ma femme, qui est religieuse, est venue passer quelques jours ici et sa chambre est juste en face des vôtres...

On promet, on jure...

Nous emmenons sur la pointe des pieds notre facile conquête dans la piaule de Prêtre – un nom de circonstance ! Une fois seuls, malgré mes exhortations, il se déchaîne, le Marcel – un bruyant dans le genre ! – il se met à jouer « Typhon sur Nagasaki ». Il renverse les sièges, pulvérise le sommier, pousse des clameurs d'éléphante en gésine, casse la lampe de chevet. Et pour parachever le séisme, il se met à hurler à en décrocher l'enseigne dans le silence onctueux... religieux de l'hôtel :

— Fous-y dans le c... à cette salope ! Fous-y dans le c..., Bon Dieu !

Le lendemain matin fut l'un des grands jours de ma vie. Je n'oublierai jamais ce petit déjeuner pris à la table d'hôte, la gentille entraîneuse aux côtés de la religieuse hermétique, le regard bouffi de Marcel, ni les figures bourrées de malédiction de nos hôtes.

Après que je me fus « suicidé », je reçus de Marcel un télégramme bref et impérieux : « Viens. »

Je suis allé chez lui, en compagnie de Françoise. Depuis nos escapades, il avait eu sa part d'emmerdes, Marcel, il avait perdu sa superbe. La vie lui avait calmé les ardeurs. Il venait de trouver une exquise Béatrice pour l'aider à se replacer sur des rails, mais se trouvait encore dans un creux de vague très profond.

Nos retrouvailles furent positives, chacun apportant à l'autre le réconfort dont il avait besoin.

Au bout de quelques jours, voyant que je me détendais, il me dit :

— Tu y tiens tellement à Paris, toi ? Tu sais qu'on n'est pas mal ici. On y vit mieux et plus longtemps !

À la fin de cette même année, je sollicitais un permis de séjour auprès des autorités fribourgeoises. Elles ont la bonté de me le renouveler depuis lors.

D'ici, je vois la vie autrement.

Je peux la considérer dans son ensemble, un peu comme je considère la tombe de ma mère depuis la terrasse de Marie.

De ma dunette helvétique, je regarde s'agiter les hommes, sur le pont.

Je sens sans arrêt que leurs communications marchent mal. Les lignes sont encombrées. On n'est pas coupé, non, ce n'est pas l'isolement absolu, mais tu captes difficilement, il y a de la friture, il y a du brouillage. Tu perçois des échos du monde, de ses vociférations, de sa musique, et tu ne sais pas par quel bout attraper tout ça, comment faire un tri.

Les hommes refusent, la plupart du temps, l'idée qu'ils sont seuls. Ça les effraie et ils se groupent pour se sentir au milieu d'autres. Mais ils se groupent mal, parce qu'à l'intérieur de ces cellules, de ces associations, ils se comportent en hommes seuls. Ils macèrent dans leur égoïsme, leur avidité. S'ils prenaient vraiment conscience de leur solitude, de la force qu'elle communique, ils seraient, inévitablement, projetés vers une ouverture. Leur solitude irait s'emboîter dans d'autres solitudes.

La solitude intérieure, c'est la condition même de l'homme. Elle ne me quitte pas, elle ne m'a jamais quitté. Où que je sois, avec qui que je sois. Même quand je fais l'amour. Peut-être est-ce à ce moment-là, au moment de cet acte d'amour qui se voudrait extase, qu'elle est la plus désespérée ; la plus désespérante. Le plaisir, c'est la solitude qui explose pour retomber en solitude. C'est le violon éclaté d'Arman reconstitué dans un bloc, mais dont chaque morceau est un morceau de solitude.

Il n'y a pas d'autre moyen de s'en défendre que d'aimer. Ou tu aimes, ou tu te butes. C'est tout, il n'y a pas d'autres remèdes à la vie. Aimer ou te suicider, ce sont les deux seuls et uniques actes qui te soient permis. Ma vie je la détiens, je la possède, j'en suis maître. Ce qui me rend fort, c'est que je me sais capable de la faire cesser à tout moment et quand bon me semblera. J'ai la solidité d'un homme qui dispose réellement de lui.

La certitude d'être seul, d'être en circuit fermé, me projette sans arrêt contre les gens. C'est une solitude pilonnante : elle me pousse à tendre la main, à ouvrir le cœur, à voir, à gueuler, elle est génératrice de pitié, de colères. C'est, je crois, une solitude de bon aloi.

Ce qui me peine, ce qui m'alarme, c'est que les hommes éprouvent

une sorte de honte à être bons. Ils sont bons malgré eux. C'est une incongruité qui leur échappe. La bonté, chez eux, reste furtive. Ou alors ils la pratiquent collectivement, avec des drapeaux et des camions sur lesquels c'est écrit en grosses lettres. La bonté individuelle les gêne. Quand on dit de quelqu'un qu'il est bon, c'est presque péjoratif. C'est un peu comme si on avait dit : « C'est un pauvre type. »

Quand il m'arrive de prier, car il m'arrive sans bien savoir d'ailleurs de quel côté part le message, d'avoir des élans de l'âme, des besoins – l'âme aussi a son hygiène – quand il m'arrive de prier, je demande que mes enfants soient justes et utiles. Ce sont les mots qui me viennent : justes et utiles. J'ai essayé de faire de ces deux notions ma propre règle. La justice... je crois, que de ce côté-là, je dois avoir la moyenne.

Utile ? Ça, je n'en sais rien. Je ne suis pas assez généreux. J'ai eu, un moment donné, le sentiment que j'allais devenir un type bien. Lorsque j'ai adopté Abdel, un petit Africain, j'ai connu une période de bien-être mental, spirituel, moral. Une adoption, c'est tout de même un sursaut. J'ai connu un bien-être que je ne soupçonnais pas.

Et, dans la foulée, j'ai envisagé d'aller beaucoup plus loin. J'ai envisagé de fonder une maison pour une vingtaine de gosses et d'y consacrer ce que je gagne. Pendant plusieurs mois, cette idée s'est développée, s'est installée. Je connaissais, pour la première fois de ma vie, la plénitude, la paix du cœur. J'ai compris que ce devait être une forme de bonheur. Et puis je ne sais pas ce qui s'est passé, un vilain déclic, mon égoïsme a repris le dessus. Le côté « je ne vais plus pouvoir écrire tranquillement, tout ça va me tomber sur les côtelettes, on va m'emmerder à chaque instant, je vais déclencher quelque chose qui me filera des coups de bâton sur le poignet pendant que j'écris... » J'ai eu peur. Peur pour ma tranquillité, peur pour mon cocon. Ma faim d'égoïsme a repris le dessus, mes dents ont repoussé, et ce beau rêve s'est mis à flétrir en moi.

J'ai renoncé. Honteux, mais soulagé, salement soulagé. Quand je vois un homme comme Raymond Kaiser qui a fondé Terre des Hommes, je suis accablé de n'être que ce que je suis. On imagine une sorte d'apôtre, un abbé Pierre mitigé de docteur Schweitzer, un saint Vincent de Paul avec un poil de Jésus-Christ, si j'ose dire. Ce n'est pas ça du tout. Kaiser est un homme en colère, c'est un homme teigneux, c'est un homme grincheux. C'est un type qui marche à la misère comme tu marches sur un adversaire : pour lui casser la gueule. Et c'est ça qui fait son efficacité. C'est comme cela qu'il arrive à arracher à la faim, donc à la mort, des milliers de gosses. Il gueule, il tonne ; il fait honte aux gens. La première fois, les dons pleuvent, la deuxième fois, ça rechigne, la troisième, ça ne vient plus. Il fait de la retape,

comme ça depuis des années et il fatigue, il le sent bien. Il m'a dit récemment en revenant du Bengla Desh :

— Je viens de voir mes gosses là-bas. J'ai pris la résolution, si un jour je n'arrive plus à les assumer, de me tuer.

Je sais qu'il le fera, car, pour lui, la vie sera terminée. Terminée par une faillite, dont un homme de cette trempe ne peut pas se remettre.

Il vit grâce aux journalistes qui, de temps en temps, font un article sur Terre des Hommes pour aller tisonner la pitié des gens. Il a besoin d'eux. Eh bien, un jour, à une conférence de presse, je l'ai vu entrer dans une colère noire, agresser tous ces braves garçons qui étaient venus pour l'aider :

— Vous n'avez pas honte de passer dans vos journaux toutes ces pages sur le sport, sur un con qui a manqué un but, alors que mes gosses sont en train de crever, qu'on les brûle au napalm, qu'on les suspend à des arbres !

Les journalistes étaient complètement interloqués. L'un d'eux a quand même fini par lui répondre qu'un journal était une affaire commerciale, qu'un rédacteur n'était pas libre d'imposer ses sujets, que, de toute façon, s'il y avait une rubrique quotidienne Terre des Hommes, personne ne la lirait plus et qu'il valait mieux frapper un grand coup, de temps en temps. Kaiser a fini par se calmer. Mais cela donne la mesure de l'homme.

Quand Abdel est arrivé chez moi, il avait onze ans, il pesait dix kilos, il avait le menton soudé à la poitrine et ressemblait à un hippocampe. Il a passé des mois dans les hôpitaux. Les gens me disaient :

— Pourquoi essayer de le prolonger ? Tous ces traitements, ces souffrances qu'il endure, pourquoi ? Vraiment, il y a des cas où l'euthanasie, quand même...

Abdel, notre gentil bonheur couleur réglisse.

Un soir, rentrant de l'école, il m'annonce, hilare :

— On m'a raconté une bonne blague, papa. Tu sais pourquoi il existe du chocolat blanc ? C'est pour pas que les Noirs se mordent les doigts quand ils en mangent !

J'ai ri, il le fallait, et lui ai dit :

— Moi, je vais t'en raconter une autre. Sais-tu pourquoi il existe du chocolat noir ? C'est pour pas que les Blancs se mordent les doigts quand ils en mangent.

Il a pouffé :

— Celle-là, je vais la raconter à mes copains.

— C'est ça, raconte-leur...

Pourquoi Abdel ?

Je l'ai déjà expliqué maintes fois, en d'autres occasions. Mais lorsqu'on dit tout on est obligé de redire... Un jour que nous attendions de la famille à l'aéroport de Cointrin, Françoise et moi, nous avons assisté à l'arrivée d'un charter plein de petits Vietnamiens. Le plus âgé n'avait sûrement pas six ans. Ces enfants aux visages ronds, aux yeux bridés et qui pleuraient. Ces enfants jaunes, égarés, ahuris par leur long voyage, qui débarquaient dans un monde inconnu, nous ont ravagé le cœur. La misère, tant qu'elle est théorique, tant qu'elle reste abstraite, tant qu'elle ne s'exprime que par des chiffres, passe au-dessus des consciences. Mais si elle se visualise, alors, là, elle blesse. Nous sommes tous des saints Thomas : que les plaies existent, on s'en fout, ce qu'on veut, c'est mettre le doigt dedans, pour être sûr.

Deux jours plus tard, nous adressions une demande à Terre des Hommes.

On nous a convoqués, fait subir un questionnaire et remplir des paperasses.

Ensuite, le silence.

Nous avons fabriqué ma Joséphine II pendant que notre dossier accomplissait sa trajectoire et nous sommes allés la faire à Paris. Quand elle a eu atteint l'âge avancé de quatorze jours, nous sommes revenus en Suisse. Comme j'ouvrais la porte, le téléphone sonnait. C'était somme toute Abdel qui appelait. Ils sont nés pour nous à deux semaines d'intervalle, Abdel et Joséphine, ce qui est rare chez des jumeaux !

Autre chose aussi provoquait le scepticisme de certains, c'était ses origines. « Avec son hérédité, c'est un mauvais service à lui rendre que de vouloir l'inclure dans notre société. »

Probablement, mais pas dans le sens qu'ils entendaient, ces doctes bons apôtres.

Il pigeait très vite, Abdel. Par exemple, le second jour de son installation chez nous, il tombe en arrêt devant mon poignet gauche et s'écrie :

— T'as pas la même montre qu'hier !

— En effet, j'en ai changé.

— Alors, tu as deux montres ?

— Ben oui, tu vois.

— Donne-moi z'en une !

— Pourquoi, puisque tu en as déjà une toi-même ? (un cadeau d'une visiteuse de Terre des Hommes, et il ne savait pas lire l'heure !)

— Ça m'en fera deux ! exulte-t-il.

Je l'ai pris sur mes genoux.

— Écoute, Abdel, si je te donne une de mes deux montres, tu en auras deux et moi plus qu'une. Moi, j'ai travaillé pour les avoir et je suis le père. Alors, qui de nous deux doit avoir deux montres, toi ou moi ? »

Il a ri, m'a embrassé :

— C'est toi, papa !

Et tout s'est mis en ordre – notre ordre – en un temps record. Il gobait notre merveilleuse civilisation, comme un petit phoque du poisson séché.

Nous lui avons appris à manger, à dormir (il tombait du lit dans les débuts, ayant l'habitude de coucher à même le sol). Bref, il s'est laissé placer dans un gentil carcan de convenances taillé à ses mesures.

Et je sens qu'il y est à l'aise.

Chaque année, ou presque, nous l'emmenons dans son village (quasi tribal) d'Afrique. Car il a encore sa mère. Notre premier voyage... Tu ne peux pas savoir... Cette arrivée, il faut l'avoir vécue. On les avait prévenus de notre venue, et une foule extraordinaire nous guettait. Lorsque j'ai débouché dans un nuage de poussière dorée sur un petit terre-plein galeux, au sol ocre, il n'y a eu qu'un seul cri, ce cri guttural produit par la glotte, qu'on pousse, là-bas, pour marquer la liesse. Notre 404 de location a été cernée par une mer noire, vingt têtes ont passé par l'ouverture des portes. Nous avons eu peur de ces cris, de ces yeux blancs, de ces dents carnassières... Peur de l'ampleur de cette joie collective.

Enfin, ils se sont écartés. Une vieille femme vêtue de blanc – couleur de la joie – s'avavançait, majestueuse, et les autres la laissaient passer. Abdel est descendu, elle l'a happé d'un grand geste vorace, l'a pressé contre elle longuement. Et elle pleurait comme toutes les mamans du monde. Elle l'a repoussé, sans le lâcher, pour le regarder, le vérifier. Elle comprenait qu'il était sauvé. Alors elle m'a ouvert les bras et m'a étreint ; ensuite, ça a été le tour de ma femme. Puis elle a dit quelque chose à un gros homme qui l'escortait – l'oncle d'Abdel – et qui ressemble à un Béro noir. J'attendais la traduction. L'homme me l'a donnée, avec un grand sourire radieux :

— Elle dit qu'elle te le donne !

J'ai bêtement balbutié « merci ».

Franchement, ça valait le voyage.

Il a, aujourd'hui, seize ans, il fréquente l'École internationale, il fait du sport, il joue de la batterie, il est joyeux, il est drôle, il est heureux.

— Qu'est-ce que ça va changer ? Ils sont des millions comme ça ! m'objectent encore quelques belles âmes imbéciles.

Ça change beaucoup. À preuve : mon fils et ma belle-fille viennent d'adopter une petite Coréenne. Il n'y a pas que la vérole qui se propage ! En voilà deux de casés. À vous de jouer, les gars !

Il en reste !

Seulement, moi, je ne suis pas quitte. Au contraire, cette affaire n'a fait que m'ouvrir des perspectives. Je sais qu'en vivant autrement, j'aurais pu faire beaucoup plus. Je me suis mis au pied du mur et je me suis pris en flagrant délit d'égoïsme. C'est par veulerie que je ne mets pas mon projet de maisons d'enfants à exécution, que j'y ai renoncé. Au lieu de le mener à bien, j'ai acheté des tableaux qui me plaisent. J'avais pourtant compris que cette adoption ne devait constituer qu'un début, ouvrir une porte, derrière laquelle du monde attendait, et j'ai dit : « Non ! C'est complet, on ne prend plus personne. » Et j'ai refermé.

Au lieu de faire du bien, j'ai donc acheté des tableaux. J'ai toujours aimé la peinture, j'ai toujours aimé rencontrer des peintres. Contrairement aux littérateurs, ce sont des gens sains. Un peintre, c'est un manuel, ce n'est pas un maniéré de l'esprit, un tourmenté de la coiffe. Un peintre, c'est solide. Il y a, bien sûr, des exceptions, il y a, là comme partout, des grosses tranches. Mais ceux que je connais sont des gens que j'aime. Je retrouve en eux quelque chose que je sens en moi : un certain goût de la sincérité, de la simplicité.

Ce qu'ils créent est direct : prendre de la couleur, la mélanger, l'étaler, ce sont des actes francs. Une phrase, ça se prépare, ça se figole, ça se construit, ça s'assemble, ça a des cheminements obscurs. Ça n'a pas le côté triomphal, immédiat de la peinture, où la vérité apparaît dès que la tache est posée sur la toile. C'est pourquoi, d'ailleurs, les commentaires sur la peinture me hérissent. J'aurais envie, moi aussi, que l'on mette des écriteaux : « Défense de déposer des ordures au bas de cette toile. » C'est généralement illisible et honteux.

La peinture m'enchant. Je ne sais pas dessiner, je ne sais pas peindre, mais, par moments, j'ai besoin de foutre de la couleur sur quelque chose. Je suis sûr de garder toujours l'émerveillement que j'ai

eu devant le surréalisme. René Magritte a été l'un des événements de ma vie intellectuelle. Je l'ai découvert, comme on découvre un philosophe. Magritte, comme Sartre, a infléchi ma façon de penser. Il a eu presque autant d'impact sur moi que Céline.

La notion de son œuvre est plus évidente encore dans un livre où elle est reproduite que sur la toile elle-même. Généralement, un peintre n'est pas fait pour être imprimé. Lui, c'est le contraire. La peinture, chez Magritte, est secondaire. Ce que je dis là devient évident lorsque l'on voit où il peignait. Pour te donner une idée du culte que je lui voue, moi qui ne ferais pas un geste pour avoir un autographe de quiconque, j'ai fait le voyage de Bruxelles pour aller voir Mme Magritte. Elle m'a montré l'endroit où il peignait : ce n'est pas un atelier, c'est un cabinet de travail, un bureau. Il travaillait d'ailleurs en costume de ville, cravate et veston. Un pinceau ou une plume, c'était, pour lui, la même chose.

L'autre peintre qui m'a bouleversé, c'est Gnoli, Domenico Gnoli. Il est impensable que je sorte ce livre sans parler de lui.

À mes moments gagnés, j'essaie d'écrire un essai sur Gnoli pour expliquer l'envoûtement dans lequel il me plonge, l'expliquer sobrement, simplement, sans trahir par des mots la qualité rare et intense de mon émotion.

Gnoli est mort à trente-sept ans, il a très peu peint, à peine deux cents toiles, qui, aujourd'hui, valent des fortunes, bien qu'il n'y ait pas cinq cents personnes au monde qui connaissent son nom. Il est considéré comme le père de l'hypermagisme. Il était très impressionné par Magritte, comme Magritte l'était, lui-même, par Chirico. Ces trois noms forment une chaîne.

Ce qui m'a bouleversé chez Gnoli, c'est le silence de sa peinture. Tout tableau ne se contente pas d'être visuel, il est également sonore. On entend un tableau, il est source d'une émotion qui ne s'accompagne pas de silence. L'ouïe n'est pas bloquée parce que la vue est exaltée, au contraire. Gnoli est étonnant parce que, brusquement, il vous introduit dans le monde du silence. Devant une toile de Gnoli, on a l'impression d'avoir la tête sous l'eau. Il n'y a plus aucun bruit, tout semble fini. C'est totalement envoûtant. Lui, en opposition à Magritte, ne supporte pas la reproduction. Sa magie étant la « surdimension », elle disparaît à la reproduction qui, nécessairement, réduit le format de l'œuvre. Il a peint des toiles de deux mètres sur trois pour traiter des sujets aussi amorphes qu'un bout de tissu, la pointe d'une chaussure de femme, une mèche de cheveux. Cette démesure fait de l'objet un univers onirique, et c'est de ce gigantisme même que naît le silence dont je parle.

Les toiles de Gnoli sont terribles parce que, pour qui sait y pénétrer, elles conduisent à l'au-delà, tout comme le miroir de Cocteau. Mais elles ne laissent pas passer tout le monde.

Gnoli est mort à New York, où il s'était rendu pour sa première exposition. En disparaissant, si beau, si jeune, si loin de Rome, c'est comme s'il avait contresigné son œuvre, c'est comme s'il avait donné quitus de ses deux cents toiles. « Lu et approuvé. » Et il est mort.

Il est assez surprenant de ma part que j'ai eu envie d'approcher ces deux morts : Magritte et Gnoli. Je suis allé à Bruxelles, et je suis allé à Rome voir la mère de Gnoli, qui est une femme sublime. Elle ne vivait que pour son fils, elle continue à ne vivre que pour lui, pour faire connaître son œuvre, pour la faire comprendre. J'ai chez moi un buste de femme, une partie de buste : on ne voit que les deux seins, l'amorce du ventre, tout cela gigantesque. Je l'ai su avant de l'avoir vue, c'est la Mamma. La mienne et la sienne, la fécondité.

Mais le plus sublime de son œuvre est, pour moi, un nœud papillon, à rayures rouges et jaunes, le centre d'un nœud papillon qu'on devine sur un mètre cinquante de haut et deux de large. Je pourrais passer ma vie à le contempler. Il s'en dégage une émotion indescriptible, quelque chose de terrifiant... La vie, c'est quoi ? C'est le nœud papillon de Gnoli, à la fois extraordinairement quotidien et funèbre. C'est un instant qui s'éternise. C'est immobile, c'est silencieux pour toujours. C'est la mort.

La Mort...

Tu sens que l'échéance se rapproche à toute allure. Ce qui te paraissait avoir de l'importance quand tu étais loin du précipice en a de moins en moins à mesure que tu t'avances. J'ai le guignol qui cogne comme un dingue, par moments. Les cardiologues me rassurent en me disant que c'est nerveux, que Clemenceau qui souffrait de ça est mort à quatre-vingt-huit ans. Je veux bien, quoique je ne vois pas le rapport entre Clemenceau et moi. Mon guignol ne m'empêche pas d'ailleurs de pédaler comme un dingue sur un vélo à dix vitesses acheté à Milan chez le fournisseur d'Eddy Merckx.

De la mort, je crois avoir pris mon parti. C'est plutôt son aspect... matériel qui me préoccupe. Se dire que, malgré toutes les dispositions, toutes les précautions qu'on a prises, même dans une famille qui s'entend bien, il peut y avoir des froissements, des grincements, me rend triste. Être un prétexte à fâcherie ! J'en mourrais une seconde fois ! L'idée, aussi, de laisser un cadavre et la mascarade qui s'ensuit. J'ai bien recommandé à ma femme : « Aussitôt que... un drap sur la gueule et fouette cocher ! » C'est au fond assez égoïste de vouloir priver mes contemporains de la satisfaction de contempler un mort. Le vivant qui regarde le mort se sent supérieur, comme le monsieur qui

sort du cinéma se sent supérieur à celui qui fait la queue pour y entrer. Et il l'est ! C'est bien la seule supériorité que l'on puisse avoir en ce monde !

Je me souviens d'avoir été convié aux funérailles d'un chien. Peut-être m'en est-il resté quelque chose... j'avais un ami producteur de cinéma, marié, mais sans enfants. Ce couple exquis avait reporté tous ses sentiments de père et mère frustrés sur un caniche qui s'appelait Ralph. Un matin, à six heures, cet ami me téléphone en larmes :

— Ralph est mort cette nuit.

Je lui fais répéter.

— Qui est mort ?

— Mon chien. Tu es un ami. Viens. Ne nous laisse pas seuls.

Il gelait, je dérape sur le verglas et j'emboutis une voiture en allant l'assister. Je finis par arriver. Je les trouve, lui, sa femme et sa belle-sœur, en deuil. En larmes et en deuil. Prostrés, le visage enfoui dans des mouchoirs.

— Nous avons téléphoné à Animal Service, les pompes funèbres pour chien, tu sais ? (Non, je ne savais pas.) Et nous les attendons pour la mise en bière. Nous avons commandé ce qu'il y a de plus beau.

Le téléphone sonnait au milieu des larmes. Animal Service voulait savoir à quelle heure ils pouvaient apporter le cercueil, si l'on voulait une inscription dessus...

— Oui, oui, bien sûr.

— Qu'est-ce que vous voulez mettre ?

— Ralph. R-a-l-p-h, suivi de notre nom de famille.

Ces larmes qui coulaient créaient une telle psychose de chagrin que moi, qui suis un pleureur, un professionnel du pleur – ma licence de pleureur je l'ai acquise avec Charlaix – je me suis mis à pleurer aussi.

Vers le coup de midi, ces messieurs des pompes funèbres ont amené une boîte sublime, capitonnée, avec des clous, des poignées, des plaques. Quand on a mis le chien en bière, la femme de mon ami s'est évanouie. On l'a transportée dans sa chambre, on a appelé le médecin qui est arrivé très vite et lui a fait une piqûre, n'osant pas rigoler en voyant tous ces visages en larmes mais se disant vraiment qu'il était tombé chez des cinglés.

L'enterrement était prévu pour trois heures. À une heure, je commençais à avoir une faim torturante. Mon ami a eu une lueur, à travers son chagrin.

— Tu as peut-être envie de manger ?

Et moi, hypocrite :

— Non, non, penses-tu ! Dans des circonstances pareilles !

— Mais si, il faut bien que tu manges, toi !

— Écoute, vraiment, c'est plutôt vous qui devriez vous sustenter. Vous n'allez pas tenir le coup...

Je n'avais qu'une idée : les emmener au restaurant du coin. Elle n'a pas voulu venir. Lui a demandé une tranche de jambon de Bayonne qu'il a laissée dans son assiette. Moi, n'osant pas trop montrer mon appétit, je me suis contenté d'un steak au poivre garni de frites que je me suis entièrement cogné en faisant mine de chipoter. Et nous sommes rentrés pleurer en attendant le fourgon : c'était une Juva 4 noire ; nous l'avons suivie jusqu'au cimetière de Thiais. La cérémonie s'est déroulée par un froid glacial, la bise soufflait, c'était sinistre. Mon ami, qui était plutôt près de ses sous, est allé au bureau commander une tombe de marbre et distribuer les pourboires à la ronde. Je suis rentré chez moi brisé par l'effort que j'avais fait pour me mettre à l'unisson. Par ce sentiment de honte, aussi, de sacrilège, d'avoir vu enterrer un chien comme un enfant.

Je savais bien que c'était triste pour eux. Mais enfin ! Je leur avais dit tout ce qu'on pouvait dire en pareilles circonstances et notamment :

— Vous devriez en reprendre un autre...

— Oh ! Jamais, jamais ! Il n'y a eu qu'un Ralph dans notre vie, il n'y en aura pas deux.

Huit jours plus tard, je téléphone à mon ami, la voix mouillée, pour prendre de ses nouvelles. Et j'entends la sienne, claironnante :

— Tu sais, finalement, on en a repris un autre. Et on l'a appelé Ralph. Si tu savais ce qu'il est mignon ! Il faut que tu viennes le voir. Ce qu'il est drôle ! Tu as fini, Ralph, tu as fini !

Bon, c'était une parenthèse. Mais j'ai l'impression d'avoir fait le ménage. Il faut beaucoup de temps pour le faire. Je crois avoir atteint une certaine sérénité. J'ai en somme bien davantage peur de la vie que de la mort. Il y a quand même, dans la mort, une sorte de curiosité qui va être satisfaite. Tu attends une réponse. Cette réponse, tu vas l'avoir. Tu te mets en posture de l'avoir. Quoi qu'il arrive, tu dois, quand même, obtenir une réponse. C'est la dernière aventure. La seule.

Pourquoi il s'est tiré un coup de fusil dans la gueule, Hemingway, l'aventurier ?

Parce qu'il ne lui restait plus que cette aventure à vivre : sa mort !

Quelle que soit la fin, aussi rapide soit-elle, aussi imprévue, je crois qu'au moment de la basculade, tu dois avoir un éclat de vérité.

Peut-être est-ce une confuse notion de Dieu ? Je n'ai pas la foi. Enfin, pas la foi conventionnelle. Ainsi, je n'aspire pas à une vie éternelle. Pour faire quoi ? Écouter du luth ? J'aime pas la musique de chambre. Mais si j'avais une prière à articuler, je dirais : « Mon Dieu, je ne crois pas en vous, mais je vous crois. »

J'ai un ami prêtre. Il a ce qu'on appelle encore, je ne sais pourquoi, des idées avancées. Il aimerait voir remuer l'Église. Et il fait ce qu'il peut pour la faire bouger. C'est parce qu'il a la foi, dit-il, qu'il conçoit la vie mouvante, les arguments interchangeables, réversibles : d'un côté la fourrure contre le froid, de l'autre l'imperméable contre la pluie. Il m'expliquait, un jour, ce qu'est la foi, pour lui.

— Tu es à table, chez toi, tranquille, en train de regarder la télévision. On sonne à la porte. Et tu trouves devant toi un type visiblement dérangé. Tout dans son accoutrement, son expression, indique le déséquilibré. Il te dit d'une voix haletante qu'il y a, dans ta cave, une bombe prête à exploser. Qu'est-ce que tu fais ? Je te jure que tu ne pourras pas t'empêcher de descendre à la cave. Tu sais que tout cela est faux, impossible, que personne n'a pu entrer dans cette cave, mais tu vas descendre. Moi, je te dis que Dieu existe. Alors descends tout de même à la cave pour voir si c'est vrai.

J'ai toujours pensé, en effet, que nier Dieu était bien fatigant du moment que son existence n'est pas prouvable. Non, je n'ai pas la foi, telle qu'on la définit. Peut-on répondre de ce flou qui est en chacun de nous et qui nous garde pour le mystère ? Mais je suis disposé à admettre l'existence d'un être suprême, agissant dans la vie, agissant sur notre vie. Les gens essaient de s'ouvrir un compte Paradis, ils font des économies pour leur retraite de l'au-delà. Il y a maldonne. Il faut se servir de Dieu pendant que l'on est vivant. S'il y a un Dieu, il est avant tout sur terre. Et s'il est également au ciel, quel meilleur paradis pourrait-il nous proposer que la paix du néant ?

La mort n'a pas de sens. Son sens est de n'en pas avoir. Son sens, c'est d'être cette espèce d'instant, d'accident dans l'histoire cosmique. La vie est faite d'accidents. La mort est un simple accident qui n'implique rien, qui ne mène nulle part, qui ne débouche sur rien. Mais je crois que, pendant notre passage, nous sommes des dieux. Des dieux qui forment un dieu. Des dieux qui ne savent pas se mettre en exploitation. Les gens ne se prennent pas pour le Bon Dieu, ils se prennent pour des hommes, ils se prennent pour eux, c'est bien leur seule modestie ! Se prendre pour le Bon Dieu serait d'avoir conscience de cette spiritualité qui est en nous, de cette force secrète dans laquelle nous ne puisons pas assez.

Qu'est-ce que je sais de l'homme ? J'ai promené des regards et puis c'est tout. Pourtant, je suis convaincu que l'homme a des réserves qui

font de lui un dieu vivant. Il porte en lui sa propre énergie, il peut marcher à transistor, et il s'acharne à se brancher sur le courant électrique. Il possède des piles qui se déchargent sans qu'il s'en soit jamais servi. J'ai conscience, en me sachant irrémédiablement seul, autonome, de disposer d'une force qui me préserve non de la mort, mais de ces maléfices quotidiens dans lesquels la plupart des gens butent et culbutent et qui s'appellent nous tous.

Mourir m'angoisse pour ceux que je laisserai derrière moi et qui auront à mourir après moi, cela ne m'angoisse pas personnellement. C'est vieillir qui est immoral, dégradant. Je n'arrive pas à me soumettre. J'ai accepté de mourir, vieillir est, pour moi, inacceptable. Cette vieillissure qui te corrode, qui te ronge doucement, est tourmentante. L'âge s'infiltré, s'insinue, les années te rentrent dedans comme une inondation que tu n'arrives pas à colmater. L'âge est une inondation. Je ne peux pas arriver à la trouver normale. Je parle de vieillissure physique, car le corps se ruine beaucoup plus vite que l'esprit. Ce truc qui perd ses feuilles, ses tifs, qui bedonne, qui s'essouffle, qui déconne, qui est plein de maux, de misères, c'est insupportable. Ce qui reste à espérer, c'est un sursis. Le sursis donné par le décalage entre la dégradation physique et la dégringolade intellectuelle et morale.

J'ai le cœur qui bat trop vite, mais je n'ai pas l'âme qui bat trop vite. Ma pensée ne bat pas trop vite, au contraire, elle se calme. Elle prend des pulsations de champion, ma pensée, elle a le pouls d'Anquetil ! J'en suis à ce point de jonction où la décrépitude physique s'amorce mais où la plénitude intellectuelle peut encore se réaliser.

Cette jonction, je ne voudrais pas la rater. Et je me sens à l'orée de ce moment. Je m'aime mieux maintenant qu'autrefois, je suis mieux dans cette enveloppe qui a déjà fait de l'usage, qui commence à se biscorner. Je me sens générateur d'une certaine énergie, d'une certaine force, d'un certain élan. Je me sens, surtout, disponible. Cette disponibilité, c'est le côté positif de ce que l'âge m'a apporté. Disons que c'est la compensation du vieillissement. Je suis à la fois le port où la mer cesse de faire la méchante et le gros cargo fatigué qui entre, tout éraflé et dont il faut repeindre la coque. Ce n'est pas négatif.

C'est pourquoi j'aimerais être assuré d'écrire encore pendant cinq ans.

Mais je voudrais profiter de ce moment pour foutre le paquet, pour faire une œuvre qui demande des forces. Pas un livre. Pas *mon* livre : des livres, d'autres livres. Il n'est plus temps de fiche en l'air une recette aussi éprouvée que les San-Antonio, mais je suis vraiment décidé à aller plus loin, quitte à décevoir une partie de mes lecteurs. Je peux prendre ce risque. Arrêter San-Antonio ? Non. Je ne l'envisage

pas. En tout cas, ce n'est pas une décision que je puisse prendre délibérément. Il se peut qu'un jour je me réveille en me disant : « Cette fois, c'est ça que j'ai envie de faire. Ça, de telle façon et pas autre chose. Fini San-Antonio ! C'est possible, c'est très possible. Peut-être, au fond, est-ce une chose dont je rêve confusément. Ne plus avoir envie d'écrire des San-Antonio, parce que j'aurais envie d'écrire autre chose et que cette envie serait si forte, si impérieuse, qu'elle me contraindrait à abandonner cette mine pour l'inconnu, oui, ça serait formidable.

Ce livre aura eu, pour moi, un rôle déterminant. S'enfermer pendant huit jours avec la volonté de se déboutonner, d'essayer de tout dire, de se mettre à nu jusqu'à s'en arracher la peau de l'âme, d'aller au-delà de soi-même, en se grattant pour voir s'il n'y a pas quelque chose qui est resté au fond de la fourrure, fût-ce un morpion, c'est un joli moment.

La vie, c'est quoi ? C'est des moments. Je n'attends pas autre chose. On peut attendre quelqu'un et je l'ai trouvé. C'est Françoise. Je ne crois pas désormais que quelqu'un puisse encore modifier ce que je suis au terme de ces cinquante années. Ces cinquante ans de rencontres, où s'est opérée une sélection d'êtres, constituent, bon gré, mal gré, ma vérité. Je n'y peux plus rien changer. Le destin, je le répète, c'est ce qui arrive, ce n'est pas ce qui aurait pu arriver. Et c'est très peu, pour moi, ce qui pourrait arriver. Il me manque sûrement quelque chose. Mais le désenchantement est, chez moi, organique. La mécanique aurait sûrement mieux marché si on y avait adapté, je ne sais pas quoi, une petite roue dentelée, un ressort de plus ?

J'ai un poste de télévision certainement unique au monde, une sorte de globe en plexiglas qu'un jeune artisan suisse m'a fabriqué. Il est venu me trouver, un jour, rempli d'enthousiasme :

— Je vous affirme qu'un poste de télévision est une œuvre d'art. Pourquoi le cacher ? Pourquoi toujours chercher le meuble dans lequel on pourra le dissimuler ?

C'est vrai, un poste on s'ingénie toujours à lui mettre des jupons ou des survêtements d'église ou à l'enfourer dans un coffre.

— Tous ces rouages, ces fils, ces bobines, c'est fascinant. Il faut les montrer. C'est d'une beauté étonnante.

Il m'a convaincu et il m'a construit, en effet, une boule sublime, transparente, où par conséquent tout est apparent. Elle n'avait qu'un défaut, elle chauffait. Il avait bien prévu, à l'arrière de la boule, une aération. Un panneau arrondi se relevant comme la visière d'un heaume. Mais comme c'était insuffisant, il a fallu installer un

ventilateur à l'intérieur.

La vie a fait de moi ce poste de télévision sans ventilateur. Je chauffe, je chauffe, je chauffe. Et je chaufferai toujours parce qu'il n'y a plus de place dans ma sphère pour ajouter le ventilateur. Je ne le crois plus, je ne l'espère plus. Je suis un bonhomme qui s'applique à mettre tous ses rouages en vitrine. Elle est belle, cette télévision, c'est beau un homme avec toutes ses pauvretés, ses misères, ses qualités, ses défauts, ses dons, ses scories. Je m'expose, je me suis exposé dans ce livre : voilà un exemplaire d'homme. Et puis je me frappe la poitrine et je me dis : « Merde, il aurait fallu un ventilateur ! »

C'est ça le désenchantement. Attendre toujours d'aller ailleurs, de faire autre chose, de vivre un autre moment. Je suis comme un bigorneau qu'on ne parvient pas à extirper entièrement de sa coquille. Il reste toujours quelque chose au fond. Tu te poses des jalons, comme ça tout au long de ta vie, tu te fais des promesses, et puis arrive l'instant où le temps de ces promesses est révolu. Tu te dis : « Ah bon ! » Et tu attends l'instant suivant.

Il y a des moments qui me stupéfient. C'est le mot, je suis stupéfié. « Mon Dieu, que je suis bien, que je suis heureux, quelle harmonie totale, quelle conjugaison de bons hasards, de forces bienveillantes ! » Brusquement, le destin te met un *moment* dans les bras, tu ne sais pas à qui dire merci, tu renifles, tu ne vois personne.

Cela arrive, c'est rare et prodigieux...

Cela repart.

Tu restes.

S'il y a une chose que je reconnaisse comme réussie dans ma vie, c'est ma famille. Plus exactement, je ne peux pas souhaiter une meilleure réussite, en fonction de ce qui était possible. Rend-on jamais quelqu'un heureux ?

J'en reviens toujours, inexorablement, à ma famille parce que c'est tout de même le cep de vigne, c'est le tronc d'arbre. Tout le reste, ce sont les rameaux de l'existence, que l'on coupe au printemps. Les amis, les amours éphémères, les rencontres d'un instant, les enthousiasmes, on les taille. Certains disparaissent, les autres rendent le tronc plus solide, plus vivace. Le tronc, lui, est dans le sol, ses racines s'agrippent, poussent de plus en plus loin et profond. Il est rare qu'un arbre meure par les racines. Il faut qu'un salaud de bulldozer soit venu les trancher. Il meurt par le côté étalé dans la vie.

C'est terriblement égoïste, ce sens de la famille. Parce que, après tout, c'est encore un morceau de toi dont tu t'occupes. Pourtant, plus tu vis, plus tu es usé, rayé, meurtri, bousculé, plus tu reçois de

mauvaises odeurs et de coups d'épaule, plus tu entends de conneries, plus tu te désenchantas, plus tu sublimises ce tronc, auquel tu te cramponnes. C'est une image peut-être un peu sotte. Mais puisqu'on parle d'arbre généalogique, parlons d'arbre. Et l'arbre, c'est ça, pour moi, et farouchement.

Mes trois gosses sont l'événement de ma vie, l'événement heureux de ma vie. Joséphine, qui a cinq ans, l'âge de mes petits-enfants, c'est l'aventure fabuleuse. Je veux être gâteaux devant elle. Papa gâteau, pépé gâteaux ! Je veux être, de propos délibéré, un père dingue, fasciné, hypnotisé ; de ces pères qui font hausser les épaules avec un sourire mi-ironique, mi-attendri. Je m'en fous. Cela m'aide, au contraire, à affirmer ce sentiment de possession que je ressens vis-à-vis de mes enfants. Ils sont à moi et c'est comme ça.

Et ça me fait mal. Parce que je sais ce qu'est le monde, ce que sont les hommes, je les vois sans verres fumés, je sais leur angoisse, leur devenir. J'ai dit, un jour, à propos de mes mômes, que je les portais comme de merveilleuses blessures. Je suis ébloui et je ne peux pas m'empêcher de souffrir abominablement, en pensant que j'ai engendré des êtres qui subissent ce que je subis. C'est une étonnante ivresse et en même temps une illusion : mes deux aînés sont mariés, ils ont des enfants. Par rapport à eux, je me gomme, doucement, je m'estompe. Ils font, en vivant, l'apprentissage de ma disparition. Et ils ont déjà bien appris là-dessus. Mais qu'importe. Je ne peux m'empêcher de les sentir à moi. Et ils possèdent à mes yeux les qualités essentielles, ils ont du cœur et ils ne sont pas cons.

Mon fils, Patrice, écrit. La différence entre lui et moi, c'est qu'il a beaucoup plus de mérite que moi à être un écrivain. Moi, je n'ai jamais envisagé de faire autre chose. Lui est devenu écrivain par osmose. Me voyant tirer d'énormes satisfactions – et notamment matérielles – de ce métier, il s'est dit qu'il allait, lui aussi, écrire. Il avait eu ses deux bacs assez brillamment, bien qu'il ait été plus que dissipé. Comme ma mère avait rêvé que je sois expert-comptable, je rêvais qu'il soit médecin ou avocat ; bref, une profession à plaque de cuivre ! Il s'est obstiné, mais il n'avait pas la vocation. Ce n'était pas pour écrire qu'il voulait être écrivain. Je lui ai conseillé de faire d'abord du journalisme. Il est entré à *Ici Paris*. Ça a assez bien marché, bien qu'en reportage il ait ramassé des cuites faramineuses. Mais il était amoureux et ne pouvait pas supporter d'être sans cesse, par son métier, éloigné de sa Sophie. Alors il s'est mis à écrire des bouquins, des romans policiers, je ne les ai pas tous lus. Il en a écrit une dizaine qui lui étaient régulièrement remis dans la soutane. À la fin, il s'est rendu à l'évidence et il est ; entré au Fleuve Noir, mais dans l'administration. Te dire qu'il a été l'employé modèle, non ! L'atmosphère devenait un peu là-bas celle de « la classe de Dard »

quand il était au lycée. Mais c'est un garçon bourré d'idées, qui a le sens du gag. Il a fini par s'associer avec un auteur chevronné, lui apportant des idées, l'autre maniant la plume. L'un, mon fils, le vrai chien fou, avait vingt-cinq ans, l'autre presque le double et menait une vie bien rangée. Quand Patrice lui disait : « Viens, on laisse tomber, on va aller manger une choucroute en Alsace », son associé tiquait un peu. Ils ont fini par conclure un gentleman's agreement. Ils se sont séparés à l'amiable, et Patrice a créé un nouveau personnage qui se porte très bien et dont je n'ai pas à donner ici la référence, car la seule chose que mon garçon me pardonne mal, c'est d'être né avant lui.

Quand je m'interroge sur le sentiment de possession que j'éprouve vis-à-vis de mes enfants, je sais que c'est autre chose que l'instinct de reproduction. Ce n'est pas non plus l'idée d'avoir tissé un réseau, étendu un filet. Je crois, en fait, qu'il répond tout simplement à un certain goût de la vie. J'ai toujours eu une inaptitude à vivre fondamentale. Mais, avec mes enfants, je crois savoir vivre. J'ai besoin de leur amour et des tourments qu'ils m'apportent. Ils me servent de garde-fou. À cause d'eux, à travers eux, j'ai l'impression de trouver dans la vie un grand champ labouré, calme et paisible. C'est la pérennité, c'est le cycle. Ce cycle de l'azote, qui m'exalte, qui m'émeut, qui m'apporte tous les vrais sentiments qui font d'un homme un homme.

Alors, réussie mon histoire ? J'aime ma femme, j'aime mes enfants, j'ai aimé ma première femme avec laquelle j'ai été longtemps très heureux. Je ne regrette pas de l'avoir quittée. Je sais que c'était absolument nécessaire. Ce qui ne m'empêche pas de me dire que l'histoire eût été plus belle si elle avait duré jusqu'au bout. Quelle que soit l'origine de cet échec, c'est tout de même un échec. Et cet échec m'a apporté l'un des plus grands chagrins de ma vie.

C'était un dimanche, nous venions de déjeuner au restaurant, mon ex-femme, ma belle-fille, mon fils et moi. La rupture couvait depuis longtemps. Nous vivions déjà dans un climat d'accablement, de chagrin. Et je ne sais ce qui m'a pris, j'ai senti que le moment était venu de-m'en aller. Je l'ai dit à mon fils, qui sans hésiter m'a répondu : « Pars. » Je suis allé trouver ma femme, qui se reposait dans sa chambre, pour lui annoncer ma détermination qu'elle a accueillie comme on peut accueillir ce genre de nouvelles. Elle a fini par s'incliner. À une condition :

— Je te défends de partir, m'a-t-elle dit, sans avoir annoncé, toi-même, ta décision à Elisabeth.

Notre fille, qui avait dix-sept ans, se trouvait chez des amis, à quelques kilomètres de là. J'y suis allé. Elle était en train de s'amuser

avec des copains, toute rose d'excitation et de plaisir. Je lui ai dit : « Je m'en vais. » J'ai lu dans ses yeux l'incrédulité, puis, aussitôt, le chagrin, le désespoir. Ô, ma Zabeth, ma puce bleue, pourquoi à ce moment-là ai-je tenu bon ? J'avais la meilleure raison de rester. Et puis j'ai pensé que ça ne servirait à rien, que le mal était fait. Je suis allé un moment avec elle dans le jardin, je ne me rappelle plus ce que nous nous sommes dit et je l'ai laissée. Je suis parti. Parti.

Et là, j'ai fait une chose incroyable. Je pleurais au volant de ma voiture, je pleurais d'avoir quitté ma femme, ma fille, mon univers si laborieusement édifié. Je me suis mis, en continuant à pleurer, à chanter à tue-tête, comme un révolutionnaire triomphant. J'ai découvert, ce jour-là, à quel ressort profond, précis, viscéral, répondait le besoin de chanter.

L'autre jour, nous nous sommes trouvés seuls, en tête à tête, Elisabeth et moi. Une sorte d'instant de grâce. J'ai osé lui poser la question qui, depuis lors me tenaillait. Elle m'a affirmé qu'elle ne m'en avait pas voulu d'être parti. Elle a ajouté :

— Ce qui m'a paru monstrueux, ce que je n'ai pas admis – faisant allusion à mon suicide – c'est ce que tu avais fait avant. »

Mais je sais qu'elle a infiniment souffert.

Huit ans après, c'est un remords que je continue à traîner, un tourment qui ne m'a pas quitté. La mort des êtres que j'ai aimés et que j'ai perdus, c'est un chagrin que le temps guérit, que le temps assouplit, comme les chaussures qui font mal finissent par céder à l'habitude d'être portées. Là, il n'y a pas eu habitude. Le sentiment de culpabilité est resté intact. Il me suffit d'y penser pour avoir la gorge nouée et les larmes aux yeux. C'est un moment de honte, où mon amour paternel a eu une carence, où j'ai failli. Je ne regrette pas d'être parti. Je regrette que ce moment ait eu lieu.

Simplement.

Ce départ a été très grave pour elle. C'est un être pudique, qui se contrôle bien, qui affronte la vie avec un petit courage tranquille. Elle ne me l'avouera jamais franchement. Mais je le sens, je le sais. Et même si elle est à présent guérie, je porterai toujours en moi la blessure que je lui ai infligée ce dimanche-là.

Le problème était d'autant plus aigu qu'elle connaissait très bien Françoise, qu'elles se tutoyaient, que nous avions passé plusieurs fois des vacances tous ensemble et qu'elle voyait dans cette affaire une sorte de trahison.

Quand se produit dans une famille cette déflagration qu'est la séparation d'un couple, il se forme une ligne de partage des eaux. Il y

a ce qui bascule à droite, ce qui bascule à gauche. Je suis parti avec l'un de nos deux carnets d'adresses et un manuscrit en cours, *Béru et ces dames*, pour recommencer à neuf, recommencer à zéro. Quand on s'en va on part nu, on ne tire pas sur la nappe. Mais il a bien fallu que je partage les sentiments. Pendant trois ans, je n'ai revu Elisabeth qu'au cours de sorties ou de petits voyages. Je pleurais en allant la retrouver parce que je savais que ça n'allait durer qu'une bouffée de secondes. Tu vois, cela m'humecte encore d'en parler...

Un soir, nous sommes sortis, tous les trois, Elisabeth, mon père qui était venu de Lyon pour la voir, et moi. J'étais lugubre. Je me bourrais de tranquillisants qui me donnaient une heure ou deux d'euphorie avant de me faire tomber plus bas encore. Cette rencontre était si sinistre que mon père et moi, pour nous donner du courage, avions choisi la solution de facilité : boire. Nous avons bu en l'attendant, et quand elle est arrivée, nous avons insisté pour qu'elle prenne un apéritif. Elle n'a pas du tout l'habitude de boire. Elle s'est défigurée, elle s'est animée. C'était d'une mélancolie atroce. Et moi, ne sachant que faire, que dire, j'ai voulu qu'elle prenne un autre verre.

— Non, écoute papa, j'ai déjà la tête qui me tourne.

— Mais si, on va essayer d'être gais, de faire la fête. Après on va aller dans un restaurant à spectacles, tu aimes beaucoup ça. Allez, bois encore un verre !

Toujours ma lâcheté. Coûte que coûte il fallait que ce moment pétille un peu, fût-ce grâce à l'alcool. Et, pendant tout le spectacle, elle a été malade. Cette sortie qui tournait pour elle au malaise, c'était lugubre, lamentable, affreux.

Trois ans, comme cela, c'est long. Nous faisons des petits voyages. Elle adore Londres, elle adore Madrid, moi aussi. Mais dans ces conditions-là, c'est d'une tristesse ! Tu coinces, à chaque instant, au tournant d'une phrase. Tu ne veux pas parler du passé, ni du présent, tu ne peux parler de l'avenir... Quand tu lui as dit qu'elle a une jolie robe, quand tu lui as demandé comment elle va, que tu t'es intéressé à ses études, qu'est-ce que tu veux dire ? J'avais l'impression d'être un veuf qui sortait sa fille pensionnaire.

Je voulais profiter de ces miettes de temps qui m'étaient accordées.

Impossible ! J'avais créé cette situation et ne me pardonnais pas d'avoir laissé prévaloir mes sentiments sur mon devoir.

À chacune de nos rencontres, je me rappelais une grave maladie qu'Elisabeth avait faite à dix-huit mois. Ses jours étaient menacés, le docteur vint trois fois au cours d'une même nuit critique. Nous l'avions installée dans la salle à manger, parce que c'était la pièce la moins glaciale de notre pavillon, chauffé par un seul poêle placé dans

le vestibule.

Elisabeth étouffait. Elle continuait néanmoins à nous parler avec cette voix égale et gentille qu'elle a toujours eue, et elle gazouillait des choses douces comme la mort qui rôdait autour d'elle.

C'est cette nuit-là que je suis réellement devenu père. Cette nuit-là que mon amour pour mes enfants m'a vraiment embrasé l'âme à tout jamais. Cette nuit-là, par conséquent, que j'ai dû devenir un homme.

Les choses, maintenant, se sont apaisées, sont rentrées dans un ordre nouveau. Elle a épousé un garçon exquis que je considère comme mon fils. Il a compris sa détresse et la mienne. Il a été, pour beaucoup, dans le fait que ma fille ait accepté de venir dans mon second foyer. Il a joué le rôle d'un génie bienveillant. Elisabeth m'a dit l'autre jour que ma seconde femme était vraiment devenue sa meilleure amie. Mais il reste dans ma mémoire les boursouflures de ces années-là.

Peu après avoir quitté ma première femme, je me trouvais chez André Cayatte, et, tout à coup, je me suis décomposé. J'avais pris, brusquement, non pas un coup de chagrin, mais un coup de malheur. Il me demande ce qui se passe et je lui raconte. Il y avait un arbre en fleur dans son jardin. Il me le montre et me dit :

— Quand il aura des fruits, vous n'y penserez plus.

Je ne pouvais pas le croire, ni même l'imaginer. L'ayant quittée, je ne voyais pas comment je pourrais vivre sans elle. Au début de cette affaire, qui s'est accompagnée d'une dramatisation, d'une culpabilisation forcenées, une idée me hantait : la perspective de mourir, un jour, loin d'elle, privée d'elle. Je pensais, au moins, à lui écrire une sorte de message posthume. Car nous ne nous étions pratiquement rien dit. Ce silence m'apparaissait étouffant, ruinant.

Depuis longtemps, cette idée même m'a quitté. La prise de congé suprême, c'est le silence.

J'ai vécu là des moments terribles, insurmontables. Je crois que la plus grande preuve d'amour que j'ai donnée à ma seconde femme a été de les endurer sans faiblir. Françoise, mon amour de Françoise, se rendait compte de mon état, elle en nourrissait du chagrin, elle pensait que je ne l'aimais pas assez, qu'elle ne me rendait pas heureux. Il y a chez les femmes un comportement totalitaire en amour... j'étais comblé par elle, je vivais une plénitude, mais je gardais cette caverne et l'arbre de Cayatte a perdu fleurs et fruits plusieurs fois avant qu'elle ne se comble. J'ai dit un jour à mon père :

— Je ne sais pourquoi je suis parti, mais je sais pourquoi je ne

reviendrai pas.

La vie, il faut bien la vivre, autrement, c'est quoi ? La vie, c'est une veuve inconsolable que l'on baise après l'enterrement de son irremplaçable époux, qui jouit comme elle n'avait jamais joui avec lui. Et puis qui pleure d'avoir tant joui. Faire l'amour est ce qui importe le plus pour un couple, et c'est pourtant la seule chose qui ne crée pas de liens. La vie, tu ne peux pas la mettre en réserve. On doit la consommer au fur et à mesure, ça ne se conserve pas.

Le mariage, est quand même la meilleure façon pour l'instant – peut-être trouvera-t-on mieux – de prouver la force de ses sentiments. Les deux femmes que j'ai aimées, je les ai épousées. J'ai eu bien des aventures dans ma vie, mais mes deux seuls amours, je les ai stigmatisés, je les ai « monumentalisés », si je peux m'offrir ce néologisme.

Seulement le mariage, c'est contraignant. Avec Odette, il s'est produit une évolution qui m'a servi de leçon. Je me suis marié très jeune, j'avais besoin de m'ébrouer, j'étais avide de liberté, je me sentais un peu opprimé par le mariage, je cherchais des occasions de m'échapper, de vivre de mon côté. Et j'ai secoué très vite cette oppression. Je n'ai pas fait de cadeaux à ma jeune épouse. J'ai mené une vie plus que fracassante. Je sais aujourd'hui que ce besoin de liberté, tu le paies cher, très cher. C'est le commencement de la fin d'un ménage. Ce sont les vers à bois qui se foutent dans le meuble.

Les époux qui n'ont rien à se dire charrient un accablement effrayant. Ils sont accablés par eux-mêmes, accablés d'être couple, d'être attelés. Ce sont deux bœufs qui se haïssent, qui n'en peuvent plus, mais qui continuent de tirer, comme ça, la charrue parce qu'il y a des enfants. Ou des biens en commun. C'est effroyable.

Et c'est parce que j'ai fait partie d'un couple qui a explosé que je sais qu'un couple doit être absolument indissoluble. Revendiquer sa liberté, c'est une réaction négative. Positive peut-être pour certains individus, je n'en sais rien. Mais négative pour le couple, oui, ça je le sais. Et je sais surtout, ce qu'ignorent beaucoup de gens, c'est qu'un couple se compose de deux personnes.

Cela dit, dans une histoire comme la mienne, sans vouloir tenter un procès en réhabilitation, il faut bien admettre que celui qui reste a autant de torts que celui qui s'en va. Ce pourrissement mystérieux n'est pas dû à un seul. Je suis parti parce que j'aimais une autre femme et que je me suis mis à l'aimer plus fort que celle avec laquelle je vivais. Mais pourquoi ? Pourquoi, justement, y a-t-il eu possibilité d'amour plus fort ? Pourquoi, moi, qui avais passé vingt ans avec une femme, ai-je pu commettre ce qui était pour moi l'impensable ? On me

l'aurait dit cinq ans avant, j'aurais souri. Bêtement souri. Je ne me rendais absolument pas compte de cette désagrégation. J'avais des bouffées d'anxiété. Ce que j'écrivais à ce moment-là était très révélateur, affreusement noir, comme si je m'étais libéré, inconsciemment, d'une angoisse. On me disait :

— Vous devez en avoir un drôle de foyer pour écrire des histoires pareilles !

Je pensais : « Quel con ce type ! Il ne sait pas ce qu'est l'imagination ou quoi ? »

Il m'a fallu très longtemps, même l'ayant quitté, pour faire l'autopsie de mon premier foyer. Ma belle-fille me disait, après la rupture :

— Cela a l'air de vous surprendre. Vous avez l'air d'un homme pris au dépourvu, mais ce qui se passait était très apparent. Ce qui frappait, quand on arrivait chez vous, c'est que personne ne parlait, chacun vivait pour soi. C'était angoissant comme un aquarium vide.

C'était donc un amour lentement décomposé dont tu ne sentais l'odeur qu'en venant de l'extérieur.

S'il n'y avait pas eu Françoise, j'aurais sans doute continué à vivre ainsi. J'aurais peut-être traversé cette étendue d'eau grise et je serais peut-être arrivé sur l'autre rive pénardement ? Peut-être, si nous étions devenus vieux ensemble aurions-nous retrouvé quelque chose ? Peut-être tout se serait-il mis, doucement, à fonctionner ? Peut-être notre couple aurait-il guéri en silence ? Je n'aurais jamais su que nous avions été malades. Je serais mort guéri. Mais c'est une supposition toute gratuite, puisque justement un nouvel amour est venu et a tout emporté.

La vie, c'est quoi ? Quand je pense à mes enfants, à ma famille, je réponds : c'est beaucoup, ce bonheur-là. Et c'est aussi beaucoup la détresse qui en découle. J'ai une partie de la réponse. C'est le gros morceau. Mais te dire que la vie c'est seulement ça, non. La vie c'est aussi autre chose.

La vie est l'apprentissage de la mort. La vie est la compréhension de la vie pour apprendre la mort. Je crois commencer à comprendre. Je commence à comprendre le système humain. Il y a un système humain comme il y a un système planétaire. Il repose uniquement sur l'amour et la tolérance. Ce sont les deux seules lois capables d'équilibrer les hommes. De les équiper pour ce qui se prépare. C'est à coups de tolérance et de tendresse que les hommes peuvent, non s'en sortir, parce qu'ils n'en sortent pas, mais tout au moins faire bon voyage. Ceux qui prétendent vivre d'autre chose se leurrent ou mentent. Vivre pour soi ? Pour une assiette jamais assez remplie, un revers jamais assez garni ? À la tienne, mon frère !

On peut vivre pour une recherche. Et, en un sens, ma vie est une recherche. De l'amour, de la mort. La mort, il n'y a pas une heure qui s'écoule sans que j'aie une pensée pour elle.

Je sais, maintenant, que j'aurai vécu pour apprendre à accepter ma fin. À la tolérer, car cette perspective est intolérable. La vie, c'est la mort et l'amour. Et puis, franchement, rien d'autre. Rien !

Allez, adieu, j'ai assez dit !

Je suis un vieux fœtus blasé. Ma vie m'aura servi de leçon. Je ne recommencerais jamais plus.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 25 MARS 1975
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
À ÉVREUX
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS STOCK
14, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE PARIS-6^e

Imprimé en France

Dépôt légal : 2^e trimestre 1975
No d'édition : 3021 – No d'impression : 16183
54-14-1945-01
ISBN 2-234-00252-4